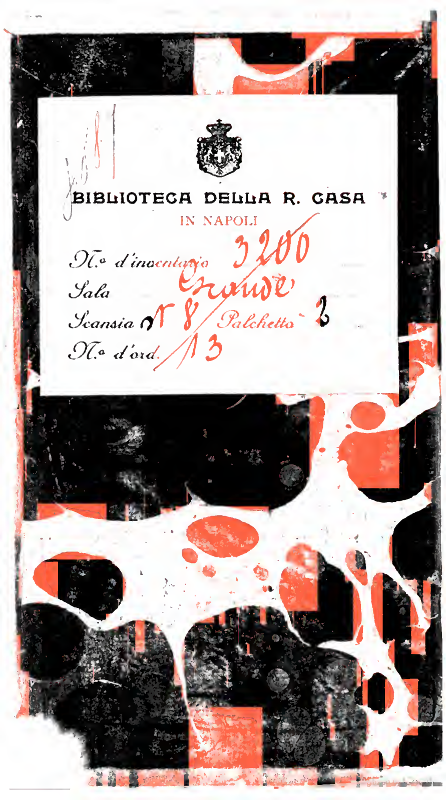



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 3200
Sala Grande
Scansia N 8 Palchetto 2
N.° d'ord. 13

LETTRES
D'UNE MERE A SON FILS SUR LA RELIGION.

TOME SECOND.

LETTRES
D'UNE MERE A SON FILS
POUR LUI PROUVER
LA VÉRITÉ
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

1° Par la Raison.
2° Par la Révélation.
3° Par les contradictions dans lesquelles tombent ceux qui la combattent.

(Dieu choisit les Foibles dans le monde, pour confondre les Forts, *I. Cor.* 1, 27.)

TOME SECOND.

LA RELIGION
PROUVÉE PAR LA RÉVÉLATION.



A PARIS,
Chez SAILLANT, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.



M DCC LXVII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



LETTRES D'UNE MERE A SON FILS SUR LA RELIGION.

SECONDE PARTIE.

LA RELIGION *PROUVÉE* PAR LA RÉVÉLATION.

PREMIERE LETTRE.

De la Révélation.

Je ne regrette pas, mon Fils, le tems que j'ai employé à vous écrire mes premières Lettres, puisque j'ai la consolation de voir qu'elles ont fait sur vous l'impression que je dé-

ſirois. Si elles ne vous ont pas entièrement convaincu, au moins vous ont-elles ébranlé; & vous me faites un aveu, qui ſeroit entièrement déciſif, ſi vous en tiriez toutes les conſéquences. « Je conviens, me di»tes-vous, que la Religion, préſen»tée ſous le point de vue, où vous »l'avez miſe, eſt belle, digne de »Dieu, utile à l'homme, avanta»geuſe à la ſociété, & que toutes les »autres Religions n'ont rien de com»parable à celle-là. Tout m'y frappe, »ajoutez-vous, l'élévation de ſes »principes, la ſublimité de ſes myſ»tères, la ſainteté de ſa morale, la »grandeur de ſes récompenſes, la »terreur de ſes menaces. Je vois par »tout ce que vous dites, ajoutez-vous »encore, qu'elle ſeule honore Dieu »par un culte ſaint, en lui conſacrant »notre eſprit & notre cœur, qu'elle »annoblit l'homme, en l'élévant juſ»qu'à Dieu, comme à ſon principe, »à ſa régle & à ſa fin: qu'elle l'inſ»truit de ſes devoirs, le conſole de »ſes peines, le lave de ſes ſouillures, »le réconcilie à Dieu, le tire de ſon »ignorance, le délivre de ſes paſ-

» ſions, lui fait aimer la vertu, le
» remplit de force pour la pratiquer,
» & s'unit à lui depuis le moment de
» ſa naiſſance juſqu'au jour de ſa mort
» comme un ami fidèle, un Conſeil-
» ler ſage & prudent ». Voilà, mon Fils, un témoignage bien ſatisfaiſant pour une Mère qui s'intéreſſe comme je le fais à votre ſalut. « Cependant, me dites-vous, il me manque
» le point le plus eſſentiel : c'eſt de me
» prouver que cette Religion vient cer-
» tainement de Dieu ; qu'elle n'eſt
» point l'invention d'un Philoſophe,
» la production de quelque génie ſubli-
» me, qui a combiné toutes ces idées
» & ces maximes, pour en former
» une république ſage, heureuſe, telle
» que Platon, & d'autres Philoſophes
» de la Grece en ont inventées, leſ-
» quels afin de rendre leurs idées plus
» reſpectables aux peuples, les ont at-
» tribuées à la Divinité ».

Voilà, mon Fils, le dernier retranchement où l'incrédulité puiſſe ſe retirer, c'eſt de ſoupçonner de l'impoſture & de la fourberie dans les ſages Auteurs d'une ſi belle Religion. Il faut, mon Fils, vous ſatiſ-

faire, en mettant ſous vos yeux toutes les preuves de la certitude de la révélation. Or, j'oſe dire, que ces preuves ſont ſi multipliées, ſi continuelles, ſi fortes, qu'il n'y a qu'une incrédulité volontaire & obſtinée qui puiſſe s'y refuſer.

Mais avant que de l'entreprendre, faites avec moi quelques réflexions bien importantes.

Vous dites que cette Religion *eſt belle, digne de Dieu, utile à l'homme, avantageuſe à la ſociété.* Or, je vous le demande, pourroit-elle réunir tant d'avantages, ſi elle étoit fauſſe? Il n'y a de beau que le vrai; le menſonge, quelque couleur que vous lui prêtiez, ſe montre toujours par quelque coin. La laideur de ſes traits ne peut s'effacer par le vermillon. Comment donc ſeroit-il poſſible que la Religion conſervât une beauté ſi accomplie, ſi elle étoit fauſſe? C'eſt donc cette beauté même qui eſt ſa plus forte preuve; puiſque nul eſprit humain n'auroit pu atteindre à une ſi grande perfection.

Pour vous convaincre, que cette perfection n'eſt pas l'ouvrage de l'hom-

me, mettez en parallele tout ce que la philoſophie a de plus grand, de plus ſage, avec ce que la Religion chrétienne nous apprend; & vous avouerez que ces Philoſophes n'étoient que de vains diſcoureurs, qui détruiſoient par mille idées fauſſes, certaines vérités qu'ils avoient apperçues à travers les nuages qui couvrent la raiſon. Auſſi ſuffiſoit-il de lever le maſque, pour ne voir qu'un ſpectre décharné, livide & infect, des membres diſparats, & ſans jointure. Mais dans la Religion, rien ne ſe dément, tout eſt lié, doctrine, morale, miracles, promeſſes, menaces. Tout y eſt noble, grand, élevé, & ſimple en même tems. Le Philoſophe lui-même, quand il veut parler ſincèrement, eſt obligé d'en faire l'aveu, & de dire que les myſtères ne lui répugnent, que parce qu'ils ſont au-deſſus de la portée de ſon eſprit; que la morale ne lui déplaît, que parce qu'elle lui paroît trop ſévére, & qu'elle condamne des plaiſirs qu'il aime; que ſes récompenſes ſont trop élevées, pour qu'il puiſſe ſe flatter d'y parvenir, & qu'enfin ſes menaces

ſont ſi effrayantes, qu'il n'en peut ſoûtenir la vue. C'eſt-à-dire, qu'il avoue que la Religion ne peut être l'ouvrage de l'homme, puiſque tout y eſt au-deſſus de la foibleſſe de ſes idées.

Ainſi, mon Fils, voilà donc d'avance, la queſtion que vous me propoſez, décidée. Le Philoſophe le plus profond convient qu'elle ſurpaſſe dans tous ſes points l'eſprit humain, donc elle ne peut en être la production. Elle eſt auſſi élevée que Dieu, donc Dieu ſeul en eſt l'auteur. Concluez donc avec moi & de ſa beauté & de ſa ſublimité, qu'elle eſt vraie & qu'elle ne peut être l'ouvrage de l'homme. Donc elle nous vient du ciel.

Mais ne nous en tenons pas là, il faut vous en donner les preuves. C'eſt ce que je ferai avec le ſecours de Dieu, & les conſeils de mon Mentor, dans mes Lettres ſuivantes, que je vous enverrai par quelque occaſion favorable : vous y verrez une ſuite de faits ſurnaturels, dont la date eſt auſſi ancienne que le monde, & qui ont continué juſqu'à nos jours;

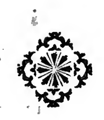
or ce ſont ces faits qui atteſtent la divinité de cette révélation. Ainſi, ſi elle étoit, comme on oſe le dire, le fruit de l'invention humaine, il faudroit ſuppoſer que depuis l'origine du monde, juſqu'à préſent, il y a eu une ſucceſſion non-interrompue d'impoſteurs vraiment ſages & éclairés des plus pures lumières de la raiſon, qui ſans avoir jamais rien concerté entr'eux, ſont cependant convenus de tromper le genre humain, en ne travaillant qu'à le rendre plus ſage, plus vertueux, plus heureux. Avouez que cela eſt impoſſible.

Si nous paſſons des perſonnes aux preuves qu'ils ont données, il ne doit vous reſter aucun doute. Car ces preuves portent avec elles tous les caractères de vérité que vous pouvez déſirer.

C'eſt par des faits que Dieu a manifeſté aux hommes la certitude de ſes oracles. Ce genre de preuves eſt à la portée des plus ſimples; il ne faut que des yeux pour voir, & des oreilles pour entendre, & ces faits ſont des merveilles qui ſurpaſſent toute puiſſance créée. Enfin ces mer-

veilles ont été opérées à la vue de milliers de personnes; ont été répétées plusieurs fois; ont été long-tems subsistantes: donc elles ne sont sujettes à aucune illusion: donc elles viennent de Dieu, qui est seul l'auteur de la nature, & qui peut seul en changer les loix. C'est ce que vous verrez.

Voilà, mon Fils, les réflexions, que j'étois bien aise de vous faire, avant de vous écrire sur la certitude de la révélation. Je commencerai par établir dans ma première Lettre la nécessité d'une révélation, & je continuerai dans les autres à vous en faire voir l'existence. Je, &c.



II. LETTRE.

Nécessité d'une Révélation.

RAPPELLEZ-VOUS, mon Fils, tout ce que je vous ai dit dans mes Lettres sur la certitude du péché originel & sur ses suites, & vous n'aurez pas de peine à comprendre la nécessité d'une révélation, qui apprenne à l'homme le moyen que Dieu a établi pour sa réconciliation, le remède qu'il a préparé à ses maux, & enfin le culte qu'il exige de lui dans l'état où le péché l'a mis.

Il est certain que si l'homme fut demeuré dans la justice primitive, il auroit trouvé dans le spectacle de la nature, dans les lumières de son esprit, dans les sentimens de son cœur, tout ce qui est nécessaire pour aller à Dieu, & il n'auroit eu nul besoin d'une voie nouvelle. Mais il est pécheur & ennemi de Dieu, comme je vous l'ai prouvé. Il faut par conséquent un culte proportionné à son état, un culte qui lui fournisse

les moyens de se réconcilier avec Dieu, & de rentrer dans tous les droits dont il est déchu. Or, nul autre que Dieu ne peut régler ce culte, parce que lui seul connoît ce que sa justice exige de l'homme pécheur, & ce que sa bonté a dessein de faire pour le rétablir dans son premier état de sainteté. Donc la révélation est nécessaire.

J. J. Rousseau, ce Philosophe trop présomptueux, pour reconnoître la dépravation de son propre cœur, nie qu'il y ait dans l'homme une perversité originelle : il prétend qu'il se suffit à lui-même pour connoître ses devoirs & les accomplir. Le grand livre de la nature, & sa raison, voilà ce qui doit composer toute sa bibliothéque. Et cependant ce Philosophe par une contradiction frappante nous dit que le *Polytheisme a été la première Religion, & l'idolâtrie le premier culte.* Or y a-t-il une plus grande preuve d'une perversité originelle que de voir les hommes plongés dans la plus profonde ignorance, dès le premier siécle, que nos Poëtes anciens & nos Philosophes modernes

Emil. t. 3, pag. 316.

appellent le siécle d'or ? Vous en avez vu la description dans Pope. Dans cet heureux tems, dit-il,

L'amour propre regnoit, mais soumis & tranquille,
Du bonheur naturel il étoit le mobile.....
Avec les animaux l'homme d'intelligence,
A l'ombre des forêts vivoit en assurance.

Comment se fait-il donc que dans ces heureux tems où l'esprit de l'homme n'étoit point, selon eux, offusqué par les passions du cœur, l'idolâtrie fut le seul culte ? Comment le Livre de la nature & la raison ne s'élevoient-ils pas pour proscrire un pareil culte, & pour reprocher à l'homme son crime ? Car de deux choses l'une : ou l'homme a lu dans le Livre de la nature, ou il n'y a pas lu ; s'il y a lu, qu'on avoue qu'il faut que son cœur soit bien corrompu, pour ne pas mettre en pratique ses leçons. S'il n'y a pas lu, accusons la raison d'avoir bien peu d'autorité sur lui pour ne l'avoir pas fait épeller dans ce grand Livre. La première Lettre lui auroit appris qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & qu'il ne faut adorer que lui seul. Il ne l'a pas fait, donc

il a besoin d'une révélation pour lui faire lire & mettre en pratique les leçons de la nature. Je veux que le Livre de la nature soit ouvert; mais nos yeux sont fermés. Je veux que la raison nous ait été donnée pour nous conduire; mais c'est un maître sans autorité. Rousseau, vous allez le voir, convient de l'un & de l'autre.

Emil. t. 3, pag. 91. 1° Il nous apprend à nous défier de la raison, car selon lui, *la raison ne nous trompe que trop souvent, & nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser*. Cet aveu ne s'accorde gueres avec son principe, que le privilége de conduire l'homme appartient à la raison exclusivement à tout autre, même à Dieu.

Le second aveu de Rousseau n'est pas moins frappant: on y verra une contradiction bien marquée, avec cet autre principe, que le Livre de la nature nous suffit, parce qu'il nous dit tout ce qu'il faut croire, & ce qu'il faut faire. Voici cet aveu; je ne me charge pas d'accorder ses contradictions, je les remarque, & c'est tout.

Lettre, p. 41. » L'ordre de l'univers quelqu'admi-

» rable qu'il ſoit, dit-il, ne frappe » pas également tous les yeux. Le » peuple y fait peu d'attention, man- » quant de connoiſſances, qui ren- » dent cet ordre ſenſible, & n'ayant » point appris à réflechir ſur ce qu'il » apperçoit. Il n'eſt point touché de » ce qui peut élever le ſage vers ſon » Créateur. Je ſoutiens (c'eſt toujours » Rouſſeau qui parle), qu'un ſauva- » ge ne peut jamais élever ſes réfle- » xions juſqu'à la connoiſſance du vrai » Dieu ».

Il eſt donc faux, ſelon ce Philoſophe que l'homme ait appris de ſa raiſon & du grand Livre de la nature à connoître & à ſervir Dieu.

Le flambeau de la philoſophie, dira-t-on, a ſervi à éclairer les hommes. Il s'eſt élevé de ſiécle en ſiécle des Sages, qui les ont rappellés à la connoiſſance du vrai Dieu. Je le ſuppoſe pour un moment. Mais que l'on me montre un ſeul peuple, qui ait été éclairé par la philoſophie, & qui, inſtruit par les leçons de ces Sages, ait renoncé au culte des Idoles pour adorer le vrai Dieu ? Ne ſait-on pas que les Philoſophes ſe

faisoient une loi de ne parler jamais au peuple, du Dieu, qui a créé l'univers ? M. Bossuet m'apprend dans son discours sur l'Histoire Universelle que Platon le plus éclairé des Philosophes, pose comme un fondement de sa république, « qu'il ne faut jamais rien changer dans la Religion » que l'on trouve établie; que c'est » avoir perdu le sens d'y penser. Il » dit, en parlant du Dieu qui a formé l'univers, qu'il est difficile de » le trouver, qu'il est défendu de le » déclarer au peuple, & il promet de » n'en parler jamais qu'en énigme, de » peur d'exposer une si grande vérité » à la moquerie ».

Discours sur l'Hist. Univ. ch. 16, p. 280.

Et en effet, le peuple étoit si obstiné dans son ignorance, qu'il n'auroit pas voulu souffrir qu'on lui fit voir son égarement. Témoin Athènes, la plus savante & la plus polie des villes grecques, qui prenoit pour Athées ceux qui parloient des vérités intellectuelles. Si quelque Philosophe osoit enseigner que les statues n'étoient point des Dieux, comme l'entendoit le Vulgaire, il étoit contraint de se dédire, & étoit encore

banni comme impie par l'Aréopage.

Mais indépendamment de l'orgueil des Philosophes, qui ne vouloient rien communiquer de leur science, & de la stupidité des peuples, qui ne vouloient rien écouter, croit-on que la philosophie fut en état d'éclairer les peuples? Rousseau lui-même pense qu'elle ne faisoit qu'ajouter l'erreur à l'ignorance. Il reproche aux Philosophes les bizarres systêmes de *force*, de *chance*, de *fatalité*, de *nécessité*, d'*atômes*, de *monde animé*, de *matière vivante*, de *matérialisme de toute espèce*. Emil. t. 3, pag. 30.

Il auroit encore pu leur reprocher leurs oppositions les uns aux autres, leurs contradictions perpétuelles. Mais ne lui faisons aucun reproche sur ce point, car il va beaucoup plus loin qu'il ne faut, puisqu'il attribue à Clarke, qui n'est venu que dans ces derniers tems, l'honneur d'*avoir éclairé le monde, en annonçant l'Etre des êtres, & le Dispensateur des choses.* Ce qui est déclarer que personne avant lui ne l'a bien connu. Emil. t. 3, pag. 30.

Je crois, mon Fils, qu'il est démontré par tous ces aveux sur l'igno-

rance des peuples, & des Philosophes, (aveux que l'Histoire ne confirme que trop), que la raison, le spectacle de la nature, & la philosophie, n'ont point éclairé les hommes sur la Divinité, & sur l'obligation où nous sommes de ne servir & de n'adorer que lui. D'où il faut conclure que vû la misére de l'homme, il a besoin d'une révélation surnaturelle, pour remplir les devoirs mêmes de la *Religion naturelle.*

Mais, supposons, j'y consens, que l'homme ait connu l'existence de l'Être des êtres, & l'obligation indispensable où nous sommes de le servir & de l'adorer, a-t-il connu, a-t-il pu connoître sans révélation la nature du culte qui est dû à Dieu par l'homme pécheur ? Voilà le point essentiel qui doit décider de la nécessité de la révélation.

L'homme naît pécheur, Rousseau doit en convenir, s'il est de bonne foi. Car d'où peut venir cette ignorance, que lui-même reconnoît ? D'où peut naître cet aveuglement volontaire sur le spectacle de la nature ? Enfin qu'il m'explique la cause

de cette perpétuelle opposition que l'homme éprouve entre la loi écrite dans son cœur, & les affections de ce même cœur ? Il n'y a, convenez-en, qu'une perversité originelle, qui puisse expliquer ce mystère. Or cela supposé, il faut que le culte, par lequel l'homme pécheur doit honorer Dieu, soit différent du culte, par lequel l'homme juste l'auroit adoré. L'homme innocent auroit connu tout ce qu'il devoit à Dieu, & auroit trouvé dans les sentimens de son cœur de quoi payer à Dieu le juste tribut de sa reconnoissance; mais l'homme coupable n'a plus le même accès auprès de Dieu. Il est chassé de sa présence; un Ange armé d'un glaive étincelant lui ferme l'entrée du sanctuaire céleste. Il faut pour la réconciliation de l'homme, une satisfaction proportionnée à la Justice infinie qui est offensée; il faut un double reméde à la double plaie du péché; il faut une lumière surnaturelle pour éclairer l'esprit, puisque la lumière naturelle est devenue insuffisante; il faut dans le cœur un changement qui tienne de la création, &

qui ne peut être opéré par conséquent que par la même main qui a créé l'homme; il faut enfin que Dieu régle toutes les cérémonies de ce culte nouveau, qui doit conduire l'homme pécheur dans la voie de la Justice. Maître de ses graces, c'est à lui à en faire l'application, selon qu'il le veut, & par les moyens que sa Sagesse veut choisir. Or si c'est à lui à les choisir, c'est aussi à lui à les indiquer. L'esprit de l'homme ne pénétrera jamais un tel sécret. En effet, qui auroit pu croire par exemple, que Dieu poussât l'excès de sa bonté jusqu'à donner son propre Fils au monde pour en être la réconciliation? Qui auroit pu prévoir que ce Fils, qui est *son Verbe, sa Sagesse*, & qui ne fait avec lui qu'un seul & même Dieu, s'abaissât jusqu'à prendre notre nature, & souffrir la mort la plus honteuse & la plus cruelle dans cette nature humaine, afin d'expier le péché par une satisfaction, qui tire son prix infini de la nature divine unie à la nature humaine dans l'unité de personne? Avouez, mon Fils, que l'esprit se perd, & se con-

fond dans des penſées ſi élevées & ſi ſublimes, & qu'il faut s'élever juſques dans le ſein même de la Divinité, lire dans le Livre de la Sageſſe éternelle, pour y appercevoir des myſtères ſi profonds.

Toute l'économie de ce grand myſtère eſt de la même nature. Il n'appartient qu'à Dieu ſeul de nous en inſtruire, & de nous communiquer, par des voyes que ſa Sageſſe ſeule connoît les graces, qui découlent de ces myſtères. C'eſt à lui ſeul qu'appartient le droit de faire connoître ce Médiateur; & de faire l'application de ſes mérites. Nous ne pouvons apprendre que de Dieu l'union qu'il veut avoir avec nous, & les avantages infinis que nous devons tirer de la médiation de ſon Fils. Tout cela, convenons-en, étoit impénétrable à notre eſprit. Il n'y a que l'eſprit de Dieu qui puiſſe connoître les penſées de Dieu. Auſſi pouvons-nous dire hardiment que la Divinité n'a jamais eu de véritables Adorateurs, que parmi ceux, à qui Dieu a fait connoître ce Médiateur par une révélation particulière. Tous les hommes qui n'en ont point eu

connoissance, sont demeurés plongés dans les plus épaisses ténèbres. Vous l'avez assez vû dans mes premières Lettres. Vous n'ignorez pas que les nations les plus sages ont été les plus aveugles sur la Religion; toute la terre étoit infectée d'une telle contagion, que la vertu n'y osoit paroître. Les Philosophes, à la vérité nous ont donné quelques loix morales, mais, comme dit très-bien Rousseau, où en étoit *la sanction?* Il falloit sans doute une autorité divine pour nous y obliger, donc il falloit une révélation non-seulement pour connoître Dieu, mais aussi pour connoître nos devoirs.

Mais, me direz-vous, puisque cette révélation étoit si nécessaire, pourquoi Dieu a-t-il différé si longtems à la manifester clairement? Pourquoi a-t-il attendu deux mille ans avant de rappeller les hommes à la connoissance de la loi? Et pourquoi n'a-t-il envoyé qu'après quatre mille ans le Sauveur promis, le souverain Médecin, celui par la grace duquel seul nous pouvons accomplir la loi? Dieu est le maître de

ſes dons, mon Fils, il n'eſt permis à perſonne de lui demander compte de ſa conduite; mais la doctrine de ſaint Paul me perſuade que Dieu n'a ainſi différé que pour nous convaincre de la vérité que je ſoutiens, ſavoir que l'homme avoit beſoin de cette révélation pour ſortir de l'état où le péché l'avoit réduit. Ainſi l'économie pleine de ſageſſe dont Dieu a uſé dans la diſtribution du don de la révélation, eſt une nouvelle preuve de ce que j'ai entrepris de vous prouver.

L'homme n'auroit point connu la grandeur de la plaie du péché, ſi le reméde eut été appliqué ſur le champ. Il n'auroit pas connu ſon ignorance, s'il n'en eut éprouvé les effets; il n'auroit jamais pu croire que l'empire de la concupiſcence fut ſi tyrannique, s'il en avoit été délivré auſſi-tôt. Il n'auroit jamais bien compris l'excellence du bienfait, s'il ne l'avoit pas attendu. Il ſe feroit perſuadé qu'il lui étoit dû, s'il n'y eut eu aucune diſtance entre le mal & le reméde. Enfin ſa reconnoiſſance eut été moins vive, ſi elle n'avoit pas été précédée par une grande miſére & une grande

indigence. Il étoit donc de la gloire de Dieu de différer son secours. Par ce délai, il montroit la gratuité de son don, humilioit l'homme, & le convainquoit de jour en jour de la nécessité de cette révélation.

C'est aussi par la même raison qu'il a partagé en deux tems le don de cette révélation. Il a d'abord donné la loi pour remédier à l'ignorance, mais il a différé encore deux mille ans pour remédier à la seconde plaie, qui est la concupiscence. Il a voulu convaincre l'homme présomptueux que non-seulement la raison, la nature, la philosophie, mais la connoissance même de la loi donnée surnaturellement, n'étoient pas encore des moyens suffisans pour le mener à Dieu. Concluez de-là, sans crainte de vous tromper, que la nécessité d'une révélation est une des vérités des plus importantes, puisque Dieu n'a tant différé à éclairer l'homme par la loi, & à le convertir par la grace, que pour en attester le besoin.

Au reste ne pensez pas que tous les hommes qui ont vêcu avant que Dieu donnât ce secours, ayent été

entièrement abandonnés de Dieu. Aussi-tôt que l'homme eut péché, Dieu lui annonça le reméde qu'il devoit apporter à un si grand malheur, en lui promettant de faire naître de lui un Libérateur, qui écraseroit la tête du serpent, qui venoit de le séduire ; & il attacha à la foi en ce Sauveur promis le salut qu'il vouloit donner. C'est la foi en ce Sauveur promis qui a sauvé Adam ; c'est elle qui a sauvé Abel, & tous les justes de la famille de Seth ; c'est elle qui a conservé Noé, qui a délivré Loth de Sodome, qui a tiré Abraham du milieu des peuples, & l'a conduit, lui, son fils Isaac & Jacob, dans la voie de la Justice. C'est elle enfin qui a éclairé tous les Justes qui ont vêcu sous la loi, & qui leur a fait voir dans les ombres mêmes de cette loi tous les biens que Dieu devoit accorder aux hommes par le grand don de la grace attachée à la venue de ce Sauveur.

Vous comprenez, mon Fils, par l'attention que Dieu a eu d'annoncer aux hommes aussi-tôt après le péché le secours qu'il leur destinoit, que la

date de la révélation remonte jusqu'à la création du monde. Elle a toujours été sur la terre le flambeau qui éclairoit les élus. Jamais elle ne leur a manqué. C'est par sa seule lumière qu'ils ont connu le culte qui étoit dû à Dieu, & les moyens de le remplir.

Quand Dieu donna la loi, il ne fit que continuer la révélation en renouvellant la promesse du Messie : & toutes les ordonnances, qu'il a établies, n'ont eu pour objet que d'annoncer ce Messie, & de faire connoître toutes les graces qu'il apporteroit aux hommes. Tous les événemens arrivés depuis au milieu de ce peuple ont été autant de coups de trompette, qui annonçoient ce Libérateur si désiré. Ainsi je puis dire avec vérité que jamais la révélation donnée dans le Paradis terrestre n'a été interrompue, parce que Dieu a suscité une chaîne de Prophétes, qui préparoient les hommes à recevoir le Libérateur.

J.J. Rousseau, pour opposer révélation à révélation, & combattre l'une par l'autre, affecte de séparer celle de Moyse, de celle de Jésus-Christ,

preuve certaine qu'il ne connoît pas la Religion qu'il attaque, ou qu'il la combat de mauvaiſe foi. Il n'y a perſonne qui ne ſache que ces deux révélations ſont deux parties d'un même tout; la loi donnée par Moyſe, & la grace apportée par Jéſus-Chriſt forment le tréſor de la révélation. Ces deux portions ont le même principe, la même régle, & la même fin. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que l'une préparoit à l'autre. La première étoit comme un modéle & une eſquiſſe; la ſeconde en eſt la parfaite exécution. Elles ſe réuniſſent toutes deux ſur la perſonne de Jéſus-Chriſt. La première l'annonce, la ſeconde le montre venu. Ces deux révélations ont leurs preuves particulières, mais elles ſe les prêtent mutuellement; ainſi elles ſe fortifient & ſe ſoutiennent réciproquement. Tout ce qui démontre la vérité de la première, démontre la vérité de la ſeconde. Si la ſeconde n'exiſtoit pas, la première ſeroit fauſſe, parce qu'elle auroit annoncé des biens, qui n'auroient pas été donnés; & la ſeconde manqueroit des preuves les plus eſſentielles,

ſi elle n'avoit pas été annoncée par une première. Auſſi les Juifs dépoſitaires de la première, ne ſoupiroient qu'après ſon entier accompliſſement. Ils n'avoient que des promeſſes, & ils ſentoient qu'il leur falloit les biens promis ; & c'eſt la certitude qu'ils avoient de leur accompliſſement, qui leur en faiſoit recueillir le fruit d'avance. Les Chrétiens de leur côté réclament toutes ces promeſſes, comme faites pour eux ; & en font le titre le plus glorieux de leur foi.

Il n'eſt donc queſtion maintenant, mon Fils, que de vous mettre devant les yeux toutes les preuves de ces deux parties de la révélation. Elles ſont d'une ſi grande force, que je me flatte que, ſi vous les examinez avec un eſprit dégagé des faux préjugés du monde, & un cœur amateur de la vérité, vous ne pourrez pas vous empêcher de vous écrier : oui, la Religion chrétienne eſt le chef-d'œuvre de la ſageſſe, de la puiſſance & de la bonté de Dieu.

J'ajoute encore un mot ici : C'eſt que vous devez conclure que, ſi la révélation eſt néceſſaire, il faut qu'elle

existe. C'est la bonté même de Dieu qui doit vous en être un sûr garant; car quoique Dieu ne doive rien à l'homme pécheur, il se doit à lui-même de se glorifier dans ses œuvres. Il n'a créé le monde que pour manifester ses divines perfections, & entr'autres sa bonté infinie, qui est celle qui nous intéresse le plus. Or, si après le péché de l'homme, il l'eut entièrement abandonné, on ne verroit que sa justice : sa bonté & sa miséricorde seroient sans exercice, & par conséquent inconnues aux hommes. La gloire de Dieu demandoit donc qu'il tirât l'homme de l'état malheureux, où il s'étoit précipité par sa faute : elle demandoit cette gloire qu'il fit un chef-d'œuvre, qui alliât ensemble toutes ses perfections, qui fit éclater sa bonté sans blesser sa justice, qui satisfit à la justice par la miséricorde même, & c'est ce chef-d'œuvre impénétrable à l'esprit humain que la révélation nous présente.

Connoissez-la; mon Fils, c'est l'étude la plus importante que nous

ayons à faire ici-bas. Sa démonstration une fois établie, tous les systêmes des Philosophes tombent, toutes leurs difficultés s'évanouissent, & le triomphe de la Religion est complet. Je, &c.



III. LETTRE.

La Religion chrétienne eſt la ſeule révélée.

LA révélation exiſte, voilà, mon Fils, une vérité, dont je vous crois convaincu, ſi vous avez une juſte idée de la bonté de Dieu. Mais comment la découvrir cette révélation ? Comment diſtinguer la véritable de la fauſſe ? La difficulté, mon Fils, n'eſt pas ſi grande qu'on a voulu vous le faire croire. Le choix eſt aiſé, quand il n'y en a qu'une ſeule qui produiſe avec aſſurance ſes titres. Rouſſeau & ſes Sectateurs ne manquent pas avec leur bonne foi ordinaire, de chercher à embrouiller cette queſtion, en diſant qu'il y a trois révélations, ſavoir : la révélation des Juifs, celle des Chrétiens, & celle des Mahométans. En conſéquence, il dit d'un ton dévot, en adreſſant la parole à tous les hommes, de quelque Religion qu'ils ſoient. « Honorez en général tous les Fondateurs

Réponſe à M. l'Archevêque, p. 84.

» de vos cultes respectifs. Que chacun rende au sien ce qu'il croit lui » devoir ; mais qu'il ne méprise point » celui des autres : ils ont eu de grands » génies, & de grandes vertus : Ils se » sont dits les envoyés de Dieu, cela » peut être, & n'être pas. C'est de » quoi la pluralité ne pourroit juger » d'une manière uniforme, les preu» ves n'étant pas également à sa por» tée ; mais quand cela ne seroit pas, » il ne faut pas les traiter si légére» ment d'imposteurs ».

Que d'horreurs ! & quelle affreuse impiété se présente ici sous les dehors d'une impartialité affectée !

Quoi ! Mahomet mis en parallele avec Jésus-Christ ! ce sont deux Fondateurs du culte de Dieu ! On peut les suivre tous deux indifféremment ! ils se sont dits tous deux envoyés de Dieu, cela peut être & n'être pas ! nulle différence entr'eux : du côté de l'esprit, c'étoient de *grands génies ;* du côté de la conduite, ils ont eu tous deux de *grandes vertus.* Ainsi défense de les traiter tous deux d'*imposteurs.*

Qui n'admirera cette modération !

Rouſſeau ne veut pas qu'on traite légérement Jéſus-Chriſt d'impoſteur! il peut l'être, & ne l'être pas. En un mot, entre lui & Mahomet on peut choiſir, cela eſt fort égal. Comment le ſoleil éclaire-t-il encore une terre qui produit de tels Blaſphémateurs! il faudroit au moins reſpecter le bon ſens, quand on marque une fureur ſi décidée contre la Religion. Ne voit-on pas qu'il n'y a point de milieu ici? Si Jéſus-Chriſt n'a pas démontré ſa miſſion, il eſt un impoſteur. Deux révélations oppoſées l'une à l'autre ne peuvent également ſubſiſter. Il faut choiſir entre l'un & l'autre Fondateur. Il n'eſt pas queſtion d'en juger par leurs grands génies, ou par leurs vertus; il faut examiner les preuves qu'ils ont données de leur miſſion. Notre Philoſophe ſe condamne lui-même, en diſant qu'ils peuvent être des envoyés de Dieu. Donc il ne faut pas négliger les preuves qu'ils en donnent, car dès que la choſe eſt poſſible, elle eſt trop intéreſſante, pour la négliger. Mais comme il ne peut y en avoir qu'un des deux qui le ſoit, il eſt donc de

la prudence & de la justice, de bien examiner lequel des deux est le vrai envoyé, afin de ne point se tromper. Car c'est un égal malheur ou de rejetter celui qui est envoyé de Dieu, ou de recevoir celui qui ne l'est pas, & qui ne peut être qu'un imposteur. Comment donc Rousseau exhorte-t-il chaque peuple à les honorer respectivement? Peut-on honorer l'un, qu'on ne méprise l'autre? On ne peut honorer que celui que l'on croit vrai; & dès que l'on croit l'un vrai, il faut croire l'autre faux, puisque le oui & le non ne peuvent se trouver en Dieu. C'est donc un conseil insensé de nous dire: honorez les Fondateurs de vos cultes respectifs. C'est dire: recevez indifféremment l'erreur & la vérité, le vrai & le faux Prophéte. Adorez Dieu ou Baal, c'est la même chose.

Si les Fondateurs n'avoient établi que des loix civiles, à la bonne heure; mais il est question du culte de Dieu, de la voie pour aller à lui, de notre fin dernière. Nous tromper dans ce point, c'est nous exposer à nous perdre éternellement. Il faut nécessairement opter entre Jésus-

Christ & Mahomet. Or, je le demande de bonne foi à Rousseau lui-même : qu'il dépose pour un moment le personnage d'Antéchrist, & qu'il nous dise avec cette sincérité, dont il se pique, mais dont personne n'est persuadé, s'il ne met pas de différence entre les deux Fondateurs? A-t-il oublié l'éloge qu'il a fait du premier? Osera-t-il mettre le second en parallele? Quoi! un imposteur comme Mahomet, qui étoit si ignorant, qu'il a confondu *Marie*, sœur de Moyse avec *Marie*, Mère de Jésus-Christ! Un homme si extravagant dans ses idées, qu'il dit que le *dernier des sept Paradis est gardé par des Anges, qui ont chacun soixante & dix mille bouches, chaque bouche soixante & dix mille langues, que chaque langue loue Dieu soixante & dix mille fois par jour, en soixante & dix mille idiomes tous différens;* qui dit que la *terre est soutenue par un bœuf, qui s'appuyant sur une pierre blanche, a la tête dans l'orient, & la queue dans l'occident, avec quarante dents & quarante cornes, & que d'une corne à l'autre il y a autant de chemin qu'en pourroit faire*

un voyageur en marchant durant mille ans sans se reposer; un homme coupable des plus infâmes désordres; qui avoit enlevé la femme de son neveu, & la femme du Roi des Jacobites; & qui disoit que Dieu lui avoit permis de prendre l'une & l'autre par une faveur spéciale; un homme si charnel, qu'il n'a pas eu honte de nous donner pour objet de notre bonheur éternel les plaisirs infames de l'Isle de Cythère; un homme qui a fait un composé monstrueux du Christianisme, du Judaïsme & du Paganisme! un homme qui n'a montré dans sa vie aucun des caractères d'un envoyé de Dieu, qui n'a point été prédit par les Prophétes, qui n'a fait lui-même aucune prophétie, qui n'a opéré aucun miracle pour prouver sa mission! un homme enfin qui n'a employé que les armes pour se faire suivre; il ne faut pas *le traiter légérement* d'imposteur! mais, à quel signe reconnoîtra-t-on un imposteur, si Mahomet n'en est pas un? Il faut donc avoir perdu toute pudeur pour nous présenter la Religion de Mahomet comme une révélation, qui a

ſes preuves comme celle de Jéſus-Chriſt. C'eſt inſulter au ſens commun. J'aime autant dire que Numa étoit auſſi un Prophéte, & qu'il avoit reçu des révélations de la Nimphe *Egerie.* Je ne veux pour prouver le mépris que Rouſſeau fait de la prétendue révélation des Mahométans, que le ſilence, que lui & ſes conſors gardent ſur elle. Pourquoi ne marquent-ils d'acharnement que contre le Chriſtianiſme? Qu'ils conviennent bonnement que le Mahométiſme n'en vaut pas la peine, qu'il ne pourroit ſoutenir la plus légere attaque, & qu'il ne ſe maintient qu'à l'abri de l'ignorance & de la violence. Il n'en eſt pas ainſi de notre Religion. N'a-t-elle pas eu à combattre depuis le commencement juſqu'à préſent ſoit contre la violence des Tyrans, ſoit contre les vaines ſubtilités des Philoſophes? Cependant elle eſt toujours demeurée victorieuſe. Le courage des Martyrs a triomphé des Perſécuteurs. Et la ſcience des Docteurs a réduit au ſilence les Séducteurs. Il en ſera de même juſqu'à la fin.

« Aſſemblez-vous tous, peuples de *Ch. 8, v. 9.*

» la terre, dit Isaïe, & vous serez
» vaincus. Assemblez-vous (faux Sa-
» ges, faux Docteurs, faux Prophé-
» tes), réunissez vos forces, & vous
» serez vaincus; prenez vos armes,
» & vous serez vaincus. Formez des
» desseins, & ils seront dissipés ».
Joignez à la calomnie la mauvaise foi, à la mauvaise foi les blasphêmes, aux blasphêmes les faux raisonnemens, aux faux raisonnemens l'ironie: employez ce que vous avez d'adresse, de malice, de subtilité, de science, d'esprit, de violence, pour tout déguiser, pour rendre odieux ceux que vous haïssez, pour animer contr'eux les puissances; décriez-les dans les cercles, dans les écrits, & vous serez vaincus, parce que Dieu est avec nous.

Rousseau ne se contente pas, mon Fils, de mettre en parallele ces trois Religions qui sont en Europe; il place la Religion chrétienne au-dessous de celle des Juifs, & même de celle des Mahométans. Avouez, mon Fils, que c'est ne conserver aucune pudeur, & ne montrer contre le Christianisme qu'une haine forcénée,

qui suffit seule pour faire connoître
et homme comme un ennemi que la
passion aveugle, & qui ne mérite que
e mépris.

Écoutez ce langage extravagant:

« Nous avons, dit-il, trois princi- *Emil. tom. 3, pag. 162.*
» pales Religions en Europe. L'une
» admet une seule révélation, l'autre
» en admet deux, & l'autre en ad-
» met trois. Chacune déteste, mau-
dit les deux autres, les accuse d'a-
veuglement & d'endurcissement,
d'opiniâtreté & de mensonge. Quel
homme impartial osera juger en-
tr'elles, s'il n'a premièrement bien
pésé leurs preuves, bien écouté
leurs raisons? Celle qui n'admet
qu'une révélation est la plus an-
cienne, & paroît la plus sûre; celle
qui en admet trois est la plus mo-
derne, & paroît la plus consé-
quente; celle qui en admet deux
& rejette la troisième peut bien être
la meilleure, mais elle a certaine-
ment tous les préjugés contr'elle.
L'inconséquence saute aux yeux ».

Qu'attend M. J. J. Rousseau pour
se faire circoncire, puisque la Reli-
gion Judaïque est *la plus sûre*, &

qu'il faut toujours dans une affaire aussi importante prendre le parti le plus sûr; ou pour aller à Constantinople prendre en grande cérémonie le turban, puisque selon lui, c'est dans l'Alcoran que l'on trouve les *principes les plus conséquens?* Admirez, je vous prie, l'impudence de ce Législateur, qu'on me pardonne cette expression. Peut-on connoître & aimer Jésus-Christ, & n'être pas saisi d'indignation, de voir préférer Mahomet à Jésus-Christ? Cet homme impartial en fait de Religion, s'érige en juge de toutes les Religions, & prononce, d'après sans doute le plus mûr examen, un jugement qui va terminer toutes les querelles de Religion. « Vous, Juifs, dit-il, tenez-vous-en à votre Religion. C'est » un furieux *Fanatisme*, je l'avoue; » mais vos titres sont les plus anciens, » votre révélation est la première, ainsi » elle paroît *la plus sûre* Faites-en de » même, vous autres Mahométans, votre révélation est la dernière, je le » sai, mais elle est la *plus conséquente.* » Vous êtes les plus raisonnables, puisque vous agissez plus conséquem-

ment. Pour vous, Messieurs les Chrétiens, je suis fâché de vous le dire, votre Religion peut être *la meilleure*, mais vous avez contre vous tous les préjugés. Ainsi laissez là votre Religion, & si vous êtes encore assez dupes pour ne pas vous en tenir à la révélation naturelle, optez entre le Judaïsme ou le Mahométisme, le premier est le *plus sûr*, le second le *plus conséquent* ».

Voilà donc notre procès perdu au ibunal de ce Juge impartial, qui a ›ut pésé & tout examiné.

Eh bien, mon Fils, ai-je tort de aiter tout ce langage d'extravagant? a mauvaise foi & l'impiété ne sau-nt-elles pas aux yeux? Premièreient je demande pourquoi cette disnction entre la Religion la *plus sûre* : la plus *conséquente*? Il me semble ue la plus conséquente est aussi la lus sûre. Mais ce n'est là qu'une de :s absurdités ordinaires à Rousseau, : qui ne méritent pas même d'être :levées, tant elles sont communes.)ù est la bonne foi de séparer la réélation faite aux Juifs de celle qui été faite aux Chrétiens, de les

opposer l'une à l'autre, & de nous dire qu'elles se *détestent & se maudissent l'une l'autre ?* Non, mon Fils, la révélation Chrétienne ne déteste point la révélation faite aux Juifs ; elle la respecte, & la regarde comme venant de Dieu; elle prétend à juste titre ne faire qu'une avec elle. C'est de cette révélation qu'elle reçoit ses prérogatives les plus augustes, & elle se fait gloire de tirer d'elle son origine. Réciproquement la révélation faite à Moyse ne méconnoît point la révélation faite aux Chrétiens : elle l'adopte, parce qu'elle sait que ce n'est que dans la révélation faite aux Chrétiens qu'elle trouve sa perfection. Comment donc la maudiroit-elle ? Rousseau est si aveuglé par sa passion, qu'il ne s'apperçoit pas qu'il dit le oui & le non dans la même phrase. Suivant lui, la révélation Chrétienne admet la révélation faite aux Juifs ; comment ose-t-il donc dire qu'elle l'accuse d'*aveuglement*, *d'opiniâtreté & d'endurcissement ?* Nous faisons à la vérité ce reproche aux Juifs, mais non à leur révélation, que nous recevons à bras ouverts :

& quand nous faiſons ce reproche aux Juifs, c'eſt préciſément parce qu'ils n'ouvrent pas les yeux à la lumière de leur révélation.

Autre abſurdité. Je ne conçois pas bien comment ce Juge ſi impartial, ce nouveau Rhadamente peut décider que le Mahométiſme eſt la Religion la plus *conſéquente*. Car cette Religion, ſuivant lui, admet la révélation faite à Moyſe, & celle de Jéſus-Chriſt. Or, ſi elle les admet, pourquoi les déteſte-t-elle ? Jéſus-Chriſt, ſelon Mahomet, étoit un grand Prophéte, il étoit le Médiateur promis, & cependant, ſuivant cet impoſteur, le Paradis n'eſt que pour ceux qui ſe ſignaleront dans les guerres contre les Chrétiens. Il me ſemble qu'une telle Religion n'eſt guères conſéquente.

Ce n'eſt là qu'une première difficulté que je propoſe à ce Légiſlateur. J'en ai une autre à lui faire qui ne me paroît pas moins importante, c'eſt de nous apprendre qu'elles ſont les preuves que le Mahométiſme produit de ſa divinité ? Notre Juge doit les connoître, car il eſt trop ſenſé

pour prononcer un tel jugement, sans avoir acquis une connoissance parfaite de toutes ces preuves. Nous produira-t il des miracles ? Ho! non, il n'est pas si simple ; cela est bon pour de petits génies comme les nôtres, de croire des miracles, même quand on les a vus de ses propres yeux. Il dit lui-même, que s'il en voyoit, il deviendroit fou. Fera-t-il valoir la sublimité de la doctrine ? Je ne le crois pas. Relevera-t-il la sainteté de Mahomet ? Il s'en donnera bien de garde. Quelle preuve donnera-t-il donc que cette Religion est la plus *conséquente ?* Vous le devinez aisément : elle est tolérante, & favorise toutes les passions. Selon Mahomet, tous *ceux qui adorent un seul Dieu, de quelque Religion qu'ils soient, seront sauvés, s'ils vivent bien.* Selon le même, la polygamie est permise en cette vie, & elle sera la récompense des justes en l'autre. Voilà deux vérités bien précieuses pour le grand Défenseur de la tolérance, & pour un homme qui dit qu'il ne voit pas qu'il intéresse à la société que les *hommes ayent des femmes en*

propre. Il y a encore un autre article qui le doit flatter: c'eſt le mépris que Mahomet fait des femmes. Selon cet impoſteur elles n'entreront point dans le Paradis, & on ne leur permettra de s'en approcher qu'autant qu'il le faudra pour découvrir à travers les paliſſades les plaiſirs dont on jouira. Rouſſeau doit, ſans doute, applaudir à cette déciſion, lui qui nous croit incapables de connoître les raiſons qui nous attachent à la Religion, & qui veut que nous ne nous décidions dans ce point important, que ſur la volonté de nos maris; vous appercevez ſans doute dans cette doctrine ſi *conſéquente* de Mahomet, une nouvelle inconſéquence. Les femmes n'entreront pas dans le Paradis, & cependant le grand bonheur des juſtes ſera d'en avoir grand nombre. Ce Philoſophe, qui n'hazarde rien qu'il n'ait bien médité; nous éclaircira quelque jour cette difficulté.

Parlons ſérieuſement, mon Fils; croyez-vous que Rouſſeau mérite d'être écouté, après qu'il eſt convaincu d'être d'une auſſi mauvaiſe

foi dans le combat qu'il livre à la Religion ? Ne devroit-il pas se condamner à un perpétuel silence, après tant d'absurdités ? Car enfin comment ose-t-il dire que la Religion chrétienne a contr'elle tous les préjugés, après les éloges qu'il a fait de Jésus-Christ ? Comment ose-t-il mettre au-dessous de l'infâme & extravagante Religion de Mahomet, une Religion, qui a pour elle les miracles les plus éclatans, les prophéties les plus claires, qui n'enseigne qu'une doctrine pure & céleste, une doctrine qui est le lien de la société; qui nous donne de Dieu des idées si sublimes; qui nous éleve vers lui, nous délivre de nos passions, & nous montre les vrais biens qui peuvent remplir tous nos desirs. Comment la met-il au-dessous du Judaïsme, qu'il regarde comme le plus *furieux Fanatisme* ! Notre Religion est donc un Fanatisme plus furieux que celui des Juifs ! si cela est, comment Jésus-Christ qui en est le Fondateur, est-il, selon Rousseau même, le plus sage des hommes? Comment la Religion Judaïque est-elle la plus *sûre*, si elle

eſt le plus *furieux Fanatiſme ?*

Je regrette, mon Fils, le tems que j'emploie à vous expoſer les abſurdités de ce raiſonneur. J'en reviens à la vérité de la révélation chrétienne.

Pour en juger ſainement, il faut la ſuivre dans tous les âges, remonter juſqu'à ſa première origine, la voir dans ſon berceau. C'eſt dans le Paradis terreſtre, mon Fils, qu'elle a pris naiſſance. Adam en a été le premier dépoſitaire; elle a paſſé de main en main à tous les Juſtes qui ſe ſont ſuccédés. Elle leur a été ſouvent confirmée par de nouvelles promeſſes. Elle a eu ſous Moyſe le plus grand éclat, & elle eſt venue ſe repoſer ſur la tête de Jéſus-Chriſt comme ſur l'unique objet qu'elle annonçoit. C'eſt en lui qu'elle a eu ſon accompliſſement; c'eſt lui qu'elle promettoit, & qu'elle figuroit. Tous les Patriarches, tous les Prophétes étoient autant de Hérauts qui marchoient devant Jéſus-Chriſt, & ſonnoient de la trompette pour avertir le genre humain de ſe tenir prêt. Voilà diſoient-ils, celui *qui a créé & formé les montagnes, qui vient à vous*, allez au-

devant de lui. Le peuple Juif étoit lui-même un peuple tout prophétique, qui montroit Jésus-Christ dans tous ses sacrifices, dans toutes ses cérémonies, dans tout son culte. Tous les oracles des Prophétes ne retentissent que de Jésus-Christ, que de ses mystères, que de sa vie, & que des fruits de sa mission. En un mot, toute la première révélation nous montre la seconde. Si Moyse est l'Envoyé de Dieu, si la loi qu'il a donnée vient du ciel, il faut reconnoître Jésus-Christ pour le Messie, puisqu'il n'y a que sur lui seul que l'on peut faire tomber les promesses renfermées dans toute la loi.

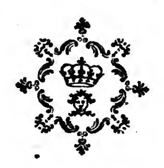
Le Juif ne nie pas qu'il a toujours attendu un Messie ; il ne doute point que la promesse qui lui en a été faite ne vienne de Dieu. Or, si elle vient de Dieu, elle doit avoir son accomplissement ; & elle doit l'avoir dans le tems fixé par les prophéties, sinon elle seroit fausse. Or, le tems en est passé, comme j'espére vous le prouver. Jésus-Christ est le seul qui ait pris cette qualité de Messie, & qui ait prouvé par ses œuvres qu'il l'é-

›it. Donc il faut le reconnoître pour
·l, ou rejetter la première révéla-
on. Il n'y a point de milieu. Toute
étude donc se réduit à chercher la
ouvelle révélation dans l'ancienne,
: l'ancienne dans la nouvelle. Il faut
›prendre à connoître Jésus-Christ
ır tous les traits que les Prophétes
ous en ont donnés. Cette étude
ous convaincra de la certitude de la
remière révélation, & la certitude
e la première démontrera la certitude
e la seconde. Elles n'auroient au-
une force l'une sans l'autre; mais
éunies, elles sont invincibles.

Outre cette autorité qu'elles se
ommuniquent réciproquement, el-
:s en ont une qui leur est propre,
: qu'il s'agit d'examiner séparément.
Chaque révélation a ses preuves par-
culières, & se soutient par elle-
ıême.

C'est pour vous en convaincre
ue je vais vous mettre devant les
eux les preuves particulières à cha-
ue révélation. Je commencerai par
elle de Moyse. Ma première Lettre
era un tableau abrégé de tout ce que

Dieu a fait en faveur d'Israël par son ministère, & dans mes Lettres suivantes je m'appliquerai à vous démontrer que tous les faits qui constatent cette révélation sont certains. Je, &c.



IV. LETTRE.

[Ré]cit abrégé des merveilles qui attestent la Révélation faite aux Juifs par le ministere de Moyse.

[V]oici, mon Fils, l'histoire abré[gée] des merveilles que Dieu a opé[rée]s pour attester la première révé[lati]on.

[D]ieu a pris la famille d'Abraham [pou]r la rendre dépositaire de ses ora[cles]; & a choisi parmi tous ceux qui [sont] nés de lui, la postérité de Jacob, [pou]r en faire un peuple consacré à [son] service. Après avoir laissé cette [fam]ille en Egypte pendant quatre [cents] ans, où elle s'est multipliée à [l'inf]ini, il les a tirés avec un bras [fort] & puissant de ce pays, où ils [étoi]ent réduits à la plus extrême mi[sère] par l'injustice & la tyrannie des [Egyp]tiens. Il leur a envoyé pour Li[béra]teur Moyse son serviteur, & lui [a do]nné le pouvoir d'opérer les plus

grands prodiges, pour forcer les Egyptiens à les laisser partir en liberté.

Pharaon leur Roi a montré l'endurcissement le plus obstiné, & n'a cédé que quand il a vû tout son pays désolé par les plaies, dont Dieu l'a affligé.

Israël sorti de l'Egypte a passé a pied sec au travers de la mer rouge, & y a vû périr l'armée de Pharaon, qui a été engloutie dans ses eaux. Il a célébré cette victoire par un Cantique magnifique.

Arrivé dans un désert stérile, & brulé de l'ardeur du soleil, une nuée lui a servi de tente pendant le jour, & de flambeau pendant la nuit. Dieu l'a nourri dans ce désert d'une manne céleste, & a fait couler de la pierre des torrens d'eau. Chaque jour Dieu signaloit sa présence par quelque nouveau prodige, qui ne pouvoit laisser aucun doute à ce peuple nombreux, que Moyse ne fut le Ministre du Seigneur pour le conduire dans la terre de Chanaan, qu'il avoit promis tant de fois à Abraham, à Isaac & à Jacob de leur donner.

C'est dans ce même désert que

Dieu fit alliance avec les Israélites. C'est sur le mont Sina qu'il leur donna la loi; & c'est au milieu des feux, des éclairs, des tonnerres & du bruit des trompettes qu'il fit entendre sa voix, & leur confia ses préceptes. Il donna à Moyse deux tables de pierre, sur lesquelles étoient écrits les Commandemens, qui renferment tous les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même & envers le Prochain. Le peuple promit de les observer. L'alliance fut cimentée par le sang des victimes; mais ce peuple ingrat & rébelle rompit cette alliance au pied de la même montagne, où il venoit de la jurer. Et dès-lors Dieu, pour le punir, le soumit au joug d'une loi cérémonielle, loi pénible & fatigante; & traita les Israélites plutôt en esclaves qu'en enfans. Il leur prescrivit un culte, des cérémonies & des observances incapables de leur procurer par elles-mêmes une justice véritable & intérieure, & qui n'avoient d'autre mérite que d'être figuratives de tout le culte intérieur, que les Chrétiens rendroient dans la suite à Dieu.

Ceux des Israélites, qui avoient un cœur charnel, s'arrêtoient à ces observances légales, & croyoient honorer Dieu par le sang des boucs & des taureaux; mais les spirituels, bien persuadés que de telles victimes n'étoient pas capables d'honorer Dieu, & de satisfaire à sa Justice, ne voyoient dans les immolations de ces animaux que des figures du grand sacrifice du Sauveur promis dès le commencement du monde à Adam, & ensuite aux Patriarches.

Moyse eut ordre de construire dans ce désert un temple portatif où il déposa les tables de la loi. Dieu régla lui-même les proportions qu'il devoit avoir, & toutes les cérémonies du culte qu'on devoit lui rendre, il choisit une tribu entière pour y servir. Ce temple fut appellé le *Tabernacle de l'alliance*, parce qu'il étoit comme le signe de l'alliance que Dieu faisoit avec le peuple, que c'est là qu'il parloit à Moyse par le ministère de son Ange, pour lui faire connoître ses volontés. Ce tabernacle étoit comme la tente où Dieu habitoit & où il rendoit sa

préſence ſenſible à tout le peuple par la nuée, qui ſervoit comme de pavillon à la Majeſté de Dieu.

Tout le peuple d'Iſraël, c'eſt-à-dire plus de trois millions de perſonnes ont été témoins pendant quarante ans de ce prodige étonnant, & d'une multitude d'autres, qui forçoient les plus incrédules à dire : Le Seigneur eſt avec nous, & c'eſt lui qui nous conduit.

Dieu joignît plus d'une fois les châtimens aux bienfaits : tantôt une flamme ſortie du Seigneur dévore ce peuple rébelle, & s'éteint à la prière de Moyſe ; tantôt Dieu envoye contr'eux une multitude de ſerpens, qui en font périr un grand nombre par leurs morſures enflâmées. Mais Moyſe obtient encore de Dieu par ſes prières qu'il faſſe ceſſer cette plaie. Il éleve par ſon ordre un ſerpent d'airain, & tous ceux qui jettent les yeux deſſus ſont guéris.

Ces châtimens ſi viſibles n'arrêtent pas les murmures de ce peuple. Découragés par le rapport que font les Eſpions que Moyſe avoit envoyés, pour reconnoître la terre de Chanaan,

ils doutent que Dieu puisse accomplir ses promesses, & les rendre victorieux de ces peuples, qu'on leur avoit dépeints comme puissans & belliqueux; forment le complot de retourner en Egypte, & méprisent la terre que Dieu leur avoit promise. C'est en punition d'une révolte si marquée que Dieu les condamna à passer quarante ans dans le désert, & leur annonça qu'aucun d'eux n'entreroit dans la terre promise. Cet arrêt s'exécuta; tous ceux qui étoient sortis d'Egypte moururent dans le désert, sans voir cette terre, où couloit le lait & le miel.

Ces faits sont grands, miraculeux, mais ils sont en même-tems certains comme il est aisé de s'en convaincre, quand on les examine sans préjugés. Ils portent avec eux leur preuve, parce qu'ils sont de nature à ne pouvoir jamais être inventés. Je pourrois donc en demeurer là. Mais, comme j'ai pour objet de dissiper tous vos doutes, je tâcherai par mes réflexions de vous démontrer la certitude de tous ces faits. Ce sera le sujet de mes Lettres suivantes. Je, &c.

V. LETTRE.

L'histoire de Moyse mérite la plus grande attention, tant pour la certitude des faits que pour leur importance.

Que pensez-vous, mon Fils, du récit abrégé que je vous ai fait de toutes les merveilles que Dieu a opérées par Moyse pour constater l'ancienne révélation? Je ne puis croire que vous soyez assez insensé pour mettre cette Histoire au rang de la Fable de Pyrrha & de Deucalion. Laissez à ces grands Philosophes le privilége de tenir un tel langage; ces insensés, qui ont dit dans leur cœur : bannissons toute crainte de Dieu, bâtissons une tour d'orgueil & d'incrédulité, où nous soyons à couvert des traits de sa vérité, & qui se croyent en droit d'insulter au peuple de Dieu; aussi sont-ils autant méprisables que méprisans.

Qu'opposent ces esprits superbes à la certitude de tant de faits? Nous

ne les avons pas vûs, disent-ils, & ils ne sont appuyés que sur des témoignages humains, toujours suspects & sujets à erreur. Oui, le témoignage d'un homme, qui rapporte un fait, dont il dit qu'il a été témoin, peut être révoqué en doute; mais si un million d'hommes attestent un fait, qu'ils ont pu examiner, & qu'ils ont eu intérêt d'examiner, je demande si un tel témoignage peut être révoqué en doute? Ainsi, par exemple, tous les habitans de Lisbonne disent avoir éprouvé un tremblement de terre à tel jour, à telle heure; une partie de la ville a été renversée par ce tremblement; je demande de bonne foi, si ce témoignage quoiqu'humain n'est pas certain; & si Rousseau ne passeroit pas pour un insensé de dire: je n'ai pas vu ce fait, il n'est appuyé que sur des témoignages humains sujets à erreur, donc je ne suis pas obligé à le croire. Avouez, mon Fils, que vous diriez qu'un tel homme ne mérite pas qu'on lui réponde. Convenez donc qu'il y a des faits, dont la certitude peut aller de pair avec les

démonstrations de géométrie ; & la nature de la certitude des choses de fait à cet avantage, pour prouver la révélation, qu'elle est à la portée des plus grossiers, au lieu que les vérités de géométrie sont impénétrables aux esprits du commun.

Voyons si les faits qui constatent cette révélation sont de nature à persuader tout homme qui cherche sincèrement la vérité. Examinons-les, je le veux, avec un œil philosophique, mais non avec l'impiété dans le cœur, & l'incrédulité dans l'esprit. Commençons d'abord par examiner si le peuple d'Israël mérite quelque croyance.

Le premier coup d'œil que je jette sur ce peuple me frappe & m'étonne; il est séparé de toutes les autres nations, d'usage, de mœurs, de loix, de Religion; c'est un peuple de frères, qui ne s'allie avec aucun autre. Tandis que tous les hommes s'abaissent devant les idoles, lui seul connoît & adore le vrai Dieu. Toute la terre est remplie de temples élevés par la superstition à des Dieux imaginaires; le Créateur de toutes cho-

ſes n'a qu'un ſeul temple dans le monde, & c'eſt à Jéruſalem qu'il eſt élevé. Les plus infâmes déſordres font partie du culte des faux Dieux, le culte Judaïque eſt le ſeul qui demande une conſcience pure, une vie ſainte, qui condamne juſqu'aux deſirs contraires à la loi, & qui apprenne à l'homme à n'aimer que Dieu pour lui-même, & le Prochain pour Dieu. Comment oſe-t-on dire après cela que le Juif eſt le plus *vil* de tous les peuples, & qu'il eſt livré à un *furieux Fanatiſme ?*

Avouez, mon Fils, que ce caractère ſi ſingulier, & en même-tems ſi honorable aux Iſraélites, d'être les ſeuls conſacrés au ſervice de Dieu, doit nous donner du reſpect & de l'eſtime pour eux, & nous inſpirer une légitime curioſité de ſavoir d'où leur vient un privilége ſi précieux, par qui ils ont été ſi bien inſtruit de l'unité d'un Dieu, & de l'adoration qui lui eſt dûe, & qui n'eſt dûe qu'à lui ? Ce peuple eſt-il donc un peuple de Philoſophes, qui par l'étude de la nature s'eſt élevé juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu ? Non,

c'eſt un peuple groſſier, charnel, qui n'a d'autre ſcience que celle qu'il trouve dans ſa loi, & cette loi eſt ſon unique Livre, & lui tient lieu de tout. C'eſt-là qu'il a puiſé des connoiſſances auxquelles les Sages, les Savans, les Philoſophes, n'ont pû parvenir; connoiſſances cependant les plus intéreſſantes pour l'homme, puiſqu'elles lui apprennent le principe de ſon être, ſa nature, ſa fin, & ſes devoirs.

Mais ſi ces connoiſſances ne ſont point le fruit de l'étude, ſi aucun Philoſophe ſur la terre n'y a pu parvenir par les ſeules lumières de la raiſon, ne ſuis-je pas en droit de conclure qu'il faut que le Juif les ait reçues par une révélation particulière? Or, convenons, mon Fils, que ſi cela étoit auſſi vrai que cela eſt vraiſemblable, le Juif ſeroit une nation bien favoriſée de Dieu, & je l'eſtimerois bien heureuſe d'avoir été ainſi diſtingué de toutes les autres, pour être le peuple de Dieu d'une manière ſpéciale, & dès-lors il mériteroit toute mon attention, puiſqu'il n'y a pas un ſeul peuple ſur la

terre qui m'offre une lumière si importante. Adressons-nous donc au Juif, demandons-lui d'où lui vient la connoissance de Dieu, qui est-ce qui a établi le culte qu'il lui rend, & lui a donné des loix si sages?

C'est Moyse, me dit le Juif, qui a été notre Législateur, notre Docteur, & le Fondateur du culte que nous rendons à Dieu. Il a été notre Chef, notre Libérateur, notre Conducteur, notre Historien; toute notre nation n'en a jamais connu d'autre que lui. Tout retentit à lui. Il a tout réglé, le civil, le politique, le divin, les droits de la naissance, des mariages, les devoirs des sujets envers leurs Princes, & des Princes envers leurs sujets. Il a consigné dans des Livres toutes nos loix, qui sont faites avec tant de sagesse, qu'il a pourvu à tout, & qu'il n'a jamais été nécessaire d'en faire de nouvelles. Il a tellement sçu lier la police du gouvernement avec la Religion, que le bonheur & la prospérité de l'état ont toujours dépendus de la fidélité à la Religion. Nulle nouveauté parmi nous. Tous les usages remontent à

Moyse, & nous les trouvons établis dans ses Livres, avec la raison de leur établissement. Ces Livres qu'il nous a laissés, seront un monument éternel de la sagesse de son gouvernement, ou plutôt de celui de Dieu. Nous les regardons comme sacrés; nous n'avons jamais souffert la plus légere altération dans ces Livres, nous les avons sans cesse devant les yeux pour les consulter sur tous nos devoirs. Le Roi, le Magistrat, le Docteur, le simple Peuple, sont également intéressés à la conservation de ce précieux trésor. Si quelqu'un s'avisoit d'entreprendre de corrompre ces saints Livres, en y retranchant, ou en y ajoutant quelque chose, il seroit dès le moment convaincu de faux par toute la nation, & jugé digne de mort. Et c'est pour prévenir toute altération, que ce Législateur a ordonné qu'un exemplaire de cette loi seroit déposé dans l'arche, pour y être un témoin toujours sûr de la vérité de cette loi, & qui prescriroit contre tout changement.

Ce Moyse, que nous honorons comme notre Législateur, ne nous

a donné cette loi qu'après l'avoir reçue du Seigneur. Et afin que nous ne puissions pas douter de la vérité de son témoignage, il a commencé par prouver sa mission par les plus étonnans prodiges. Et c'est aux yeux de toute notre nation assemblée dans le désert que Dieu lui a donné cette loi avec un appareil digne de la Majesté Divine. Voilà l'origine de toutes les connoissances que nous avons, & qui nous distinguent des autres nations. Jamais il n'y a eu parmi nous aucun doute sur ce fait. Les prévaricateurs, les impies, qui se sont élevés dans notre nation, l'ont regardé comme si constant, qu'ils n'ont jamais entrepris de l'attaquer, quelqu'intérêt qu'ils eussent à rendre suspecte cette révélation.

Vous avez, mon Fils, le cœur assez droit pour convenir qu'il faut rejetter toutes les Histoires & ne croire aucun fait, si on entreprend de révoquer en doute celui de la loi donnée par Moyse. Car qui croira-t-on, si on ne croit une nation attestant un fait de cette nature, fait public, fait intéressant & sur lequel

étoit posée toute la constitution de l'État. C'est cependant ce fait qui est aujourd'hui attaqué par les raisonnemens subtils & captieux de nos Philosophes modernes, ennemis jurés de toute révélation.

Admettre l'histoire de Moyse, ce seroit s'avouer vaincu. Il a donc fallu la combattre; c'est ce qu'ont entrepris les *Spinosa*, les *Bayle*, & après eux, les *Voltaire*, & les *Rousseau*, hommes honteusement célébres par la guerre qu'ils ont déclarée à Dieu. « N'ayez pas, mon Fils, la mauvaise » inclination de les imiter, & ne » mettez pas votre gloire à leur res» sembler. Car, comme dit l'Esprit » saint, ils sécheront comme le foin, » & seront coupés comme l'herbe » verte ». *Ps. 36, 1.*

J'espére vous prouver dans mes Lettres suivantes qu'on ne peut former aucun doute raisonnable sur la vérité des faits rapportés par Moyse. Je, &c.

VI. LETTRE.

Moyse est l'auteur des Livres sacrés & le Fondateur du culte Judaïque.

MON Fils, c'est Spinosa, le Patriarche des nouveaux Philosophes, qui a porté les premiers coups à la révélation, en attribuant les Livres de Moyse à Esdras, qui vint à Babylone après la captivité, & fit paroître un grand zéle pour la loi. D'autres ennemis de la révélation disent que c'est Helcias, qui vivoit au tems de Josias, qui a composé ces Livres, & a supposé qu'il les avoit trouvés dans le temple.

Quelqu'absurdes que soient ces suppositions, comme je crains, que, faute d'approfondir cette matière, vous n'y ajoutiez quelque foi, je vais vous en montrer le ridicule.

Je commence par demander à ces faiseurs de conjectures, s'ils savent bien à quoi ils s'engagent, en attribuant à des imposteurs d'avoir fa-

briqué, ou altéré les Livres de Moyse ? Pour donner quelque vraisemblance à cette accusation, il faudroit pouvoir prouver que le culte Judaïque n'étoit point encore établi, avant ceux qu'on suppose avoir fabriqué cette loi, qu'il n'y avoit point d'autel dressé au Seigneur, de temple, ou d'arche, & point de Lévites consacrés au service de son culte. Car l'établissement du culte suppose la publication d'une loi, qui en régle toutes les cérémonies.

Or, nul vuide dans l'histoire des Juifs. La Religion a la même date que l'établissement de ce peuple. Le temple bâti par Zorobabel nous mène à celui de Salomon, celui de Salomon nous rappelle l'arche, puisque c'est sur le modèle même de l'arche qu'il avoit été bâti.

Or, l'arche avoit été construite dans le désert. Sa forme seule le prouve. Car à quoi bon faire un temple portatif, si le peuple étoit établi dans une demeure stable, ou s'il ne devoit que traverser le désert, pour se rendre dans la terre de Chanaan ? La description qui nous est faite de

l'arche, nous apprend qu'il a couté & beaucoup de peines, & beaucoup d'argent ; puisque les Israélites se sont comme dépouillés de toutes les richesses qu'ils avoient apportées d'Egypte, pour contribuer à sa construction. Il a fallu employer plus de tems à l'élever, qu'il n'en auroit fallu pour traverser le désert. C'est donc dans le désert que le culte Judaïque a été établi. C'est donc le Conducteur du peuple, c'est donc Moyse qui l'a fondé.

Or, un culte si chargé d'observances pouvoit-il être établi, sans qu'on n'en consignât les régles dans des regîtres publics ? Les Livres, où le culte est ordonné, sont donc de la même antiquité que le culte ? C'est donc dans le désert qu'ils ont été écrits ? C'est donc Moyse qui en est l'auteur ?

Une nouvelle preuve que ce culte a été établi dans le désert, c'est la distinction qui a toujours été entre la tribu de Lévi, & les autres tribus. Cette tribu étoit toute consacrée au Seigneur, & servoit au tabernacle. Chaque famille dans cette

tribu avoit ſes fonctions aſſignées. La famille d'Aaron tenoit le premier rang, & avoit la ſouveraine ſacrificature. C'étoit l'aîné de cette famille, qui étoit de droit le grand Prêtre.

Or, peut-on douter que cet arrangement n'ait précédé l'entrée du peuple dans la terre de Chanaan? La preuve, c'eſt que cette tribu n'a eu aucune part à la diſtribution des terres, & que tous les Lévites étoient répandus dans les différentes tribus, & avoient leurs villes marquées.

Or, une telle diſtribution n'a pu ſe faire que dans le tems du partage même des terres. La tribu de Lévi étoit donc dès-lors conſacrée au ſervice du Seigneur. Le culte étoit donc formé avant d'entrer dans cette terre. Donc c'eſt à Moyſe qu'il faut l'attribuer. Nier de tels faits, c'eſt nier qu'il faſſe jour en plein midi.

Si c'eſt Moyſe qui eſt le Fondateur du culte Judaïque, il faut que ce ſoit lui qui ait donné la loi. Car dans le culte entrent toutes les loix, ſoit religieuſes, ſoit civiles; elles ſont toutes de la même antiquité, elles ſe donnent mutuellement la

main; elles ont toutes rapport à la Religion. Comment d'ailleurs peut-on imaginer qu'auroit pu faire un imposteur pour introduire une nouvelle loi, & faire accroire à tout un peuple, que cette loi étoit ancienne? s'il s'agissoit d'une loi particulière qui put être ignorée du peuple, à la bonne heure; mais une loi telle que celle des Juifs, qui régloit le droit des naissances, les mariages, les titres de possession des biens, les usages, les contrats de ventes, les nourritures, les habillemens, pouvoit-elle être inconnue à tout un peuple entier? A qui persuadera-t-on qu'un imposteur auroit pu, sans craindre d'être démenti, faire accroire qu'une loi qu'il venoit d'imaginer, étoit cependant ancienne? Pouvoit-il se flatter d'y assujettir tout le monde, comme ayant été donnée de Dieu à leurs Pères au milieu des plus étonnans prodiges? Avouez, mon Fils, qu'il y a de la folie à faire une telle supposition. Quoi! Esdras, cet homme si plein de droiture & de piété, aura été ce célébre imposteur qui aura composé une His-

toire aussi intéressante, aussi suivie que celle qui est rapportée dans les Livres de Moyse, & l'aura fait recevoir comme véritable par tout le peuple, qui n'en avoit aucune connoissance ? Il aura composé une loi aussi génante, & l'aura fait exécuter avec la dernière sévérité ? Est-il croyable par exemple que tout le peuple & les Prêtres mêmes ayent renvoyé leurs femmes & leurs enfans, parce que Esdras est venu leur dire que leurs mariages étoient contraires à la loi de Moyse, qui défendoit d'épouser des femmes étrangères ? Une telle séparation ne devoit-elle pas couter aux Juifs ? Et est-il naturel de croire qu'ils s'y feroient déterminés, s'ils n'eussent connu cette loi que par ce qu'Esdras leur en disoit ? Cette loi existoit donc avant Esdras. Et peut-on en douter quand on voit les Juifs, peu de tems après cet Esdras, sous les Machabées, zélés pour cette loi jusqu'à aimer mieux mourir dans les plus cruels supplices, que de la violer en un seul point? Les Simon, les Alcyme, & tant d'autres traîtres à leur patrie, & ennemis

de la loi, n'auroient-ils pas découvert quelques traces d'imposture, & n'auroient-ils pas eu soin d'en avertir ? Ce que je dis des tems postérieurs à Esdras, je dois le dire des tems antérieurs; il y a toujours eu parmi les Juifs des enfans de Bélial, qui se livroient à l'idolâtrie, à l'impiété. Or de tels hommes auroient-ils souffert patiemment qu'on leur reprochât de violer une loi qu'ils ne connoissoient pas, ou qui étoit nouvelle ? Les Rois, les Princes, n'auroient-ils pas répondu aux Prophétes, qui venoient de la part de Dieu leur remettre cette loi devant les yeux, qu'ils étoient des imposteurs? Et se seroit-il trouvé des hommes assez hardis pour venir les menacer de la vengeance divine, parce qu'ils n'observoient pas une loi, dont ils entendoient parler pour la première fois?

Qu'on parcoure donc tant que l'on voudra tous les tems de l'histoire Judaïque, je défie qu'on m'assigne un moment où l'introduction d'une telle loi donnée comme ancienne quoique nouvelle, ait pu se faire sans qu'on s'en soit apperçu.

Cela ne peut pas être arrivé depuis le ſchiſme de Roboam ; la ſéparation des deux peuples, l'inimitié qui ſe trouvoit entre eux, rend impoſſible toute introduction de la loi, & même toute altération. Juda n'auroit pu le faire, ſans s'expoſer aux reproches d'Iſraël; & réciproquement Iſraël n'auroit pu l'entreprendre, ſans exciter l'indignation de Juda. Et il ſemble que Dieu pour conſtater davantage la certitude de la loi, ait voulu qu'elle fut en dépôt chez ces deux peuples, & afin de nous ôter tout ſoupçon de colluſion, il a permis que le même Livre de la loi fût écrit en caractères différens, celui qui nous vient des Samaritains eſt en caractères hébraïques, & celui qui nous vient des Juifs, eſt en caractères chaldaïques. Or, il eſt démontré par cette différence que les Samaritains avoient conſervé les Livres de Moyſe dans le même état où ils étoient avant leur ſéparation. Donc la ſuppoſition d'une loi donnée fauſſement ſous le nom de Moyſe, ni même le plus léger changement, ne peut être placé depuis le régne de

Roboam. Il n'eſt pas poſſible non plus de le placer ſous Salomon & ſous David, car Roboam n'auroit pas manqué d'autoriſer ſon ſchiſme par des plaintes contre une loi inventée depuis peu; mais bien loin de cela, en renonçant à cette loi même, il ne peut s'empêcher de la reſpecter, puiſqu'il reconnoît la ſortie de l'Egypte comme miraculeuſe, & qu'il dit à tout ſon peuple, en lui montrant les Veaux d'or, *Voilà les Dieux qui vous ont tiré de l'Egypte.* N'eſt-ce pas dire, vous en avez été tirés par une Puiſſance divine?

C'eſt donc une extravagance d'oſer dire que les Livres de Moyſe ont été ſuppoſés & même altérés, il faut néceſſairement qu'il en ſoit ſeul l'auteur. Or, cette vérité une fois prouvée, il eſt inutile de s'amuſer à réfuter les frivoles objections que font nos adverſaires contre quelques paſſages des Livres de Moyſe, qui regardent ou la Chronologie, ou la Géographie. M. Boſſuet y fait une réponſe générale, qui doit contenter tout homme raiſonnable. Voici ſes paroles :

« Il

« Il y a des difficultés, dit-on, » dans l'hiſtoire de l'Écriture : il y en » a ſans doute, qui n'y ſeroient pas, » ſi ce Livre étoit moins ancien, ou » s'il avoit été ſuppoſé, comme on » l'oſe dire, par un homme habile » & induſtrieux; ſi l'on eut été moins » religieux à le donner tel qu'on le » trouvoit, & qu'on eut pris la liberté » d'y corriger ce qui faiſoit de la » peine. Il y a les difficultés que fait » un long-tems, lorſque les lieux ont » changé de nom ou d'état; lorſque » les dates ſont oubliées; lorſque les » généalogies ne ſont plus connues, » & qu'il n'y a plus de reméde aux » fautes qu'une copie tant ſoit peu » négligée introduit ſi aiſément en » de telles choſes, ou que des faits » échappés à la mémoire des hom- » mes, laiſſent de l'obſcurité dans » quelque partie de l'hiſtoire. Mais » enfin cette obſcurité eſt-elle dans la » ſuite même ou dans le fond de l'af- » faire? Nullement, tout y eſt ſuivi, » & ce qui reſte d'obſcur ne ſert qu'à » faire voir dans ces livres ſaints une » antiquité plus vénérable. *Hiſt. Univ. Ch. 28.*

» Il y a, diſent nos adverſaires,

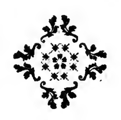
» des différences entre le texte Samaritain & celui des Juifs. Que conclura-t-on de là ? Que les Juifs ou » Esdras ont supposé le Pentateuque » depuis le retour de la captivité ? » C'est justement tout le contraire » qu'il faudroit conclure. Les différences ne servent qu'à prouver l'antiquité du Pentateuque supérieure à » celle de Salomon & de David. Combien donc, (continue M. Bossuet,) » est incontestable l'autorité de Moyse » & du Pentateuque, que toutes les » objections ne font qu'affermir ».

Ainsi, mon Fils, raisonnent les gens sensés, faisons-nous gloire de penser comme eux. Méprisons au contraire les raisonnemens de nos nouveaux Philosophes, qui croyent qu'il est beau de se distinguer du vulgaire par l'incrédulité.

Ch. 59, v. 56. Écoutez le portrait qu'Isaie en fait : « Ces hommes mettent leur confiance » dans le mensonge, ils font éclore » des œufs d'aspics, & forment des » toiles d'araignées. Celui qui mangera de ces œufs en mourera, & si » on les fait éclore, il en sortira une » vipère. Leurs toiles ne serviront

» point pour les couvrir, & ils ne
» se revêtiront point de leur travail;
» car tous leurs travaux sont des tra-
» vaux injustes & l'ouvrage de leurs
» mains est un ouvrage d'iniquité ».

Que sont en effet les objections de nos adversaires que des toiles d'araignées ? Ne vous y laissez pas prendre, mon Fils, & défiez-vous des lectures dangereuses de leurs Livres impies ; car c'est couver des œufs d'aspics, dont il sort une vipere qui donne la mort. Je, &c.



VII. LETTRE.

Moyse ne peut être soupçonné d'imposture.

Il est tems, mon Fils, que je venge Moyse de l'accusation d'imposture, que les impies portent contre lui. Dire que la Religion Judaïque est un *furieux Fanatisme*, c'est dire que Moyse, qui en est le Fondateur, doit être mis à la tête de tous les Fanatiques qui ont paru sur la terre, puisque c'est lui qui a formé la première de toutes les séductions, & que cette séduction a jetté de si terribles racines, que le peuple Juif y est encore attaché, malgré l'état d'humiliation où il est réduit; & que la Religion chrétienne se fait gloire de ne faire qu'une avec elle.

Moyse un imposteur! il faut avouer qu'il n'y en a jamais eu de cette espece. Quel imposteur, grand Dieu, que celui qui a le premier parlé de la Divinité d'une manière si sublime, que personne avant lui n'en a point

approché, & qu'après lui perſonne ne l'a pu ſurpaſſer ! Quel impoſteur que celui qui a le premier appris aux hommes à honorer Dieu par un culte intérieur & véritable ; qui a réduit toute la loi à l'amour de Dieu & du prochain, qui a rappellé les hommes à cette loi éternelle gravée dans le fond de nos cœurs ! quel impoſteur que celui, dont les écrits ne reſpirent que la vertu, dont la vie eſt ſi pure & ſi édifiante, dont la conduite eſt ſi déſintéreſſée, & dont la ſageſſe eſt ſi admirable ! quel impoſteur que celui, qui n'a jamais penſé à profiter de l'autorité qu'il avoit ſur ce peuple, pour ſe procurer plus de commodité & plus de richeſſes !

Il faut bien peu reſpecter la vérité pour oſer accuſer Moyſe d'impoſture. Quiconque étudiera ſa conduite ſans paſſion, n'appercevra aucun trait qui puiſſe l'en faire ſoupçonner. Un impoſteur eſt toujours un ambitieux, qui ne ſéduit que pour s'élever, & pour s'enrichir. Or vous n'appercevez dans le Légiſlateur des Juifs aucune avarice, aucune ambition. Il n'a jamais exigé de ſes frères de tri-

buts ni d'impôts: sa table n'avoit rien de recherché: il trouvoit, comme tout le peuple, sa nourriture sur la terre, avant le lever du soleil *. Sa tente étoit aussi simple que celle de tous les autres; il n'avoit rien du luxe & du faste des Rois; on ne voyoit point des gardes autour de sa personne pour l'escorter: il n'a point cherché à procurer à ses enfans des distinctions & des dignités parmi son peuple: donc nulle raison de le soupçonner d'imposture. Mais il y a plus, c'est qu'un tel soupçon est injurieux à Dieu même, qui a autorisé la mission de Moyse par les plus grands prodiges. Nulle illusion à craindre dans ces prodiges: il les opére sur le plus grand théâtre du monde, qui étoit alors l'Egypte, & à la Cour même d'un Roi environné de Sages, & d'hommes intéressés à le confondre, s'il les trompe. C'est en s'adressant au Roi, & en lui signifiant les ordres de Dieu qu'il les opére, & c'est au nom de Dieu & en preuve de la mission qu'il avoit reçue de lui.

* La manne.

Toute la nature eſt ſoumiſe à ſes ordres. Il commande en Souverain à tous les élémens. La terre, la mer, l'air, les fleuves, le feu, les animaux, tout obéit à ſa parole. En vain les Magiciens armés de toute la puiſſance de ſatan cherchent à le décrier, en imitant d'abord par quelques prodiges menteurs ceux de l'envoyé de Dieu; ils ſont eux-mêmes confondus, & obligés de reconnoître que Moyſe étoit revêtu de l'autorité divine.

Les miracles qu'il opére, ne ſont pas des prodiges de pure oſtentation, où l'on puiſſe ſoupçonner le preſtige, ils intéreſſent à la fois deux peuples nombreux, l'un opprimé, l'autre oppreſſeur. Ils ſont en mêmetems & de bonté & de juſtice: ils rempliſſent Iſraël de joie, de reconnoiſſance, d'admiration, & l'Egyptien de trouble, de douleur & de tremblement. Par ces miracles Dieu délivre l'un, & détruit l'autre: il ſauve ſes enfans, & châtie ſes ennemis. Il y paroît comme un Juge qui récompenſe & qui punit, qui frappe & qui guérit. On reconnoît dans ces miracles la toute-puiſſance de Dieu

dans l'obéissance que lui rendent toutes les créatures, en s'armant pour combattre contre les impies; sa Sagesse dans le choix qu'il fait des punitions proportionnées aux crimes des méchans, & enfin sa vérité dans l'accomplissement de ses promesses.

Une preuve incontestable de la vérité de ces miracles, c'est qu'il eut été impossible à Moyse, sans un secours de Dieu surnaturel, de contenir le peuple d'Israël dans la soumission, & de venir à bout de son entreprise. Il n'avoit aucun moyen humain pour se faire obéir, & cependant il a imposé à ce peuple les loix les plus pénibles, & l'a tenu pendant quarante ans dans un désert affreux, où la nature ne présentoit rien que de triste, d'ennuyeux & d'effrayant: aussi voit-on le peuple sans cesse porté à se révolter. Or qui est-ce qui l'a forcé d'y demeurer? Moyse n'a employé pour le retenir, ni prières, ni exhortations; mais s'est contenté de leur représenter l'ordre de Dieu, & les châtimens terribles dont il les frapperoit s'ils n'obéissoient pas. C'est un peuple d'es-

eſclaves qu'il gouverne avec une verge de fer. Il ne ceſſe de prononcer contre lui des imprécations effrayantes & des menaces terribles ; il n'écoute que ſon zéle pour le bien public & pour la gloire de Dieu, & ne craint pas que la rigueur des châtimens qu'il exerce ſur les coupables, révolte ce peuple contre ſon autorité, où la rende ſuſpecte, en la rendant odieuſe. Il oſe faire périr vingt-trois mille adorateurs du Veau d'or, quinze mille ſéditieux, & vingt-quatre mille hommes ſouillés par un commerce impur avec les filles de Madian. Eſt-ce-là la conduite d'un impoſteur, qui cherche à ſe concilier les eſprits par la flatterie ?

Non, mon Fils, Moyſe n'eſt point un impoſteur. Le penſer, c'eſt une impiété; le dire, c'eſt un blaſphême. Moyſe eſt un homme de foi, qui a renoncé « à la qualité de fils de la fille » de Pharaon, & qui a mieux aimé » être affligé avec le peuple de Dieu, » que de jouir du plaiſir ſi court qui » ſe trouve dans le péché, jugeant » que l'ignominie de Jéſus-Chriſt » étoit un plus grand tréſor, que *Hebr. 11, 24.*

» toutes les richesses de l'Egypte ». S'il eut été un ambitieux, il trouvoit à la Cour du Roi d'Egypte de quoi satisfaire ses desirs; & sa fuite dans la terre de Madian, où il a vêcu pendant quarante ans, occupé à conduire un troupeau dans le désert, prouve l'éloignement qu'il avoit des honneurs & des dignités. Voyez quelle répugnance il a témoigné, quand Dieu lui a ordonné d'aller tirer son peuple de l'Egypte. Il n'est point flatté par la promesse que Dieu lui fait d'opérer par lui les plus grands
Exode 3, 11. prodiges. « *Qui suis-je*, dit-il à Dieu, » *pour aller vers Pharaon, & pour* » *faire sortir de l'Egypte les enfans* » *d'Israël* » ? Il ne se rassure point sur la promesse que Dieu lui fait, d'être
v. 10. avec lui. « *Je vous prie*, ajouta-t-il de » *considérer* que *je n'ai jamais eu la* » *facilité de parler. Allez*, lui dit le
v. 12. » Seigneur, *je serai dans votre bouche,* » *& je vous apprendrai ce que vous au-* » *rez à dire* ». Malgré un ordre si précis, Moyse insiste encore, & le conjure *d'envoyer celui qu'il doit envoyer*. Il ne céde que parce que le Seigneur paroît irrité de son refus. Quelles

instances ne fit-il pas dans la suite pour obtenir du Seigneur d'être déchargé de son pénible ministère ? Rebuté des murmures perpétuels de ce peuple indocile; *Pourquoi*, s'écrie-t-il, *avez-vous affligé votre serviteur ? D'où vient que je n'ai point trouvé grace devant vous, & que vous m'avez chargé du poids de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu toute cette grande multitude, ou qui l'ai engendrée, pour que vous me disiez, portez-la dans votre sein, comme une nourrice porte un enfant qui tette encore ; portez-là jusque dans la terre que j'ai promise avec serment à leurs Pères ?* Nomb. 11, 11. v. 12.

Est-ce là le langage d'un imposteur ambitieux ? Loin de nous de telles pensées. Moyse étoit un ami de Dieu, à *qui le Seigneur parloit face à face*, & auquel il a révélé les secrets de sa Sagesse. C'est par Moyse qu'il nous a découvert l'origine de toutes choses. La création du monde, la formation de l'homme, sa chûte, seroient pour nous des mystères inconnus sans la révélation faite à Moyse. Consultez tous les anciens Philosophes, vous ne trouverez en eux qu'une Exode 33, 11.

ſtupide ignorance ſur tous ces points. Aujourd'hui encore nos prétendus Sages, qui veulent raiſonner ſur ces grands objets, ſans prendre Moyſe pour guide, ne diſent que des abſurdités, comme je vous l'ai prouvé. C'eſt à Moyſe qu'il en faut revenir, pour avoir une juſte idée de toutes choſes, & ce qu'il y a d'admirable en lui, c'eſt la ſimplicité avec laquelle il raconte les plus grandes merveilles. Il ne cherche pas à rendre croyable ce qu'il va dire, en prévenant le Lecteur : il ne met à la tête de ſon récit ni préface, ni avertiſſement ; il ſe contente de rapporter les faits, ſans dire les ſources d'où il les a tirés ; perſuadé que tous ceux qui auront le cœur droit connoîtront qu'il n'eſt dans ſon récit que le Secrétaire de l'Eſprit de Dieu, qui y a mis le ſceau, par les merveilles qu'il lui a donné d'opérer. Auſſi n'eſt-il jamais arrivé chez les Juifs qu'on ait révoqué en doute ce qu'il rapporte, tant ſon autorité étoit reſpectable & reſpectée. Il a puiſé la connoiſſance des choſes paſſées dans la même ſource où il a puiſé celles

des choses à venir ; & il est bien étonnant que dans notre siécle, où nous voyons accomplies toutes les prophéties qu'il a faites sur le peuple Juif, on doute encore de sa mission divine.

Moyse enfin a été un serviteur fidéle dans la maison du Seigneur. Il n'a manqué à aucun des ordres qu'il a reçus de sa part. Il a vu avec joie que Dieu partageoit avec les Juges d'Israël l'esprit qu'il avoit mis en lui, & auroit souhaité que tout le peuple eut prophétisé comme lui.

Que le calomniateur soit donc confondu, qu'il soit déclaré, par le jugement de toute la terre, un ennemi de la vérité, de la justice, & de l'innocence ; un ennemi de Dieu, de sa loi & de son culte ; un ennemi enfin de tout le genre humain, qu'il cherche à séduire par son impiété. Consolez votre Mère, mon Fils, en rendant gloire à Dieu comme à l'auteur de toutes les merveilles qui ont constaté la mission de Moyse. Je, &c.

VIII. LETTRE.

Premier deſſein de Dieu dans l'établiſſement du culte Judaïque, inſtruire les hommes de leur devoir.

RIEN n'eſt plus glorieux pour Moyſe, que d'avoir été choiſi de Dieu pour être le Fondateur du culte Judaïque. Ce culte à la vérité n'étoit pas parfait, & ne conduiſoit par lui-même perſonne à la juſtice, mais il étoit la copie fidéle d'un original, qu'on peut appeller le *chef-d'œuvre* de Dieu. Ainſi ſon excellence vient de ce qu'il étoit deſtiné à annoncer la Religion chrétienne, à la figurer, & à en peindre tous les traits. Auſſi Rouſſeau ce célébre impie, ne traite le culte Judaïque de *Fanatiſme furieux*, que parce que Dieu pour le punir de ſon orgueil lui a caché la grandeur de ſon œuvre. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui ne con-

noît point la beauté de l'original, regarde d'un œil de mépris sa copie.

Guidés par la foi, mon Fils, entrons ensemble dans le sanctuaire de Dieu, pour y voir ce qu'il a voulu nous révéler de ses desseins pleins de sagesse dans l'établissement du culte Judaïque; mais souvenez-vous toujours, mon Fils, de ne jamais mesurer la conduite de Dieu sur vos pensées, réglez plutôt vos pensées sur sa conduite, qui est toujours infiniment sage.

Nous devons l'adorer au-dedans de nous-mêmes par les sentimens de foi, d'amour, de reconnoissance qui lui sont si légitimement dûs; mais cela ne suffit pas, nous devons encore lui rendre des hommages publics comme à l'auteur de tout ce qui existe. Le culte intérieur se rend par les élévations de l'ame vers Dieu. Il est secret & connu de Dieu seul. Le culte extérieur consiste en des actes publics, qui sont une confession publique de notre foi & de notre amour. Le premier ne peut changer, il est de tous les lieux, de tous les tems: c'est un devoir si essentiel, qu'il ne devroit

jamais être interrompu. Nous le commençons ici-bas, & nous le continuerons dans le ciel ſans aucune interruption. Le culte extérieur, quoique moins eſſentiel, eſt cependant indiſpenſable, parce que l'homme, étant composé d'ame & de corps, doit aimer Dieu de cœur, & le confeſſer de bouche. Ce culte extérieur peut varier ſelon les tems, mais c'eſt à Dieu ſeul à le régler, & à en fixer à l'homme les cérémonies. Si l'homme fût demeuré fidéle à Dieu, l'adoration, la louange, l'action de grace euſſent été perpétuellement dans ſa bouche, parce qu'elles euſſent toujours été dans ſon cœur. Il auroit pu s'approcher de Dieu, ſe préſenter à lui avec confiance, & la pureté de ſon cœur eut été la ſeule oblation qu'il lui auroit offerte, bien aſſuré d'être reçu. Mais le péché a tout changé. L'homme devenu criminel eſt devenu indigne de ſe préſenter devant Dieu. Il lui faut un Médiateur qui le réconcilie avec Dieu, une victime qui ſatisfaſſe à ſa Juſtice, & un Prêtre qui offre la victime, & qui prie pour lui. Nous

trouvons tout cela en Jésus-Christ, comme je vous l'ai fait voir; ce n'est que par lui que nous avons accès auprès de Dieu; c'est donc en offrant Jésus-Christ à Dieu par l'esprit de foi, & par le sacrifice de nos autels qui est l'extension de celui de la croix, que nous lui rendons le culte intérieur & extérieur.

Si Jésus-Christ eut paru dès le commencement du monde, il n'y auroit eu aucune variété dans la maniére de l'offrir; mais comme Dieu, pour faire connoître à l'homme le besoin qu'il avoit de ce divin Sauveur, & la gratuité du don qu'il lui faisoit, a jugé à propos de différer quatre mille ans à le donner, le culte extérieur que l'on a rendu à Dieu par Jésus-Christ avant sa venue, a été différent de celui que nous lui rendons depuis qu'il est venu. Par l'un on l'annonce comme devant venir, & par l'autre on l'annonce comme venu. L'un l'offroit en figure, & l'autre l'offre en réalité. Ainsi Jésus-Christ a été & sera toujours le centre de nos adorations. La foi en son nom a toujours été la voie

unique pour aller à Dieu. Il y avoit une seule différence: la foi des Patriarches voyoit de loin ses mystères comme devant s'accomplir; celle des Chrétiens les voit accomplis. Mais çà toujours été dans la confiance en ses mystères soit futurs soit passés, que s'est trouvée la vraie Justice. C'est pourquoi Dieu, qui n'a jamais voulu que l'homme fût privé d'un secours si nécessaire, a donné la connoissance de ce Sauveur à Adam aussitôt après son péché. Et dès ce moment le culte de Dieu interrompu par le péché a été rétabli. Abel par ses sacrifices animés de l'esprit de foi honoroit Dieu, car il voyoit dans l'immolation de ses victimes l'immolation de l'agneau sans tache. Et en offrant à l'extérieur le sang des animaux, il offroit intérieurement celui de Jésus-Christ; mais l'oblation qu'il a faite de lui-même en a été la plus parfaite image; & sa mort a été précieuse aux yeux de Dieu, comme représentant plus parfaitement la mort de la vraie victime.

Tous les saints Patriarches, qui sont venus depuis, ont été animés

de la même foi. Toutes leurs adorations, tous leurs ſacrifices ont été faits dans le même eſprit. Après deux mille ans, Dieu, pour ranimer la foi des hommes dans le Sauveur qu'il leur avoit promis, & pour les préparer à le recevoir, a choiſi la race de ſes fidéles ſerviteurs Abraham, Iſaac & Jacob, pour établir au milieu d'eux un culte public de Religion, tout prophétique & figuratif de celui que Jéſus-Chriſt établiroit un jour. Et ce culte eſt le culte Judaïque, dont Moyſe a été le Miniſtre.

Ne croyez pas au reſte, mon Fils, que Moyſe ait borné ſes leçons au culte extérieur. Ce grand ſerviteur de Dieu a commencé à rappeller aux hommes les devoirs du culte intérieur, dont le ſouvenir étoit étouffé par l'enforcellement du monde & la domination de la cupidité. Il eſt le premier qui ait donné des leçons publiques de ce que Dieu eſt en lui-même, & de ce qu'il eſt par rapport à nous. Il eſt le premier qui nous a appris ce que nous avons reçu de Dieu, ce que nous lui devons offrir, & ce que nous devons

en attendre. Il nous a montré Dieu comme l'être seul existant par lui-même, & comme le Créateur de toutes choses; il nous l'a montré comme étant la loi éternelle, & comme l'unique objet de notre amour; il nous l'a montré comme étant le souverain bien destiné aux enfans de la foi; il nous l'a montré comme le Juge qui punit les iniquités, & le Rémunérateur souverain de la vertu; il nous l'a montré comme infiniment libre dans ses dons, faisant miséricorde à qui il veut faire miséricorde, & livrant à leur endurcissement ceux qu'il réprouve dans sa Justice. Voilà, mon Fils, en abrégé la théologie sublime du culte intérieur, que Moyse a été chargé de nous enseigner de la part de Dieu. Où trouverez-vous ici du Fanatisme? C'est sans doute dans le culte extérieur ordonné par Moyse, que les impies font consister le Fanatisme; mais ce jugement qu'ils prononcent avec tant de hardiesse est une preuve certaine de leur stupide ignorance dans les choses de Dieu, comme j'espére vous le prouver dans ma première Lettre. Je, &c.

IX. LETTRE.

Second dessein de Dieu, prédire & figurer le culte des Chrétiens.

QUAND nous ne connoîtrions pas, mon Fils, le dessein de Dieu dans l'établissement du culte Judaïque, il nous suffit de savoir que c'est Dieu qui l'a établi, pour le respecter, & pour honorer son Ministre; mais Dieu a daigné lui-même nous découvrir son sécret par l'Apôtre S. Paul. Appliquons-nous donc à le connoître, & nous publierons que Dieu est vraiment admirable dans toutes ses œuvres.

Le Seigneur en ordonnant à Moyse toutes les cérémonies de ce culte, lui dit: *Ayez soin de faire tout selon le modéle qui vous en a été montré sur la montagne.* D'où saint Paul conclut que ce culte ne consistoit qu'en des figures & des ombres des choses célestes.

Exode 25, 40.

Hebr, 8, 5.

Or, quel est ce modéle montré à Moyse? C'est Jésus-Christ tout en-

tier ; c'est Jésus-Christ & son Église ; c'est Jésus-Christ & la Religion qu'il est venu établir ; en un mot c'est l'alliance chrétienne qui est représentée dans l'alliance judaïque. C'est elle que Moyse voyoit, & tout Juif qui a été animé du même Esprit que Moyse, a vu comme lui Jésus-Christ par la foi, s'est uni à lui par la foi, & a reçu dès-lors les graces attachées aux mystères de Jésus-Christ. Ainsi comme vous voyez, mon Fils, cette alliance, quoiqu'imparfaite & incapable de conduire à la Justice par elle-même, étoit cependant très-utile, puisqu'elle portoit l'homme à Dieu, l'appliquoit à Jésus-Christ, lui en traçoit tous les mystères, & lui en faisoit éprouver le fruit d'avancé ; non par une vertu qui lui fut propre, mais par le mérite de la foi. Où est encore ici le *Fanatisme?*

Apprenez maintenant, mon Fils, les traits de ressemblance qu'il y a entre ces deux cultes : & connoissez Jésus-Christ dans le portrait que Moyse nous en a fait. Tout culte extérieur demande trois choses : un Temple, un Sacrifice, un Prêtre.

Tout cela s'eſt trouvé dans l'Égliſe judaïque ; mais comme le culte étoit figuratif, ſon temple, qui étoit le tabernacle, ſes victimes, ſon ſacerdoce, étoient auſſi figuratifs.

Le tabernacle, conſtruit par Moyſe dans le déſert repréſentoit l'Égliſe chrétienne qui eſt le vrai temple de Dieu. C'eſt dans la ſociété des fidéles que Dieu rend ſa préſence ſenſible; c'eſt au milieu d'eux qu'il habite. Ils forment entr'eux un édifice ſpirituel, qui eſt le temple de Dieu.

Le tabernacle de Moyſe avoit deux parties ; ſavoir le *Saint*, & le *Saint des Saints*, leſquelles étoient ſéparées l'une de l'autre par un voile. Le *Saint* repréſentoit l'Égliſe d'ici-bas, l'Égliſe militante; le *Saint* des *Saints* repréſentoit l'Égliſe du ciel ; car ces deux Égliſes n'en font qu'une. Dans cette première partie étoit 1° la *Table d'or*, ſur laquelle on mettoit douze pains ſans levain, 2° le *Chandelier d'or* à ſept branches. Chaque Égliſe particulière eſt renfermée dans la grande ſociété, & doit former par l'union des fidéles & par la pureté de leur foi un pain ſans levain placé ſur

l'autel d'or de la charité, & toujours présent à Dieu & consacré à sa gloire. L'Évangile placé au milieu de l'Église est un chandelier qui répand par-tout la lumière. Les sept dons du Saint-Esprit communiqués aux Chrétiens par la prédication de l'Évangile, doivent être regardés comme les sept branches du chandelier.

Le *Saint* des *Saints*, où le seul grand-Prêtre avoit droit d'entrer une fois l'an en portant le sang des victimes, figure le ciel, où personne ne pouvoit entrer avant Jésus-Christ, où lui seul a droit d'entrer, en y portant son propre sang. Aussi voyons-nous qu'à la mort de Jésus-Christ le voile du temple se déchira en deux, pour montrer que le ciel fermé jusqu'alors, alloit être ouvert à tous ceux qui seroient rachetés par le Sang de Jésus-Christ. Dans ce *Saint* des *Saints* tout étoit d'or, parce que la charité regne seule dans le ciel, qu'elle en fait la beauté & l'ornement. On y voyoit un encensoir d'or, l'arche d'alliance, où étoient renfermés les tables de la loi, la verge d'Aaron, & un vase plein de la manne. Cette arche

arche étoit couverte d'un propitiatoire, sur lequel étoient placés deux anges d'or, qui étendoient leurs aîles. C'est dans le ciel que se trouvent les cœurs de tous les Saints représentés par l'encensoir d'or, qui remplis d'une charité parfaite, & toujours ardente, se répandent en actions de graces, en louanges & en adorations devant Dieu. C'est là qu'est l'arche d'alliance, qui est Jésus-Christ lui-même, qui renferme en lui la plénitude & la perfection de toutes les graces figurées par la manne; de la sainteté & de l'autorité royale & sacerdotale, figurées par la verge d'Aaron, & de la double loi de Dieu & du Prochain. C'est de dessus le propitiatoire & du milieu des deux Chérubins que Dieu faisoit entendre sa voix, & faisoit connoître sa volonté aux enfans d'Israël. Dieu dans son saint temple couvrira d'une protection éternelle & pleine d'amour tous ceux qui porteront sa loi gravée dans leur cœur; il leur parlera comme un père à ses enfans, & les saints Anges assesseurs de son trône seront en sa présence dans une adoration perpétuelle.

Dans l'Église il n'y a qu'un seul Prêtre, qui est Jésus-Christ. Tous ceux qu'il associe à son ministère ne font qu'un avec lui ; c'est son sacerdoce qu'ils exercent, & ce sacerdoce est un. C'est aussi pour le figurer que Dieu avoit établi dans le culte judaïque un grand Prêtre, qui partageoit ses fonctions avec plusieurs autres, mais qui n'étoient établis que pour l'aider dans son ministère. Les fonctions de ce grand Prêtre représentent celles de Jésus-Christ. « *Dieu*, nous
Ec. 45, 20. » dit l'Ecclésiastique, en parlant d'Aa- » ron, l'*avoit choisi entre tous les vi-* » *vans pour offrir au Seigneur les sacri-* » *fices, l'encens & la bonne odeur, afin* » *qu'il se souvint de son peuple, & qu'il* » *lui fut favorable. Il lui donna le pou-* » *voir de publier ses préceptes, ses volon-* » *tés & son alliance, pour apprendre* » *ses ordonnances à Jacob, & pour don-* » *ner à Israël l'intelligence de sa loi* ». C'est aussi en cela que consiste le ministère de Jésus-Christ.

C'est par lui que le grand sacrifice est offert ; c'est par lui que nos prières & nos actions de graces montent jusqu'à Dieu ; c'est aussi par lui que

Dieu nous fait connoître ſes volontés.

Il n'y avoit pas juſqu'aux habits du grand-Prêtre qui ne fuſſent deſtinés à repréſenter toute la grandeur & toute la perfection du ſacerdoce de Jéſus-Chriſt. On n'en peut guères douter, quand on eſt perſuadé que c'eſt Dieu qui en a preſcrit la forme & la couleur. Car la ſouveraine Sageſſe n'ordonne rien d'inutile, rien qui ne tende à nous inſtruire. Or, comme Dieu avoit pour objet en établiſſant le culte judaïque de peindre Jéſus-Chriſt à nos yeux, de nous élever vers lui, de nous tracer une idée de ſes grandes perfections, doit-il paroître étonnant, que tout ce qu'il a ordonné, juſqu'aux vêtemens du grand-Prêtre, ſervît à nous le montrer?

Il en eſt de même des ſacrifices. La loi en ordonnoit de différens, & qui devoient être offerts avec différentes cérémonies, ſelon la nature des victimes que l'on offroit; mais tous ces ſacrifices avoient rapport à celui de Jéſus-Chriſt, & repréſentoient ſes différens effets. Il falloit, pour nous montrer l'excellence d'un tel ſacrifice, une multitu-

de de victimes dont les unes étoient des holocaustes, toutes consumées à la gloire de Dieu; les autres des sacrifices d'expiation pour le péché; d'autres des sacrifices pacifiques, parce que celui de Jésus-Christ est tout cela en même-tems.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail sur tout ce qui regarde l'extérieur du culte Judaïque; je crains d'exposer à la risée des génies superbes des explications, qui seroient pour des cœurs simples & droits, des sujets d'édification. Des hommes qui méprisent les miracles les plus divins, & les prophéties les plus marquées au coin de la divinité, mépriseroient à plus forte raison les figures, quelqu'autorisées qu'elles puissent être, soit par l'Écriture, soit par la tradition.

Il sera permis à Voltaire de justifier le culte d'*Eleusis*, en trouvant des mystères & des figures dans les cérémonies & les fêtes de cette Déesse; mais qu'un Défenseur de la Religion chrétienne entreprenne de justifier le culte Judaïque, en nous le faisant regarder comme un tableau,

où Dieu a voulu tracer la Religion Chrétienne, c'eſt une imagination échauffée, un rêveur ſombre ; & le Juif, qui s'eſt ſoumis à ces cérémonies, étoit un fanatique, un ſuperſtitieux. C'eſt déclarer en bon françois qu'on eſt réſolu d'admettre plutôt toutes les extravagances de l'idolâtrie, que les loix ſaintes de la Religion chrétienne; & en ſe conduiſant ainſi, on prendra le nom de *Sages*. Quelle ſageſſe, que celle qui eſt ennemie de la juſtice, de la vérité, de la raiſon, en un mot de Dieu même !

Non, mon Fils, je ne rougirai jamais d'être, aux yeux de nos prétendus Sages, du nombre de ces foux, qui ne mettent leur gloire que dans la croix de Jéſus-Chriſt, & dans ſes humiliations. Tout mon deſir eſt que vous en faſſiez de même. Je, &c.



X. LETTRE.

Moyse considéré comme chef du Peuple de Dieu.

J'AI considéré Moyse comme un homme de foi, comme un ami de Dieu, & comme un serviteur fidéle dans sa maison. Considérons-le maintenant, mon Fils, comme le Chef & le Conducteur de ce peuple. L'existence de Moyse est un fait qui ne peut être sérieusement contesté. Il a paru à la tête du peuple hébreu, il la tiré d'Egypte, l'a conduit dans la terre de Chanaan, & l'a mis en possession d'une très-grande partie de ce pays ; c'est un autre fait également constant : mais pour peu qu'on en doute, il est aisé de s'en convaincre par quelques réflexions qui se présentent naturellement. Car enfin tout le peuple d'Israël n'est point né dans la terre de Chanaan : cette nation, quoique très-nombreuse, ne formoit qu'une famille. C'étoit un peuple de frères. Tous étoient enfans d'Abraham, d'I-

ſaac & de Jacob. Les douze enfans de ce dernier ont formé douze tribus, qui ſont demeurées unies entr'elles, & ont compoſé un grand peuple; mais malgré cette union, chaque tribu eſt demeurée ſéparée & ſans mélange. Les familles mêmes dans chaque tribu ne ſe mêloient point les unes avec les autres : elles avoient chacune un lieu ſéparé où elles demeuroient, & l'eſpace, qu'occupoit chaque tribu, chaque famille, avoit été meſuré ſur le nombre des enfans qui la compoſoient. Preuve certaine que ce peuple étoit formé, quand il eſt entré en poſſeſſion de cette terre. Si ce peuple étoit né dans la terre de Chanaan, ou il auroit été obligé de ſe confondre avec les nations qui y habitoient, ou ces nations voyant un peuple étranger ſe former au milieu d'elles, n'auroient pas manqué de l'opprimer, de le réduire en ſervitude, & de l'empêcher de ſe multiplier, comme ont fait les Egyptiens. C'eſt ainſi qu'agit la politique. Chacun eſt trop ami de ſon repos, pour ſouffrir qu'un rival vienne s'établir dans ſa maiſon

pour s'en rendre bientôt le maître. Or, si le peuple d'Israël n'est pas né dans la terre de Chanaan, il y a donc été amené. Il ne l'a pu sans un Chef. Or, ce Chef peut-il être autre que Moyse? Mais comment Moyse auroit-il consenti de se mettre à la tête de ce peuple? Pouvoit-il espérer naturellement de réussir? Que d'obstacles n'avoit-il pas à vaincre?

Il falloit premièrement que ce peuple obtînt le consentement du Prince, dont il étoit l'esclave. Mais quelle espérance de pouvoir l'obtenir? Les Egyptiens étoient trop habiles politiques pour consentir à laisser échapper des hommes, dont ils tiroient le plus grand avantage, pour des travaux publics. Ils veilloient à la vérité à ce qu'ils ne se multipliassent pas trop; de peur de les voir trop puissans, mais ils étoient intéressés à les conserver. Le peuple d'Israël d'un autre côté n'étoit pas assez fort pour obliger Pharaon à lui accorder sa liberté. Il a donc fallu pour obliger ce Roi à les laisser partir, que Dieu opérât les plus grands prodiges. Ainsi loin de penser que ces prodi-

ges sont incroyables, il faut nécessairement supposer qu'il y en a eu pour expliquer leur sortie d'Egypte.

Ajoutez à cela que le peuple d'Israël lui-même accoutumé à vivre en Egypte, n'auroit pas consenti volontiers à passer dans une terre étrangère, à s'exposer à périr dans une telle entreprise, s'il n'eut connu bien clairement l'ordre de Dieu; & comment l'auroit-il connu, s'il n'eut vu des prodiges? Quelle apparence en effet, que ces Israélites se trouvant sans forces, sans armes, sans courage, eussent cédé aux instances de Moyse, sans des signes de la volonté de Dieu? Les prodiges étoient donc nécessaires. Donc il faut regarder comme vrais ceux qui sont rapportés dans l'Exode.

L'Egypte est séparée de la terre de Chanaan par des déserts, le peuple d'Israël a été obligé d'y passer, pour parvenir au lieu de sa destination. Or, ce peuple sorti d'Egypte à la hâte, sorti malgré le Roi Pharaon, n'a pu emporter des provisions nécessaires pour un tel voyage, il ne pouvoit avoir ni eau, ni pain;

dans une telle disette ; il falloit donc que Dieu y pourvût en leur donnant un pain céleste & de l'eau. Dès-lors tous les miracles opérés dans le désert deviennent croyables : puisque sans ces miracles le peuple n'eut jamais pu traverser le désert, & qu'il y seroit mort de faim & de misére.

Enfin un troisième obstacle, c'est que ce peuple ne pouvoit pas se flatter que les anciens habitans de la terre de Chanaan fussent d'humeur à lui céder leurs pays, & qu'ils auroient nécessairement à combattre & à combattre long tems pour s'en emparer. Or, comment ce peuple qui n'étoit point encore belliqueux, qui n'avoit pas même d'armes pour combattre, auroit-il pu triompher de nations puissantes, aguerries, intéressées à s'unir toutes pour se maintenir dans leur pays, si Dieu ne lui eut fourni des armes, & n'eut combattu pour lui ? Ainsi cette émigration des Juifs de l'Egypte dans la terre de Chanaan constate la vérité de tous les faits miraculeux annoncés dans les Livres de Moyse ; faits qui d'ailleurs ne peuvent être révoqués en doute,

ſi on conſidére le nombre des témoins, leur caractère, & leur perſévérance dans le témoignage. Moyſe étoit à la tête de plus de trois millions de perſonnes. Eſt-il facile de tromper une ſi grande multitude par des prodiges répétés tous les jours? Car enfin tous les jours la manne tomboit, l'eau couloit ſans ceſſe du rocher. Quel témoignage croira-t-on, ſi on ne croit une ſi grande multitude, qui reconnoiſſoit la vérité de tous ces faits par l'approbation qu'elle donnoit aux Livres qui les rapportoient.

Le caractère de ces témoins ne me paroît pas moins déciſif, car plus je les trouve groſſiers & charnels, plus je ſuis ſurpris de ce qu'ils croyent à Moyſe. De tels hommes ne ſont guères propres à former de grandes entrepriſes, à les concerter, à les ſuivre. Il faut que les prodiges qui les ont perſuadés ayent été bien grands pour qu'ils ayent cédé. Il faut qu'ils ayent été forcés & par l'évidence des miracles & par la crainte des châtimens à lui obéir. Leurs révoltes continuelles me démontrent qu'il n'y avoit que l'autorité divine

qui pût les soumettre. Aussi je ne suis point surpris de voir ces hommes charnels se dégoûter de la manne, regretter les oignons de l'Egypte, s'aigrir contre Moyse, qui les soumettoit à des loix si génantes, former le complot de le lapider & de retourner en Egypte. Il seroit péri mille fois sans la protection de Dieu, qui vengeoit son serviteur. Tous les châtimens qu'ils ont éprouvés deviennent donc encore croyables; mais ils le deviennent encore plus, quand on pense que ce peuple a consenti que Moyse découvrit à toutes les générations futures leurs révoltes contre Dieu. Moyse en publiant ces faits dans le tems des événemens, & sous les yeux de ceux qui y ont eu tant de part, les en rend garants, & les donne pour témoins. Or, des témoins qui déposent contre eux-mêmes peuvent-ils être suspects? Joignez à cela la constance de leur témoignage, qui ne s'est jamais démenti, & vous conviendrez qu'il faut renoncer à la croyance de tous les faits, si on rejette ceux de Moyse. Ces faits une fois prouvés, la révé-

lation eſt donc certaine. La révélation étant certaine, la Religion judaïque n'eſt plus un *Fanatiſme furieux*, c'eſt un culte ſaint & ſacré, & celui qui l'inſulte eſt coupable de blaſphême contre le Saint-Eſprit. Craignez, mon Fils, de prendre part à une telle iniquité. Je, &c.



XI. LETTRE.

Moyse considéré comme Législateur & Prophète.

Je vais continuer, mon Fils, dans cette Lettre à vous faire connoître la grandeur du ministère de Moyse, afin de vous convaincre de plus en plus qu'il étoit l'homme de Dieu ; que tout ce qu'il a fait, il l'a fait par les ordres de Dieu, & que par conséquent la révélation faite aux Israélites par son ministère est vraiment divine.

Je suis en quelque façon obligé de décomposer ce grand homme pour mieux connoître toutes les fonctions de sa mission. Je l'ai considéré comme *Chef & Conducteur du peuple de Dieu*, comme *Médiateur de l'alliance judaïque & Fondateur d'un culte figuratif.* Considérons-le à présent comme *Législateur*, *Prophète* & *Historien*.

Le Pentateuque écrit par Moyse peut être regardé comme un *code sacré*, comme un *Livre prophétique*,

& enfin comme une *Histoire* la plus intéressante, la plus sûre, & la plus propre à nous former à la vertu.

Ce Livre renferme tout ce qu'un peuple a de plus cher : son origine, sa Religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à regler la vie, tout ce qui unit & forme la société, les bons & les mauvais exemples, la récompense des uns & les châtimens rigoureux des autres. Le Juif y trouve l'Histoire de ses ancêtres, ses priviléges au-dessus des autres nations, ses droits sur la terre de Chanaan; toutes les loix politiques & sacrées qu'il devoit suivre pour éviter l'effet des plus terribles menaces. Il n'y avoit point d'autres Livres, où l'on étudiât les préceptes de la bonne vie. Tout y étoit réglé : les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, toutes les autres actions publiques & particulières, les jugemens, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, & en général tout ce qui regarde les mœurs, preuve sensible de la sagesse du Législateur.

Boss. Hist. Univers.

Pourquoi, me direz-vous, tant de

purifications ordonnées ? Pour en juger, mon Fils, il faudroit bien connoître le génie du peuple Juif, les coutumes des peuples voisins, & les vues du Législateur. Toutes ces circonstances bien connues rendroient sensible la nécessité de ces loix, qui paroissent superflues à notre ignorance, & nous admirerions une sagesse supérieure, qui opposoit une barrière à l'idolâtrie, une providence attentive qui prenoit soin de la santé & des mœurs de son peuple, & une bonté paternelle qui donnoit à ses enfans des moyens de sanctification.

Outre ces vues, il faut encore considérer que Dieu dans toutes ses loix traçoit une image de tous les devoirs des Chrétiens. Il nous montroit dans les fautes légales, & dans les moyens d'expier ces fautes, les violemens dans lesquels nous tombons, & les satisfactions que nous devons employer pour en obtenir le pardon. Les ordonnances pour juger de la lépre, sont autant de leçons qui nous apprennent à juger du péché & de ses suites, & nous instruisent des précautions que chacun de

nous doit prendre pour éviter le commerce toujours dangereux des pécheurs. Quand on a devant les yeux le principe, que tout ce qui arrivoit aux Juifs, leur arrivoit en figure, on comprend aisément la raison de toutes ces ordonnances.

Mais, me direz-vous, toutes ces loix étoient bien génantes pour ce peuple? Je l'avoue, mais faites attention à une autre vérité, c'est qu'elles n'étoient pas du premier dessein de Dieu, qui ne donna d'abord à ce peuple que le Décalogue, mais que ce peuple en violant l'alliance faite sur le *mont Sina*, s'étoit rendu digne d'anathême, & que Dieu en lui pardonnant à la prière de Moyse avoit commué sa peine, en le traitant en esclave, & en lui imposant un joug, qui lui a toujours paru insupportable, comme le dit S. Pierre: *Act. 15, 10.* Aussi voyons-nous que Dieu répéte souvent à ce peuple, qu'il est las & dégoûté de leurs sacrifices & de leurs cérémonies, & il leur dit positivement par la bouche de Jérémie: »*Je* *Jérém. 7.* »*n'ai point ordonné à vos pères, au* »*jour que je les ai tirés d'Egypte de* *v. 22.*

»m'offrir des holocaustes & des victi-
» mes ; mais voici le Commandement que
v. 22. *» je leur fis : écoutez ma parole, & je*
v. 23. *» serai votre Dieu, & vous serez mon*
» peuple, & marchez dans la voie de
» mes préceptes ». Or cette parole de
Dieu n'est autre chose que le commandement de l'amour, qui faisoit la condition de l'alliance, & en quoi consiste le véritable culte de Dieu. Le culte extérieur établi par Moyse n'étoit donc point un moyen efficace de salut, & n'étoit utile qu'en ce qu'il rappelloit sans cesse aux yeux des Juifs spirituels les grands mystères de la Religion chrétienne.

La qualité de Prophéte que Dieu donne lui-même à Moyse, mérite une attention particulière. Cet homme rempli de l'esprit de Dieu a connu par la révélation le grand mystère de Jésus-Christ, puisque comme je viens de le dire, c'étoit là le modéle que Dieu lui avoit montré sur la montagne : c'est en cela que l'on peut dire qu'il a été Prophéte d'action, mais il l'a été aussi par les annonces qu'il a faites, & par celles qu'il nous a conservées. Il nous

a rapporté dans la Genéſe la promeſſe que Dieu a faite à Adam, auſſi-tôt après ſon péché, de lui donner un Libérateur, & nous a conſervé précieuſement le titre conſolant de l'eſpérance de tous les enfans d'Adam. Il nous a rapporté avec la même fidélité l'inſigne faveur, dont Dieu honora Abraham, en l'aſſurant que de ſa race naîtroit celui, dans qui toutes les nations ſeroient bénies. Promeſſe qui a été renouvellée à Iſaac & à Jacob, & attachée par un privilége ſpécial à la tribu de Juda. Que d'autres prophéties ne voyons nous pas dans les Livres de Moyſe! Noé maudit Cham dans ſa poſtérité, Abraham voit tout ce qui doit arriver à ſa famille en Egypte, ſon retour dans la terre de Chanaan, & ſon établiſſement dans cette terre. Jacob annonce à ſes enfans leur deſtinée future, & les place, pour ainſi dire, dans la terre promiſe. Il eſt comme le diſtributeur du terrain qu'ils occuperont, il déſigne la tribu, la famille, d'où doit naître le Libérateur, le *deſiré des nations*. Il marque avec la plus exacte préciſion le tems

de ſon avénement, il l'adore d'avance, & il meurt dans l'attente du ſalut qu'il doit apporter au monde. Joſeph voit la grandeur future de ce Libérateur. Un peu avant ſa mort il aſſure à ſes frères que Dieu les viſitera, & les fera paſſer dans la terre promiſe.

Moyſe annonce aux Iſraélites avant l'événement toutes les merveilles qu'il va opérer. Il prédit dans ſes Cantiques les châtimens qui doivent arriver à ſon peuple en punition de leurs prévarications, enfin il leur annonce leur rétabliſſement & leur réconciliation, & déclare de la part de Dieu que le Seigneur *leur ſuſcitera du milieu de leur nation, & du nombre de leurs frères un Prophéte ſemblable à lui.* On ne pouvoit déſigner plus clairement Jéſus-Chriſt, qui, de tous les Prophétes qui ont paru en Judée, eſt le ſeul qui ait été établi Miniſtre d'une alliance avec Dieu. C'eſt par-là qu'il eſt ſemblable à Moyſe. Aucun autre n'a prétendu au même caractère. Or, Moyſe, en annonçant cette nouvelle alliance faiſoit entendre que l'alliance, dont il étoit le Miniſtre, ſeroit

Deut. 18, *v.* 18.

abolie : car en recommandant au peuple d'écouter le Prophéte, qui lui feroit semblable, c'étoit lui dire, qu'il faudra sacrifier l'attachement à la loi figurative qu'il leur donne, à la loi de grace & de salut, qui sera établie par ce nouveau Prophéte Moyse est donc un Prophéte divin Dès-lors pouvons-nous douter de la vérité de sa mission ? Ajoutez à cette qualité de Prophéte celle de Thaumaturge qui opére à son gré les plus grandes merveilles ; merveilles qui n'étoient rien moins que la nature changée tout-à-coup pour délivrer le peuple d'Israël, ou pour punir ses ennemis : la mer séparée en deux ; la terre entre ouverte ; un pain céleste ; des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge ; le ciel qui leur donnoit le signal pour marquer leur marche, & d'autres miracles semblables qui ont continué pendant quarante ans.

Quelles preuves plus certaines pouvoit-il donner de sa mission ? Ne rougissez pas, mon Fils, de les reconnoître. Je, &c.

XII. LETTRE.

Moyse considéré comme Historien.

Quoiqu'il soit certain, mon Fils, que Moyse étoit inspiré de Dieu, dans le récit qu'il a fait du premier âge du monde, & qu'il ait puisé, comme je vous l'ai déjà dit, les connoissances des choses passées dans la même source, où il a puisé la connoissance des choses futures; il n'en est pas moins vrai qu'il a connu ces mêmes faits qu'il rapporte par une tradition qui remonte, à la vérité, à plusieurs siécles, mais qui renferme peu de générations. Car, comme dit le célébre Paschal, *Ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations qui rend les choses obscures. La vérité ne s'altére que par le changement des hommes.* Or, la longue vie des Patriarches rapprochoit de Moyse la création du monde. La vie de trois ou quatre hommes remontoit jusqu'à Noé, qui avoit vu les enfans d'Adam.

Pens. de Pasch. sur Moyse.

« Sem, dit M. Paschal, qui

»a vu Lamech, a vu au moins »Abraham, & Abraham a vu Jacob, qui a vu ceux qui ont vu »Moyse ; de sorte qu'au tems où »Moyse a écrit son Histoire, la mémoire en devoit être encore toute »récente parmi les Juifs. La longueur »de la vie des Patriarches, au lieu de »faire que les Histoires passées se »perdissent, servoit au contraire à »les conserver. Lorsque les hommes »vivoient si long-tems, les enfans »vivoient long-tems avec leurs pères, »ainsi ils les entretenoient long-»tems. Or, de quoi les eussent-ils »entretenus, sinon de l'Histoire de »leurs ancêtres, puisque toute l'Histoire étoit réduite à celle-là, & »qu'ils n'avoient ni les sciences ni »les arts, qui occupent une grande »partie des discours de la vie ? Ainsi, »comme dit M. Bossuet, Moyse n'a »pas été bien loin pour déterrer les »traditions des anciens. *Hist. Univ.*

»De plus, dit le même Auteur, »Abraham, Isaac & Jacob, avoient »érigé par-tout des monumens des »choses qui leur étoient arrivées, & »quand le peuple hébreu entra dans

» la terre promise, tout y célébroit
» leurs ancêtres. Les villes, les mon-
» tagnes, les pierres même y parloient
» de ces hommes merveilleux, & des
» visions étonnantes par lesquelles
» Dieu les avoit instruit.

» Une autre source, selon M. Bossuet, où Moyse avoit puisé son Histoire, ce sont les Cantiques qui se chantoient dans les fêtes & dans les assemblées, & qui y perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes des siécles passés. Or, il est certain que parmi tous les peuples du monde, celui où de tels Cantiques ont été le plus en usage, a été le peuple de Dieu. Moyse en marque un grand nombre, qu'il désigne par les premiers mots, parce que le peuple savoit le reste. Lui-même en a fait deux de cette nature ».

Il n'y a donc pas de doute que Moyse n'ait été très-instruit de l'Histoire des siécles précédens.

Le soupçonnera-t-on de faux ? Il ne faut croire aucun Historien, si on se défie de celui-là. Qu'on lise avec attention son Livre, & on conviendra qu'on

qu'on y respire un air de vérité qui se fait sentir par-tout. La modestie lui est comme naturelle. Son style noble est sans art & sans affectation. Il ne déguise aucune des foiblesses de son frère & des siennes. Il raconte avec simplicité les faits qui peuvent déshonorer des familles entières, il ne ménage pas davantage tout le peuple d'Israël, preuve certaine qu'il ne craint pas d'être démenti.

Les événemens qu'il raconte, sont des événemens publics, qui ont eu des millions de personnes pour témoins, & qui interressoient d'autres peuples. De quel front Moyse auroit-il pu raconter ces faits, en prendre Israël à témoin, s'ils eussent été faux ? Il ne faut pas avoir la plus légere idée de l'esprit humain, pour imaginer qu'un homme ait pu faire accroire à tout un peuple qu'il ait vu ce qu'il n'a pas vu, & qu'il l'ait engagé à dire qu'il en avoit été témoin, quoiqu'il n'en eut aucune connoissance.

D'ailleurs les faits importans, que Moyse raconte, paroissent avoir été

connus des autres nations. On les apperçoit sous le voile de la Fable, dont leurs Poëtes les ont couverts. Nous avons eu dans ces derniers tems des Savans, comme Bochart & M. Huet, qui donnent des explications si naturelles de l'Histoire fabuleuse, qu'elle se réalise sous leurs plumes, & paroît être l'Histoire de Moyse déguisée.

Joignez à toutes ces réflexions, mon Fils, une vérité bien importante, c'est que le pinceau de Moyse, dans toutes les Histoires qu'il rapporte, est un pinceau prophétique. Il raconte des faits certains & indubitables; mais ces faits eux-mêmes ne sont que des piéces de rapport qui servent à former le grand tableau de tout ce qui regarde Jésus-Christ & son Église. Cette idée paroîtra puérile à vos Sages, qui ne regardent, comme je l'ai déjà dit, les explications figurées des Histoires de l'ancien Testament que comme des jeux de l'imagination; mais moquons-nous des moqueurs; des hommes si bouffis de leur propre excellence, méritent bien de ne rien com-

prendre aux œuvres du Seigneur. Ne vous laissez donc pas effaroucher, mon Fils, par les cris aigus & discordans de ces chouettes, qui ne peuvent point soutenir la vue de la lumière, mais rapportez-vous-en plutôt à l'Esprit-Saint, qui est l'auteur de ces Livres sacrés, & qui nous dit par la bouche de saint Paul, que tout ce qui arrivoit à ce peuple, lui arrivoit en figure. Rapportez-vous-en à ces hommes célébres, qui ont fait la gloire & l'ornement de l'Église pendant leur vie, & qui en sont encore regardés comme les oracles. Les Cyprien, les Augustin, les Basile, les Grégoire, les Ambroise, &c. n'ont pas rougi de suivre ce flambeau dans l'étude de l'Écriture sainte. Tant de génies sublimes, dont nous lisons avec admiration les écrits ont applaudi à ces recherches, & se sont aussi appliqués avec fruit à approfondir les mystères cachés dans ces Histoires : Tels sont les Paschal, les Bossuet, les Arnaud, les Nicole, les Duguet. Si vous connoissiez de tels hommes, vous verriez qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre vos

orgueilleux Philosophes, & ces humbles savans. Ainsi rapportez-vous-en à ces derniers sans crainte de vous tromper, & regardez l'Histoire de Moyse non-seulement comme vraie, mais encore comme écrite par l'Esprit de Dieu, & comme pleine de mystères.

Rien ne mortifie plus les ennemis de la révélation, que quand on les met en parallele avec ces illustres Défenseurs. Ils voyent avec dépit que la lumière de ces astres brillans les éclipse. Aussi l'envie, dont ils sont rongés, les porte à chercher tous les moyens de déprimer ces grands hommes. Voltaire frémit de rage quand on nomme devant lui le nom de Paschal. Il le traite d'un *Rêveur fanatique* *, d'un *Fou sombre & sevére*, d'un ** *Mysantrope sublime*. Il n'en parle ainsi, que parce que désespérant de parvenir à l'estime que Paschal s'est justement acquise, il voudroit l'abaisser pour se trouver de niveau avec lui. Mais c'est

* Cinquième discours sur la nature du plaisir, *pag.* 72 & 85.
** Lettre 25.

la grenouille qui veut égaler le bœuf en grosseur. La chétive pécore, dit la Fable, s'enfla si bien qu'elle en creva.

Je termine cette Lettre, en vous conjurant, mon Fils, de convenir de bonne foi que Moyse a été un Historien fidéle, & que par conséquent les faits qu'il rapporte étant constatés, il faut croire à la révélation, dont ils sont la preuve. Je continuerai dans mes Lettres suivantes le récit des grandes merveilles que Dieu a opérées au milieu de son peuple sous Josué, sous les Juges & sous les Rois, vous y verrez de nouvelles preuves de la révélation. Je, &c.



XIII. LETTRE.

Prodiges arrivés sous Josué. Les Juges, & les trois premiers Rois. Preuves de la Révélation.

LES miracles étonnans, mon Fils, par lesquels le Seigneur a scellé la mission de Moyse, ne laissent à l'incrédulité aucun prétexte pour contester la révélation, dont il a été le Ministre. Dieu pouvoit donc après tant de preuves rentrer dans le silence; mais afin de rendre l'incrédule inexcusable, il n'a cessé pendant quinze cens ans de rendre sa présence sensible à son peuple, soit par des bienfaits, soit par des châtimens, où il est impossible à un cœur droit de ne pas reconnoître sa main puissante.

2559. Après la mort de Moyse, Josué fût chargé d'introduire le peuple d'Israël dans la terre de Chanaan. Or, cette entrée dans la terre promise n'est pas moins merveilleuse que la sortie d'Egypte. Les Prêtres du Sei-

gneur portent l'arche d'alliance sur le bord du Jourdain, & aussi-tôt que l'eau commence à mouiller leurs pieds le cours du fleuve est arrêté, les eaux qui venoient d'enhaut demeurent suspendues; les eaux d'en bas s'écoulent, vont se perdre dans la mer, & laissent un libre passage au peuple d'Israël, qui, pour conserver un monument éternel de cette grande merveille, érige sur le bord du fleuve un autel avec les pierres tirées du lit du Jourdain.

Josué s'avance vers Jéricho, les murailles tombent au son des trompettes, & tout le peuple de cette ville est livré à l'anathême. Les nations différentes établies dans ce pays réunissent leurs forces pour s'opposer au progrès des Israëlites; mais Dieu lui-même combat pour son peuple, & fait tomber une grêle de pierres, qui détruit leurs armées. Le soleil à l'ordre de Josué s'arrête dans sa course, pour lui donner le tems de poursuivre ses ennemis. Et en peu d'années Josué, selon les promesses du Seigneur, se rend maître de tout ce pays, qui étoit très-peuplé, dont les

hommes étoient d'une taille très-haute, & où les villes étoient grandes & fortifiées de murs, qui s'élevoient jusqu'au ciel.

Reconnoissez à ces traits le bras de Dieu, qui seul a pu opérer tant de merveilles.

Dieu continue sous les Juges à signaler sa protection par les prodiges les plus étonnans. Chaque fois que les Juifs tombent dans la prévarication, le Seigneur leur envoie des Prophétes, qui leur reprochent leur infidélité. Persévérent-ils dans l'idolâtrie? Ils sont livrés aux nations voisines, qui les oppriment. Alors les Israélites se voyant accablés de maux rentrent en eux-mêmes, confessent leurs fautes, & ont recours au Seigneur, qui se laisse toucher de compassion; & leur suscite des Libérateurs. Tantôt c'est une
2719. femme *, qui remplie de l'esprit du Seigneur, promet en son nom la victoire à ceux qu'elle appelle au combat. Tantôt c'est un ange que le Seigneur envoie, pour remplir de force

* Debora.

& de courage celui * qu'il a choisi pour délivrer son peuple. Le Ministre qu'il appelle hésite-t-il à croire à la parole de Dieu, le feu sorti de la pierre qui dévore son sacrifice, la rosée qui tombe du ciel selon ses desirs, lui prouvent que c'est Dieu qui l'appelle. Enfin la victoire complette, qu'il remporte sur une armée aussi nombreuse que le sable de la mer, avec trois cens hommes seulement, & qui n'ont pour armes qu'une trompette & un vase d'argile, où est enfermée une lampe, apprend à Israël que Dieu combat pour lui.

Que de prodiges le Seigneur n'opéra-t-il pas par Samson pour mettre son peuple en liberté. Ces merveilles continuent sous Samuel. Dieu 2909.
révéle à ce Prophéte encore enfant les vengeances qu'il va exercer contre le grand-Prêtre Héli & toute sa maison, à cause de l'abus que ses enfans avoient fait de leur ministère. L'arrêt s'exécute, Israël est vaincu par les Philistins, les enfans d'Héli sont tués, l'arche est faite captive,

* Gedeon.

& le grand-Prêtre ſaiſi de douleur, en apprenant cette nouvelle, tombe à la renverſe & meurt. L'arche du Seigneur eſt placée dans le temple de Dagon, comme un trophée de la victoire remportée ſur le Dieu d'Iſraël; mais l'Idole eſt renverſée, & ſes membres ſéparés. Tout le pays eſt frappé de plaies, & forcé de reconnoître que le Dieu d'Iſraël eſt le ſeul Dieu véritable. L'arche eſt renvoyée, & la préſence de Dieu paroît encore dans la punition qu'il exerce ſur les Bethſamites. Plus de cinquante mille hommes ſont frappés de mort à l'inſtant, pour avoir porté un œil de curioſité dans l'arche.

Le peuple d'Iſraël ſe laſſant de n'avoir que Dieu pour Roi, en demande un qui marche à ſa tête; c'eſt
2949. Dieu lui-même qui en fait le choix, & il déſigne Saül par des ſignes qui ne laiſſent aucun doute de ſa volonté. Ce Prince tombe dans la déſobéiſſance, Dieu le rejette, & il ſe choiſit un homme ſelon ſon cœur pour regner ſur ſon peuple. Il prend le jeune David dans le tems qu'il étoit occupé à la garde des troupeaux, &

le fait sacrer Roi par son Prophéte Samuel. La victoire qu'il lui fait remporter sur le géant Goliath est le premier trait de la protection qu'il lui accorde. Cette victoire, & la gloire qui en revient à David, remplissent Saül de jalousie. Il forme la résolution de faire périr celui que le Seigneur appelloit à regner à sa place. Ce Prince emploie l'artifice & la violence pour s'en défaire ; mais Dieu est toujours à la droite de son serviteur pour empêcher qu'il ne soit renversé. Aussi David est si assuré de la protection du Seigneur, qu'il ne fait pas un pas sans le consulter. Et Dieu fidéle à ses promesses, lui répond par le grand-Prêtre, le délivre de tous ses ennemis, & affermit son trône. David cependant 2989.
fidéle à Dieu dans l'adversité, l'oublie dans la prospérité; il péche contre le Seigneur, qui lui envoie un Prophéte pour lui reprocher la grandeur de son crime, & lui annoncer que Dieu le châtiera en père. Tout arrive selon que le Prophéte l'avoit prédit, & David apprend par les maux qu'il éprouve, à se tenir hu-

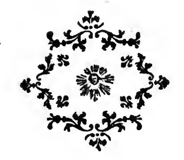
milié sous la main du Seigneur, & fait tourner par sa pénitence son crime à la gloire de son Créateur.

4992. Après lui, Salomon son fils monte sur le trône d'Israël, selon que le Seigneur l'avoit ordonné. Dieu lui donne une sagesse & une puissance, qui le font respecter de tous les Rois voisins ; ce prince éleve à la gloire de Dieu un temple magnifique, & le seul qui fut dans l'univers consacré au Seigneur ; il en célébre la dédicace avec une piété, & une magnificence extraordinaires. Cette célébre action est ternie par de honteuses foiblesses, il s'abandonne à l'amour des femmes ; son esprit baisse, son cœur s'affoiblit, & sa piété dégénére en idolâtrie ; il offre à des Dieux étrangers l'encens de sa reconnoissance. Le Seigneur pour punir son ingratitude lui fait annoncer que son royaume après sa mort sera divisé.

Roboam son fils lui succéde ; mais sa dureté & son avarice révoltent contre lui dix tribus, qui choisissent pour leur Roi, Jéroboam.

Roboam veut conserver par la force le royaume d'Israël qu'il a per-

du par ſon imprudence, mais le Prophéte Séméias lui défend de la part de Dieu d'attaquer les tribus qui s'étoient ſéparées ; le Roi obéit & congédie ſon armée. Ainſi fut élevé le royaume d'Iſraël contre le royaume de Juda. Je, &c.



XIV. LETTRE.

Prodiges arrivés dans le royaume d'Iſraël après la ſéparation. Preuves de la Révélation.

Je vais continuer, mon Fils, à vous faire le récit des merveilles du Seigneur. Vous verrez que la ſéparation des deux royaumes ne fait qu'ouvrir un plus grand théâtre à la bonté du Seigneur, & aſſurer d'avantage la certitude des faits qui la manifeſtent, je commence par les œuvres qu'il a faites dans le royaume d'Iſraël.

3029. Jéroboam Roi d'Iſraël, conduit par une politique impie, fait placer deux veaux d'or aux deux extrémités de ſon royaume, & dit à Iſraël : n'allez point à Jéruſalem adorer le Seigneur. Voilà les Dieux qui vous ont tirés de l'Egypte. Il donne lui-même le premier l'exemple de l'impiété qu'il commande. Mais dans le tems qu'il offroit des victimes ſur le nouvel autel qu'il avoit élevé à Bethel, un Prophéte vient de Juda par

III. Liv. ch. 13, v. 1.

ordre du Seigneur, & s'écrie en sa présence : *Autel, autel, il naîtra un fils dans la maison de David, qui s'appellera Josias, il immolera sur toi les Prêtres des hauts lieux, & brûlera sur toi les os de ces hommes, qui l'ont consacré aujourd'hui.*

Voilà une prédiction bien étonnante, & qui cependant a eu son parfait accomplissement trois cens ans après. L'homme de Dieu, pour preuve de la vérité qu'il prédit, annonce que l'autel va se fendre, & la cendre se répandre.

Jéroboam irrité de la hardiesse de cet homme de Dieu, étend la main, pour ordonner qu'on l'arrête; mais sa main se séche, l'autel se fend, & la cendre se répand. Alors ce Prince s'humilie, & demande au Prophéte de prier pour lui. Dieu l'exauce; mais Jéroboam persiste dans son impiété.

Dieu avoit défendu à ce Prophéte de manger dans le pays d'Israël; mais il écoute la voix d'un Séducteur. Et le même qui la trompé lui déclare qu'un lion sorti de la forêt le tuera dans le chemin, ce qui arrive comme il avoit été annoncé.

La vengeance divine ne tarde pas à éclater sur Jéroboam. Son Fils Abia meurt selon la prédiction du Prophéte Ahias, qui annonce aussi à la femme de Jéroboam, que toute sa race
3050. périra misérablement. En effet Nadab son fils ne regne que deux ans. Il est tué par Baaza, qui extermine toute la race de Jéroboam.

Baaza Roi d'Israël marche dans la voie de Jéroboam. Le Prophéte Jéhu lui annonce de la part du Seigneur qu'il sera retranché lui & sa postérité de dessus la terre. Il meurt. Ela son fils lui succéde, mais il est tué par Zambri, qui extermine toute la race de Baaza.

Zambri, aussi impie que Jéroboam, est assiégé par Amri, & se brûle dans son Palais.

3080. Amri fait le mal devant le Seigneur, mais Achab son fils, qui lui succéde, surpasse en impiété tous ceux qui l'avoient précédé, & éléve un temple à Baal pour complaire à Jésabel sa femme, fille du Roi des Sidoniens.

3096. C'est sous Achab que paroît Elie, qui brûlant de zéle pour la gloire du

Seigneur, punit l'impiété d'Iſraël, en fermant le ciel pendant trois ans & demi, enſorte qu'il ne tombe ni pluie ni roſée pendant ce tems-là.

Jamais ſiécle ne fut plus fécond en miracles. Dieu ordonne à Elie de ſe retirer près d'un torrent, & commande à un corbeau de lui apporter du pain tous les jours. Le torrent ſe ſéche, & Dieu l'envoie chez une femme Sidonienne, dont il multiplie l'huile & la farine, & reſſuſcite l'enfant de cette femme, en ſe couchant ſur l'enfant.

Après trois ans & demi de famine cauſée par la ſéchereſſe, Elie ſort enfin de ſa retraite, par ordre de Dieu, paroît devant Achab, & lui reproche avec force ſon impiété, lui commande de raſſembler les Prophétes de Baal, & ceux des grands bois, afin de décider enfin à la face de tout le peuple, ſi c'eſt le Dieu d'Iſraël, ou Baal, qu'il faut adorer.

Il donne un défi à tous les adorateurs de Baal de faire deſcendre le feu du ciel ſur leur ſacrifice, & c'eſt à ce ſigne qu'il veut qu'on reconnoiſſe quel eſt le vrai Dieu. Le

défi eſt accepté. Le Roi, & le peuple ſont pris pour témoins, & pour juges. Les Prêtres de Baal invoquent leur Dieu depuis le matin juſqu'à midi, ils répandent leur propre ſang par des inciſions, afin de le fléchir, mais Baal eſt un Dieu ſourd & impuiſſant. Elie alors fait dreſſer ſon autel, & afin qu'on ne ſoupçonne aucune ſupercherie, il fait répandre de l'eau ſur l'holocauſte, puis il invoque le Dieu d'Iſraël. Auſſi-tôt le feu tombe du ciel, dévore l'holocauſte, & conſume l'autel. A la vue de ce prodige les Prêtres de Baal ſont confondus, & Elie, ou plutôt le Dieu d'Iſraël demeure victorieux.

Elie, alors plein d'un ſaint zéle, ordonne d'arrêter tous les Prêtres de Baal, & de les faire mourir. Enſuite il annonce une pluie abondante, qui tombe auſſi-tôt, & rend la fécondité à la terre.

Jamais la certitude de la révélation ne fut miſe dans un plus grand jour que ſous le miniſtère d'Elie, qui s'acquit une gloire infinie par la multitude de ſes miracles. Ce Prophéte à
Eccl. 48, v. 5. la parole du Seigneur fait ſortir *un*

mort des enfers, fait tomber les Rois dans le précipice, brise sans peine toute leur puissance, & dans leur gloire les réduit au lit de la mort. Il entend sur le mont Sina les jugemens du Seigneur, & sur le mont Horeb les arrêts de sa vengeance. Il sacre les Rois pour venger les crimes, & laisse après lui des Prophétes pour lui succéder. Il fait tomber le feu du ciel sur les impies, & écoute l'humble prière des serviteurs de Dieu. Il sépare en deux les eaux du Jourdain, & le passe à pied sec avec Elisée. Enfin il est enlevé au ciel dans un tourbillon de feu, & dans un char traîné par des chevaux ardens.

Le ministère d'Elisée n'est pas moins célèbre que celui d'Elie, dont il avoit reçu le double esprit. Il frappe les eaux du Jourdain avec le manteau d'Elie, & elles se séparent. Il maudit des enfans insolens, & des ours les dévorent. Il secourt l'armée d'Israël réunie avec celle de Juda, & celle du Roi d'Edom, qui engagées dans un désert, mouroient de soif, fait venir l'eau dans un torrent, sans qu'il tombe de pluie, & annonce de plus au Roi Achab que Dieu livrera

Moab entre ses mains, & qu'il détruira toutes ses villes fortes. Sa parole s'accomplit. Elisée multiplie l'huile d'une veuve, & la met par ce moyen en état de payer ses créanciers. Il promet à une femme de Sunam, qui étoit stérile, qu'elle auroit un fils. Ce fils vient au monde, & meurt quelque tems après d'un coup de soleil. La mère a recours à Elisée, qui le ressuscite en se couchant dessus. Le Prophéte guérit Naaman, général des armées du Roi de Syrie, de la lépre, & la fait tomber sur Giezi son serviteur, coupable d'une avarice sacrilége. Il fait nager sur l'eau un fer, & découvre au Roi d'Israël les desseins secrets du Roi de Syrie, qui avoit envoyé des gens pour le prendre. Il rassure son disciple effrayé de voir la ville environnée d'ennemis. Il lui fait voir une armée d'anges du Seigneur, qui campent autour de lui. Il frappe les Syriens d'aveuglement, les conduit au milieu de Samarie, mais empêche qu'on ne les tue; & leur fait donner à manger. Samarie étant réduite à l'extrémité, il promet que le len-

demain la ville sera dans la plus grande abondance, & annonce à un Officier incrédule à sa parole qu'il n'en profitera pas. Tout ce qu'il a prédit s'accomplit. Les ennemis frappés de terreur pendant la nuit prennent la fuite, & abandonnent leur camp, plein de richesses & de vivres, qui mettent l'abondance dans la ville; mais l'officier n'en profite pas, selon les paroles d'Elisée, car il est étouffé dans la foule.

Enfin le corps mort de cet homme de Dieu prophétise même après sa mort, car un cadavre jetté sur son tombeau comme par hazard, ressuscite à l'instant.

Suivez, mon Fils, avec attention l'histoire des Rois d'Israël, vous verrez qu'il n'arrive aucun événement important, qui n'ait été annoncé par les Prophétes, & cet événement est toujours ou un jugement de justice ou de miséricorde.

L'impie Achab marche contre le Roi de Syrie. Quatre cens Prophétes qui l'accompagnent, lui promettent une victoire complette; Michée Prophéte du Seigneur lui annonce

qu'il périra. Ce Prince croit éviter la mort en se déguisant; mais une fléche lancée au hazard le frappe à mort, & les chiens léchent son sang, selon la parole que le Seigneur avoit prononcée par Elie.

3120. Jéhu, sacré Roi d'Israël par un Prophéte envoyé par Elisée, tue Joram fils d'Achab, extermine toute la race de ce Prince impie, fait jetter du haut d'une fenêtre en bas la cruelle Jésabel, qui avoit les mains teintes du sang des Prophétes, & les chairs de cette malheureuse sont mangées par les chiens dans le champ même de Naboth, qu'elle lui avoit enlevé, en le faisant mourir injustement.

Le Seigneur pour récompenser Jéhu d'avoir exterminé toute la race d'Achab, & tous les Prophétes de Baal, fait regner après lui ses enfans jusqu'à la quatrième génération, comme il l'avoit promis par un Prophéte.

3148. Joakas, son fils, marche dans les voies de Jéroboam. La colère de Dieu s'allume contre lui, il livre les Israëlites entre les mains du Roi de Syrie; mais Joachas s'humilie de-

vant le Seigneur, & Dieu touché de ses prières suscite un Sauveur, qui délivre Israël de la main du Roi de Syrie.

Joas succéde à Joachas. Il va voir le Prophéte Elisée qui étoit malade, & lui témoigne la douleur qu'il avoit de le perdre. Ce Prophéte lui annonce qu'il battra trois fois les Syriens. Ce qui arrive en effet. 3165.

Vous devez remarquer, mon Fils, que tous les Rois d'Israël ont marché dans la voie de Jéroboam, & que tout le peuple a suivi leur exemple; cependant cette prévarication n'a pas porté Dieu à les abandonner; il n'a pas cessé de leur envoyer des Prophétes, pour leur reprocher leur iniquité. Mais ils ont bouché leurs oreilles à leur parole. Aussi voyons-nous que Dieu, selon qu'il est dit, commence à se lasser d'Israël, & le réduit à une grande affliction sous le regne de Jéroboam, 3178.
fils de Joas, & sous celui de Zacharias, son fils, qui continuent à faire le mal. Le Seigneur, pour punir ce dernier, permet qu'il s'éleve contre lui une conjuration. Sellum le

tue, & regne après lui. Ainsi, nous dit l'Historien sacré, fut accompli ce que le Seigneur avoit dit à Jéhu : Vos enfans seront assis sur votre trône jusqu'à la quatrième génération.

3252. Sellum ne regne qu'un mois, il est tué par Manahem, qui persiste dans l'idolâtrie. Le Seigneur envoie contre lui Phul, Roi des Assyriens, qui le fait tributaire. A Manahem succéde Phaceia, qui continue à irriter de Dieu par son impiété; il est tué par Phacée général de ses troupes, qui se fait reconnoître Roi. Pendant le regne de ce Prince, Théglatphalazar, Roi des Assyriens, enleve une partie des habitans d'Israël, & les conduit en Assyrie. Osée fait une conspiration contre Phacée, le tue, & regne en sa place; il ne se retire pas des péchés de Jéroboam.

3283. Dieu envoie contre Israël Salmanazar, Roi d'Assyrie, qui prend Samarie, transfére les Israélites au pays des Assyriens, & jette en prison Osée leur Roi. C'est ainsi que le royaume d'Israël est entiérement détruit. L'Historien sacré remarque que le Seigneur n'avoit pas cessé de leur envoyer des Prophétes,

Prophétes, pour leur dire : quittez vos voies corrompues, revenez à moi, & gardez mes commandemens; mais ils n'avoient point voulu l'écouter, leur tête étoit dure & inflexible comme celle de leurs pères. Le Seigneur ayant donc conçu une grande indignation, les rejette de devant sa face, comme il l'avoit prédit par tous les Prophétes ses serviteurs, & il ne reste que la seule tribu de Juda, qui, comme les Prophétes nous l'apprennent, surpassa encore en impiété Israël. Je, &c.



XV. LETTRE.

Prodiges arrivés dans le royaume de Juda. Preuves de la Révélation.

LA Religion ſouvent obſcurcie dans le royaume de Juda ne laiſſa pas de s'y conſerver. Le peuple ſous Roboam ſe livre à l'impiété. Il bâtit des autels, & dreſſe des ſtatues ſur les collines élevées, & ſous tous les arbres touffus, & commet toutes les abominations des nations, qui avoient habité ce pays. Dieu, pour les punir, ſuſcite contre lui le Roi d'Egypte, qui enléve tous les tréſors de la maiſon du Seigneur & les tréſors du Roi.

Abia, fils de Roboam, ſe voyant attaqué par Jéroboam, qui avoit une armée de huit cent mille hommes, a recours au Seigneur. Il le délivre. Cinq cent mille d'Iſraël périſſent dans ce combat, & Jéroboam eſt humilié. Abia inſenſible à un ſi grand bienfait, marche dans la voie de l'iniquité

comme Roboam ſon père. Il ne regne que trois ans.

Aſa, ſon fils, fait ce qui eſt droit 3087.
& juſte aux yeux de Dieu qui le bénit, lui fait remporter une victoire complette ſur Zara, Roi d'Éthiopie, qui étoit venu l'attaquer avec un million d'hommes. Toute l'armée ennemie périt, ſans qu'il en reſte un ſeul homme, parce que c'étoit le Seigneur qui combattoit pour Juda.

Aſa, animé par les paroles du Prophéte Azarias, fait une nouvelle alliance avec le Seigneur, mais il ne perſévére pas. Se voyant attaqué par Baaza, Roi d'Iſraël, il a recours à Benadab, Roi de Syrie. Le Seigneur envoie le Prophéte Ananie pour lui reprocher de mettre ſa confiance dans le Roi de Syrie, & non pas dans le Seigneur. Ce Prince au lieu de profiter de cet avis, s'irrite contre le Prophete, le fait mettre en priſon, & fait mourir pluſieurs perſonnes. Dieu le frappe d'une maladie, qui lui faiſoit ſouffrir les plus cuiſantes douleurs depuis la tête juſqu'aux pieds. Dans cet état, il n'a point encore recours au Seigneur, & il meurt,

Son fils Josaphat regne en sa place, le Seigneur est avec lui, & affermit son trône, parce qu'il marche dans les premières voies de David son
4090. ayeul. Sous son regne fleurissent la piété, la justice, la navigation & l'art militaire.

Josaphat est attaqué par les Moabites, les Ammonites & les Iduméens. Il a recours au Seigneur, qui remplit de son esprit. Ce Jahaziel Lévite, annonce que c'est le Seigneur qui combattra contr'eux. En effet, le lendemain l'armée du Seigneur s'avance vers celle de l'ennemi en chantant des Cantiques; & dans l'instant les enfans d'Ammon & de Moab se soulévent contre ceux de Séïr, les tuent, & après cette action ils tournent encore leurs armes contr'eux-mêmes, & se tuent les uns les autres.

3116. Joram, fils de Josaphat, ne marche pas dans les voies de son père, mais il suit l'exemple du Roi d'Israël, dont il avoit épousé la fille. Il reçoit une lettre du Prophéte Elie, qui lui reproche son crime, & lui annonce que Dieu va le frapper dans tout son corps d'une cruelle mala-

die; ce Prince est aussi-tôt frappé de Dieu, & meurt enfin consumé, & pourri par la longueur de ce mal.

Ochosias, son fils, lui succéde & marche dans les voies de la maison d'Achab par les conseils d'Athalie sa mère, fille d'Achab. Son impiété cause sa perte. Dieu permet qu'il se trouve avec Joram, Roi d'Israël, lors qu'il est attaqué par Jéhu, il est envelopé dans sa ruine.

Athalie voulant regner seule, im- 3120
mole à son ambition tous les enfans d'Ochosias; mais le Seigneur fidéle aux promesses qu'il avoit faites à David, conserve le jeune Joas. Il est élevé à l'ombre du tabernacle par les soins du grand-Prêtre Joyada, &, à l'âge de sept ans, le Pontife du Sei-
gneur lui met la couronne sur la tête, 3126
& fait tuer Athalie.

Le Roi Joas sert le Seigneur pendant la vie de Joyada, mais après la mort de ce saint Pontife, il se laisse aller à l'idolâtrie. L'esprit du Seigneur remplit le Prêtre Zacharie, fils de Joyada, qui reproche à ce Prince sa prévarication, & le menace
des jugemens de Dieu. Mais ce Roi, [illegible]

au lieu de faire pénitence, fait mourir Zacharie, oubliant les obligations qu'il avoit à Joyada. L'année d'après l'armée du Roi de Syrie, quoique très-foible, entre dans Jérusalem, fait périr les Princes de la maison de David, avec une multitude de peuple, & Joas est tué par ses propres serviteurs.

3176. Amasias, son fils, fait d'abord ce qui étoit agréable aux yeux du Seigneur; mais peu après il tombe dans l'idolatrie, & méprise les avertissemens du Prophéte, que le Seigneur lui avoit envoyé. En punition, Dieu le livre entre les mains de Joas Roi d'Israël, qui pille tous les trésors de Jérusalem, & Amasias est tué peu après par des conjurés.

Osias, son fils, monte sur le trône. Il fait ce qui étoit agréable au Seigneur, qui le bénit dans toutes ses entreprises, & lui fait remporter plusieurs victoires sur les Philistins & les Ammonites; mais son cœur s'éléve d'orgueil pour sa perte, & après être entré dans le temple, il veut y brûler de l'encens sur l'autel
3194 des parfums. Dans l'instant il est

frappé de lépre, chaſſé du temple, & obligé de vivre dans une maiſon ſéparée.

Joatham, qui regne après Oſias, 3248.
fait ce qui étoit droit en la préſence du Seigneur; mais Achas, ſon fils, 3264.
marche dans les voies des Rois d'Iſraël, éleve des ſtatues à Baal, & fait paſſer ſes enfans par le feu, ſelon les ſuperſtitions des nations. Le Seigneur le livre entre les mains du Roi de Syrie, qui pille ſes États. Il l'abandonne auſſi entre les mains de Phacée Roi d'Iſraël, qui tue ſix vingt mille hommes de Juda en un ſeul jour, & emmene à Samarie deux cens mille de leurs frères tant femmes que garçons & filles, avec un butin infini, qu'ils conduiſent à Samarie; mais un Prophéte du Seigneur, nommé Oded, leur ordonne de ſa part de renvoyer ces captifs, & ils obéiſſent.

Ezéchias, qui regne après Achas 3278.
ſon père, eſt un Prince très-religieux, il imite la conduite de David ſon père, rétablit le culte du Seigneur, & fait alliance avec lui. Dieu le bénit, car Sennachérib, Roi des Aſſyriens, étant venu attaquer Juda, 3294.

Ezéchias a recours au Seigneur, qui lui fait annoncer par le Prophéte Isaïe qu'il le délivrera de ses ennemis. Et en effet, Dieu envoie un Ange, qui dans une nuit tue cent quatre-vingt mille hommes de l'armée ennemie, de sorte que Sennachérib s'en retourne avec ignominie dans son pays, & étant entré dans le temple de son Dieu, il y est tué par ses propres enfans.

3306. Manassé succéde à Ezéchias, mais n'imite pas sa conduite. Il fait le mal devant le Seigneur suivant les abominations des peuples que le Seigneur avoit exterminés devant les enfans d'Israël, & surpasse en impiété tous les Rois, qui l'avoient précédé. Dieu lui envoie un grand nombre de Prophétes : *Joel*, *Osée*, *Amos*, *Nahum*, *Jonas*, *Abdias*, *Michée*, & sur-tout *Isaïe*, qui nous sont tous connus par leurs prophéties, que nous avons entre les mains. Ils lui annoncent que le Seigneur

IV. Reg. 20, 11. *alloit faire tomber sur Jérusalem des maux dont le récit seul feroit frémir, qu'il alloit étendre sur Juda le cordeau de Samarie ; qu'il effaceroit Jérusalem,*

comme on efface ce qui est écrit sur des tablettes ; qu'il feroit passer la plume de fer par-dessus, afin qu'il n'en demeurât rien. Mais Manassé est insensible à toutes ces menaces. Il répand des ruisseaux de *sang innocent* *, jusqu'à en remplir toute la ville de Jérusalem. Dieu, pour le punir, fait venir l'armée du Roi d'Assyrie, qui, après avoir pris Manassé, lui met les fers aux pieds & aux mains, & l'emmene à Babylone. Manassé réduit dans cette grande extrémité, conçoit un vif repentir de ses crimes en la présence du Dieu de ses pères : il lui adresse ses gémissemens & ses instantes supplications, & le Seigneur exauce ses prières, & le ramène à Jérusalem.

Manassé répare ses crimes en jettant dehors toutes les Idoles, & en rétablissant l'autel du Seigneur.

Amon, son fils, l'imite dans son 336[illegible]
impiété, mais non dans sa pénitence. Dieu pour le punir permet que ses serviteurs conspirent contre lui, & le tuent.

* La tradition des Juifs nous apprend qu'il fit scier Isaïe.

3370. Josias regne après lui, & n'étant encore qu'enfant, il commençe à chercher le Seigneur son Dieu. Il fait détruire les autels de Baal, & briser ses Idoles. De plus, il brûle les os des Prêtres des Idoles, selon que le Prophéte de Juda l'avoit annoncé à Jéroboam, détruit tous les bois profanes, met en piéces les Idoles, & ruine leurs temples.*

Comme on travailloit à réparer le temple du Seigneur, on trouve dans les décombres, l'original de la loi, que Moyse avoit écrit, & qui devoit être placé à côté de l'arche; il avoit été perdu sous Manassé. Le grand-Prêtre Helcias l'envoie au Roi, qui ayant entendu les paroles de la loi, déchire ses vêtemens, par la frayeur qu'il a des menaces qui y sont renfermées contre les prévaricateurs, & il envoie Helcias à la prophétesse Holda, pour consulter le Seigneur. Elle leur répond que le Seigneur feroit certainement tomber sur Jérusalem & ses habitans toutes lés malédictions écrites dans le livre de la loi; mais que les yeux du Roi, qui avoit été touché de la crainte

du Seigneur, ne verroient point tous ces maux. Ce Prince alors assemble le peuple, lui fait lire ce Livre de la loi, & l'oblige de promettre avec serment d'être fidéle au Seigneur. Il fait célébrer la Pâque avec une grande solemnité, & meurt regretté du peuple, & en particulier de Jérémie, qui composa des lamentations sur son sujet.

Le peuple oublie bientôt l'alliance qu'il venoit de contracter avec le Seigneur.

Joachas, fils de Josias, & son suc- 3394.
cesseur rétablit l'idolâtrie. Le Roi d'Egypte vient à Jérusalem, dépose ce Roi, l'emmene captif, & met en
sa place Joakim son frère. Mais ce 3398.
dernier est peu après transporté à Babylone par Nabuchodonosor, ce fut la juste punition de son impiété.

Joakim, son fils, continue à irriter le Seigneur par de nouveaux crimes. Le Roi de Babylone envoie
contre lui une armée. Il est chargé de 3405.
chaînes & conduit à Babylone avec tous les vases précieux du temple.

Nabuchodonosor établit pour Roi Sédécias, qui n'a aucun respect pour

le Prophéte Jérémie, qui lui reprochoit son impiété. Il se révolte contre Nabuchodonosor, & entraîne dans son impiété & sa révolte tous les Princes des Prêtres & le peuple.
3416. Alors le Seigneur les livre eux, leur ville, leur temple, entre les mains des Babyloniens, qui égorgent leurs enfans, brûlent le temple, ruinent les murs de Jérusalem, mettent le feu aux tours, au palais du Roi, emportent tous les vases sacrés, & conduisent le peuple à Babylone.



XVII. LETTRE.

Prodiges arrivés pendant la captivité. Preuves de la Révélation.

SUIVONS, mon Fils, le peuple Juif captif à Babylone, & nous y trouverons de nouvelles marques de la protection de Dieu, qui sont autant de preuves de la révélation. Ce peuple portoit avec lui les anciennes prophéties, dans lesquelles il trouvoit annoncé l'état où il étoit réduit & les crimes qui l'avoient mérité. C'est dans ces Livres aussi qu'il apprenoit le tems que devoit durer cette captivité ; premier motif de consolation. Un second motif, c'est le gage que Dieu lui donne de sa bonté, en lui envoyant Ezéchiel, qui l'exhorte à servir le Seigneur. Ce Prophéte a souvent au milieu des captifs des visions céléstes, dont il leur fait part. Enfin, un troisiéme motif, c'est d'avoir sous les yeux les grands exemples de vertu de Daniel & de ses

compagnons, & les prodiges que Dieu opère en leur faveur.

Daniel étant encore enfant ſauve Suſanne, prête à être la victime de la noire malice de deux des Juges du peuple. Ce Prophéte encore jeune demeure fidéle à Dieu, étant à la Cour même du Roi, & refuſe de manger de tout ce qui pouvoit avoir été offert aux Idoles. Il eſt rempli de l'eſprit de ſageſſe & d'intelligence, & pénétre les myſtères les plus cachés. Il découvre à Nabuchodonoſor le ſonge qu'il avoit oublié, & dont il étoit troublé. En vain ce Prince conſulte tous les Sages de Babylone. Le ſeul Daniel le ſatisfait par une deſcription exacte de la ſtatue qu'il avoit vue, en lui annonçant que c'étoit Dieu même, qui lui avoit fait connoître par ce ſonge les grandes révolutions qui devoient arriver ſur la terre par la ſucceſſion de quatre grandes monarchies, ſavoir celle des *Babyloniens*, celle des *Médes*, celle des *Grecs*, & enfin celle des *Romains*; & Daniel lui déclare en même-tems que ces grandes puiſſances diſparoîtront pour faire place à un autre

royaume, (qui est celui de Jésus-Christ) qui durera éternellement.

Les Juifs à Babylone voyent dans les compagnons de Daniel un exemple de fidélité & de courage, qui leur apprend ce qu'un serviteur de Dieu doit faire pour Dieu, & ce que Dieu fait pour ses serviteurs. Ces trois jeunes hommes aiment mieux être jettés dans une fournaise ardente, que d'obéir à l'ordre impie du Roi, qui vouloit qu'ils adorassent sa statue; mais Dieu les conserve au milieu des flammes, & ils en sortent sains & sauves, tandis que ceux qui les y avoient jettés sont consumés par les flammes.

Dieu conserve de même Daniel dans la fosse aux lions, où il avoit été jetté, pour avoir rendu à Dieu l'adoration qui lui est si légitimement dûe. C'est pour le récompenser d'une si grande fidélité, que Dieu lui fait connoître par le ministère de l'ange Gabriel les grands mystères de Jésus-Christ & de son Église.

Daniel explique encore à Balthazar les mots qu'une main invisible venoit d'écrire sur la muraille de

ſon palais, & lui apprend que c'eſt ſa ſentence qui y eſt écrite, & que cette nuit même ſa ville va être livrée aux ennemis qui l'aſſiégeoient.

La captivité des Juifs ne dure que ſoixante & dix ans, comme Dieu l'avoit déclaré par Jérémie, & c'eſt par le miniſtère de *Cyrus* que ſe fait cette délivrance, ſelon qu'Iſaïe l'avoit annoncé plus de deux cens ans auparavant, en nommant *Cyrus* par ſon nom, & prophétiſant qu'il entreroit dans la ville par le lit de la
Iſaïe 44, rivière, qu'il mettroit à ſec, en dé-
27. tournant ſes eaux. Ce qui arriva effectivement.

3468. *Cyrus* donne un Édit, dans lequel il déclare qu'il a reçu ordre du Dieu du ciel, de lui bâtir un temple dans la ville de Jérusalem. Il commande en conſéquence qu'on fourniſſe de ſon tréſor tout l'argent néceſſaire pour cette entrepriſe. Les Juifs partent pour ſe rendre à Jéruſalem, ayant à leur tête Zorobabel, Prince de la maiſon de Juda, & Jéſus, fils de Joſédec, grand-Prêtre. Ils commencent à jetter les fondemens du temple. L'ouvrage eſt interrompu par

la jalousie des peuples voisins, qui gagnent par argent les Ministres du Roi, écrivent contre les Juifs des lettres pleines de calomnies, & obtiennent des défenses de Cyrus & de ses successeurs Assuerus, & Artaxerces, pour empêcher la construction du temple.

Dieu envoie aux Juifs le Prophéte *Aggée*, qui leur reproche vivement leur négligence à bâtir le temple.

Le Prophéte Zacharie est aussi suscité de Dieu pour annoncer à Jérusalem des paroles consolantes, & pour promettre à Zorobabel & à Jésus que Dieu béniroit leurs entreprises. Ces exhortations encouragent les Juifs à reprendre la construction du temple. Les nations voisines s'y opposent; mais Darius ayant vû l'Édit que Cyrus avoit donné autrefois, le confirme de nouveau, en ordonne l'exécution avec menaces de mort contre ceux qui s'y opposeroient.

Quelques années après Dieu envoie 3537
à Jérusalem Esdras, Prêtre & Docteur de la loi, avec des lettres du Roi Artaxerces, qui lui donnoit d'amples pouvoirs en faveur des Juifs. Ce

Ministre du Seigneur corrige plusieurs abus qui s'étoient introduits. Il engage le peuple à faire une nou-
3550. velle alliance avec le Seigneur. Treize ans après l'arrivée d'Esdras, Néhémie est aussi envoyé par le Roi Artaxerces, qui l'honoroit de son amitié, avec pouvoirs pour rebâtir les murs de Jérusalem. Le peuple se porte avec un grand zéle à ce travail, malgré les efforts que font les nations voisines pour l'empêcher. Ils tenoient la truelle d'une main & l'épée de l'autre. L'ouvrage est entièrement achevé. Le peuple fait alors avec le Seigneur une nouvelle alliance, qui est signée par Néhémie & tous les Prêtres, & confirmée par un serment. C'est alors que l'on retrouve le feu sacré, qui au tems de la captivité avoit été caché au fond d'un puits. On ne trouve d'abord qu'une eau fort épaisse, mais cette eau ayant été répandue sur l'holocauste, le soleil, qui étoit auparavant caché sous un nuage, commence à luire, il s'allume un grand feu qui consume la victime. Je, &c.

XVII. LETTRE.

Continuation de la protection de Dieu sur son peuple après la captivité. Nouvelle preuve de la Révélation.

MALACHIE est le dernier des Prophétes, mon Fils, que Dieu envoye aux Juifs. Il paroît dans le tems que le peuple est occupé à rebâtir Jérusalem. Dieu, par le long silence qu'il garde, veut faire désirer à son peuple le Prophéte par excellence, qui est Jésus-Christ, & leur faire conoître le besoin qu'ils avoient de lui; mais il ne cesse pas pour cela de protéger ce peuple, & de donner des signes miraculeux qu'il étoit toujours pour Israël un Dieu plein de bonté. 35[illegible]

Nous apprenons de l'Historien Joseph qu'Alexandre s'avançant vers Jérusalem pour la détruire, s'arrêta tout-à-coup, lorsqu'il vit le grand-Prêtre Jaddus, qui venoit au-devant XI. Liv. ch. 7.

de lui, & qu'il le ſalua avec une vénération religieuſe. Les courtiſans étonnés, que ce Prince qui vouloit être adoré de tout le monde, adorât le Sacrificateur des Juifs, lui en demanderent la raiſon. Ce n'eſt pas, dit Alexandre, le Sacrificateur que j'adore, mais le Dieu, dont il eſt le Miniſtre. Car lorſque je formois le deſſein de conquérir la Perſe, ce même homme revêtu des mêmes habits m'apparut en ſonge, & m'aſſura que ſon Dieu marcheroit à la tête de mon armée. Il embraſſa donc le grand-Prêtre, monta au temple pour offrir à Dieu des ſacrifices, & lut les prophéties de Daniel, qui annonçoient la deſtruction de l'empire des Perſes, par un Roi de la Gréce. Il partit enſuite de Jéruſalem plein d'aſſurance de vaincre le Roi des Perſes, après avoir accordé aux Juifs toutes les graces qu'ils lui demanderent.

Le grand miracle, que Dieu accorde aux Juifs d'Alexandrie, eſt une ſeconde preuve de ſa protection. Philopator, Roi d'Egypte irrité d'avoir été renverſé par terre à demi-mort par une vertu inviſible, lorſqu'il vouloit

entrer dans le temple de Jérusalem, forme la résolution de s'en venger sur les Juifs qui étoient à Alexandrie, c'est pourquoi il condamne à mort tous ceux qui refusent de se faire initier aux mystères de Bachus, & les fait enfermer dans l'Hippodrome, qui étoit le lieu destiné aux courses des chevaux. Il fait ensuite lâcher contr'eux des éléphans en furie. Mais ces animaux, au lieu de se jetter contre les Juifs, tournent leur rage contre les troupes armées qui les conduisent, & en font un terrible carnage. Une marque si sensible de la protection de Dieu sur son peuple, change le cœur de ce Prince. Il comble de bienfaits les Juifs fidéles à Dieu, & leur permet de tuer ceux des Juifs, qui avoient abandonné la loi de Dieu.

La punition d'Héliodore mérite une attention particulière. C'est un Ministre de Séleucus, Roi d'Asie & de Syrie. Il est envoyé par ce Prince pour enlever du temple le trésor, qui étoit un argent consacré pour la nourriture des veuves & des orphelins. Toute la ville est consternée à la

nouvelle de son arrivée, & a recours à Dieu par la prière & la pénitence. Le grand-Prêtre Onias, représente inutilement à ce Ministre l'injustice de son entreprise; Héliodore avec ses gardes se prépare à forcer le trésor, mais dans l'instant tous ceux qui l'environnent, sont renversés par terre: il paroît un homme qui avoit un regard effrayant, & dont les armes paroissoient d'or, il étoit monté sur un cheval richement couvert. En même-tems deux jeunes hommes d'une éclatante beauté frappent Héliodore à grands coups de fouets. Il étoit déjà à demi-mort d'effroi, & il paroissoit près d'expirer sous les coups; mais à la prière d'Onias, les Anges cessent de le frapper, & lui disent de rendre graces au grand-Prêtre, parce que c'étoit à sa prière que Dieu lui accordoit la vie. Ce prodige eut toute la ville de Jérusalem pour témoin: Héliodore lui-même de retour dans son pays, publia hautement les merveilles du Seigneur, & dit au Roi que s'il avoit quelqu'ennemi, il n'avoit qu'à l'envoyer dans ce lieu.

Dieu met les Juifs à une grande 3834
épreuve sous le regne d'Antiochus Epiphanes, successeur de Séleucus; mais elle ne sert qu'à faire éclater davantage la protection spéciale dont il honoroit cette nation. Dieu pour avertir les Juifs des maux qui les menacent, donne dans le ciel un signe de ce qui alloit arriver. Car pendant quarante jours tous les habitans de Jérusalem voyent des escadrons de gens de guerre, qui combattent en l'air. Peu de tems après arrive Antiochus avec son armée. Il prend la ville d'assaut, & fait égorger près de quatre-vingt mille hommes, & emmene autant de captifs. Ensuite il pille le temple, en emporte toutes les richesses, & forme le dessein d'abolir entiérement la Religion des Juifs. Il exerce dans toute la Judée des cruautées inouies contre tous ceux qui demeurent fidéles à Dieu.

C'est alors que le vénérable vieillard Eléazar souffre courageusement la mort, plutôt que de rien faire contre la loi de Dieu. Son exemple encourage plusieurs Juifs à demeurer fermes, & entr'autres sept frères,

qui souffrent la mort avec leur mère. Ils résistent avec un égal courage & aux promesses & aux menaces de ce Prince impie, & méritent par leur attachement à la loi de Dieu d'obtenir la couronne du martyre, au milieu des plus cruels tourmens. Le sang de ces serviteurs de Dieu appaise sa colère. Il suscite des hommes pleins de courage, qui délivrent Israël de la cruelle captivité où il gémissoit.

[illegible] C'est Mathatias avec ses enfans qui sont les Libérateurs de leur nation. Dieu, Auteur de leur entreprise & du courage qui les animoit, les fait triompher du superbe Antiochus, qui perd plusieurs armées, & qui est frappé lui-même par la main de l'Ange exterminateur; car lorsqu'il revenoit furieux à Jérusalem, il est renversé de son char, couvert dans tout son corps d'une plaie infecte, qui le rend insupportable à toute son armée.

Dans cet état ce Prince impie reconnoît la main de Dieu, confesse son crime, s'humilie devant le Seigneur, & promet de rétablir Jérusalem

ſalem, de la combler d'honneur & de richeſſes, & d'embraſſer lui-même la Religion des Juifs. Mais ce *ſcélérat invoquoit le Seigneur, de qui il ne devoit recevoir aucune miſéricorde.* Il meurt dévoré des vers, & ſouffrant dans tout ſon corps les plus cruels tourmens.

La nation Juive eſt élevée à une grande gloire ſous les Machabées. Judas, fils de Mathatias, héritier du courage de ſon père, ainſi que de ſon zéle, « *ſe revêt de ſa cuiraſſe comme* I. Mach. 3, 3.
» *un géant, & ſon épée devient la pro-*
» *tection de tout le camp. Il eſt ſembla-*
» *ble à un lion dans les grandes actions.*
» *La terreur de ſon nom fait fuir les*
» *ennemis. Tous les ouvriers d'iniquité*
» *ſont dans le trouble, & ſon bras pro-*
» *cure le ſalut du peuple. Il met ſa*
» *confiance dans le Seigneur, & le Sei-*
» *gneur eſt avec lui. Dans le combat qu'il*
» *a à ſoutenir contre Timothée, les en-*
» *nemis voient paroître du ciel cinq*
» *hommes ſur des chevaux ayant des*
» *freins d'or, & ſervant de guides aux*
» *Juifs. Deux d'entr'eux marchant aux*
» *côtés de Machabée le couvrent de leurs*
» *armes, les autres lancent des fou-*

» dres sur les ennemis, qui, frappés » d'aveuglement & de frayeur, tombent » morts devant eux ».

3840 Lysias, autre général d'Antiochus Eupator, étant venu attaquer Machabée avec une armée encore plus forte, celui-ci s'adresse au Seigneur, & plein de foi en son secours, il marche à l'ennemi avec un grand courage; & toute son armée voit au sortir de Jérusalem, un homme à cheval, qui marche devant eux revêtu d'un habit blanc avec des armes d'or, & tenant une lance à la main. Alors ils fondent sur leurs ennemis comme des lions, & en font un grand carnage.

Le Seigneur donne encore à Machabée un autre signe de sa protection par une vision, dans laquelle ce grand homme voit Onias, qui avoit été grand-Prêtre, étendre ses mains, & prier pour le peuple Juif. Il voit ensuite un autre homme vénérable par son âge, tout éclatant de gloire, & environné d'une grande majesté.

II. Mach. 15, 14. Et Onias dit en le montrant : « *C'est » là le véritable ami de ses frères & du » peuple d'Israël. C'est là Jérémie, le*

» *Prophéte de Dieu, qui prie beaucoup*
» *pour le peuple. Et en même-tems Jeré-*
» *mie étend la main, & donne à Ma-*
» *chabée une épée d'or, comme un présent*
» *du Seigneur, avec laquelle il lui pro-*
» *met qu'il renverseroit ses ennemis* ».

Judas, & après lui ses frères se font redouter de toutes les puissances voisines, qui recherchent l'alliance des Juifs.

La souveraine autorité est confirmée à la famille de Judas Machabée, & ses descendans la conservent jusqu'au tems, où les Juifs tombent sous la puissance des Romains, qui leur donnent dans la suite pour Roi Hérode, qui étoit Iduméen. L'autorité sort alors de Juda, & c'est à cette époque que les prophéties avoient fixé la venue du Sauveur promis. C'est donc à lui que finissent les preuves de cette première révélation.

Mais avant de terminer ce dernier article des signes que Dieu a donnés aux Juifs de sa protection après leur retour de captivité, il est important de remarquer avec le célébre M. Bossuet, que tout ce qui leur est arrivé depuis leur retour, est un perpétuel

développement des oracles du Saint-Esprit. « Si rétablis dans leur terre, » ils y jouirent d'une paix profonde; » si leur temple fut révéré, & leur » Religion honorée dans tout l'O- » rient; si enfin leur paix fut troublée » par leurs dissentions; si ce superbe » Roi de Syrie fit des efforts inouis » pour les détruire, s'il prévalut quel- » que tems, si un peu après il fut » puni; si la Religion judaïque & » tout le peuple de Dieu fut relevé » avec un éclat plus merveilleux que » jamais, & le royaume de Juda ac- » cru sur la fin par de nouvelles con- » quêtes, tout cela se trouve écrit » dans leurs prophéties. Daniel en » fait l'Histoire bien du tems aupa- » ravant. Oui, tout est marqué, jus- » qu'au tems où devoient durer les » persécutions, jusqu'aux lieux où se » devoient donner les combats, jus- » qu'aux terres qui devoient être con- » quises. Tous les différens Princes, » dont le régne devoit avoir quel- » que rapport à celui des Juifs, sont » désignés. Leurs successions, leurs » alliances, leurs guerres, tout y est » marqué en détail, en sorte que

Hist. Univ. Ch. 15.

» l'on peut dire que si le peuple Juif
» fut sans Prophéte pendant cinq
» cens ans, tout l'état de ce peuple
» étoit prophétique. L'œuvre de Dieu
» s'acheminoit, & les voies se pré-
» paroient insensiblement à l'entier
» accomplissement des promesses plus
» intéressantes ».

Je n'ai rien à ajouter à de si belles réflexions. Méditez-les. Je, &c.



XVIII. LETTRE.

Certitude des faits qui attestent la Révélation.

Vous avez peut-être, mon Fils, trouvé un peu long & ennuyeux le récit que je vous ai fait de toutes les merveilles que Dieu a opérées au milieu du peuple Juif; mais il m'a paru extrêmement important de vous prouver, que Dieu n'a jamais perdu de vue ce peuple chéri; qu'il étoit à son égard un père tendre, qui forme son fils à la vertu, & qui a toujours en ses mains des récompenses ou des châtimens, selon qu'il se conduit bien ou mal. Aussi Moyse disoit-il

Deut. 4, 5. à ce peuple: « *Aucune nation sur la » terre, quelque puissante qu'elle soit, » ne peut se vanter d'avoir des Dieux » aussi proches d'elle, que notre Dieu » est proche de nous, & présent à toutes » nos prières* ».

Qui croiroit que ce sont ces merveilles opérées en faveur du peuple Juif, qui donnent prétexte à l'in-

crédule de traiter ce peuple d'imbécille, & de fanatique? Il s'inſcrit en faux contre tout ce qui peut arriver dans le monde de contraire aux régles ordinaires de la nature, & il lui ſuffit que Dieu intervienne dans l'Hiſtoire que l'on rapporte, pour qu'il la rejette. Il admettra plutôt les Fables les plus ridicules, que de reconnoître la main de Dieu dans la conduite d'un peuple. Une nation vraiment ſage à ſes yeux, c'eſt une nation qui ne connoît aucune révélation, qui n'admet aucun commerce entre Dieu & l'homme, & qui n'a ni collége de Prêtres, ni fêtes conſacrées à remercier Dieu de ſes bienfaits. Jugez de-là, s'il doit faire grace aux Juifs & aux Chrétiens, qui s'accordent tous à ſoutenir que Dieu n'a ceſſé depuis le commencement du monde d'agir au milieu d'eux d'une manière ſenſible, & qui ſe vantent d'avoir des preuves inconteſtables de ſa manifeſtation.

La conduite des incrédules à notre égard eſt des plus injuſtes. Quand nous leur parlons de révélation, ils nous demandent de leur en adminiſ-

trer les preuves. Quand nous les présentons, ils les rejettent, sans les examiner, par la raison seule que ce sont des œuvres miraculeuses, que nous leur produisons. Mais quelles autres preuves veulent-ils que nous donnions, que des faits marqués au coin de la toute-puissance de Dieu? On ne peut connoître Dieu que par ses œuvres. Le Maître de l'univers étant invisible à nos yeux, ne peut rendre sa présence sensible, qu'en montrant son autorité sur la nature, par le changement des loix, qu'il a lui-même établies. C'est à ce signe que nous pouvons le connoître, lui & ceux qui nous parlent de sa part.

Nous trouvons dans l'Histoire des Juifs une suite non interrompue de faits, où la toute-puissance du Dieu de l'univers est visible. Le Juif nous les produit comme des témoins de la révélation. Il est donc absurde de commencer par les rejetter, puisqu'il est possible que Dieu fasse ces merveilles, & qu'il n'y a que lui qui puisse les faire. En vain nous demandons qu'ils jugent de la vérité de ces faits, comme ils jugent de la vérité

de tous les autres faits historiques, qu'ils croyent sans hésiter : en vain nous protestons que nous nous soumettons de bon cœur à toutes les loix de la critique la plus sévére : cela est inutile, l'incrédule ne nous écoute pas seulement, nous sommes des fanatiques, des imbécilles, de croire des faits de cette nature.

Avouez qu'avec de tels hommes il est inutile de disputer. Abandonnons-les à leur incrédulité. Ils ont des yeux & ne voyent point, des oreilles & n'entendent pas ; & il n'est que trop vrai que ceux-là leur deviennent semblables qui les écoutent, & qui les prennent pour guides.

C'est donc devant les gens sensés, que je prétends défendre la vérité des faits que j'ai rapportés, & qui constatent la révélation.

Pour nier la vérité de tous ces faits, il faut établir pour base de son incrédulité la chose la plus incroyable : c'est qu'une nation entière s'est accordée à jouer pendant plus de deux mille ans le personnage de fourbes dans le monde, pour le seul plaisir de passer pour une nation fa-

vorisée de Dieu, aux yeux des autres peuples qu'elle méprisoit, & avec lesquels elle ne vouloit avoir aucun commerce.

Il faut supposer que, cette nation entière se consacrant à jouer le personnage de fourbes, chaque génération est entrée dans ce plan. Abraham, Isaac, Jacob, ont été les premiers fourbes. Ce sont eux qui ont inspiré à ce peuple l'amour du Merveilleux, par le récit qu'ils ont fait des graces, qu'ils prétendoient faussement avoir reçues de Dieu. Ce goût du Merveilleux sera passé des pères aux enfans. Moyse aura été le grand imposteur; il aura rassemblé dans des Livres toutes les Fables, qui avoient cours parmi ce peuple, & en aura imaginé bien d'autres, pour leur faire accroire qu'ils étoient conduits de Dieu d'une manière particulière. Il leur aura persuadé par exemple de s'accorder tous à publier qu'ils étoient sortis d'Egypte, conduits par la main puissante de Dieu, quoiqu'ils n'eussent vu aucune des merveilles qu'il rapporte, & en conséquence de cette sortie imaginaire,

il les aura engagés à célébrer une fête solemnelle, qui en rappellât le souvenir.

Josué, les Juges, les Rois, les Prophétes, les Docteurs de la loi, tous ceux qui ont gouverné ce peuple jusqu'à Jésus-Christ sont entrés dans le complot, & ont toujours inventé de siécle en siécle de nouveaux prodiges, pour amuser ce peuple, & l'entretenir dans son fanatisme.

Les Historiens, les Prophétes, ont consacré dans des Histoires, dans des Cantiques, dans leurs prophéties ces prodiges, que personne n'avoit vus, & il ne s'est jamais trouvé personne dans le peuple, qui ait réclamé contre cette imposture. Toute la nation a fait profession de les croire, quoique personne ne les crut.

Mais comment accorder le caractère de ce peuple avec une telle fourberie : c'est ce qui me paroît encore plus incompréhensible, car nul peuple n'a été plus enclin à l'idolâtrie, & plus porté à imiter les coutumes des nations voisines ; & cependant ce peuple ne s'est consacré à la fourberie, que pour persuader aux

hommes qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, qu'il ne faut adorer & ſervir que lui ſeul; & pour autoriſer le culte qui lui eſt dû, ce peuple inſenſé aura conſenti à ſe repréſenter ſans ceſſe dans toute ſon Hiſtoire, comme un peuple comblé des biens du ciel, & toujours rébelle à la voix du Seigneur. Il aura pris plaiſir à s'entendre traiter par-tout d'ingrat, d'inſenſé, de ſtupide; & il aura applaudi à ſes Hiſtoriens, qui repréſentoient Dieu comme ayant perpétuellement la main de ſa juſtice levée ſur lui pour le punir de ſa révolte. Il aura pouſſé la ſtupidité juſqu'à chanter les Cantiques, où il lit les reproches les plus amers, les menaces les plus terribles lancées contre lui, & en un mot, où il voit ſa condamnation; & enfin il aura ſouffert qu'on conſerve à la poſtérité des faits faux, qui le déshonorent.

Avouez, mon Fils, que de telles ſuppoſitions ne peuvent être admiſes que par l'incrédule, qui a une haine ſi déclarée pour la Religion, qu'il eſt réſolu à croire les plus grandes extravagances, dès qu'elles combattent la Religion, & qui refuſe d'a-

jouter foi aux vérités les mieux constatées, dès qu'elles lui sont favorables. Mais enfin laissons-là l'incrédule, & ses suppositions. Voyons s'il est possible que le Juif ait pu exécuter ce projet, quand il auroit été assez insensé pour le former.

Vous avez dû remarquer dans tout le récit, que je vous ai fait, que les Rois n'y sont nullement ménagés : ce sont leurs crimes principalement qui sont rapportés ; on ne les flatte sur rien, on les représente comme les auteurs de tous les désordres de la nation, & de tous les malheurs, qui en sont les justes châtimens. C'est sous leur regne, & sous celui de leurs successeurs, que ces Histoires ont été écrites ; c'est dans les regîtres publics qu'elles ont été consignées ; c'est sous les yeux de toute la nation qu'elles ont été déposées dans ces greffes publics ; c'est entre les mains des Secrétaires d'État, & des Prêtres qu'elles ont été remises : elles ont été écrites par des hommes connus pour leur probité ; ce sont des Prophétes remplis de l'esprit de Dieu, & dont nous

pouvons reconnoître la piété & la sincérité par leurs écrits, que nous avons entre les mains. C'est Isaïe, qui a écrit l'Histoire d'Ezéchias. Plusieurs Prophétes écrivoient en même-tems la même Histoire. Ainsi il est dit aux Paralipomènes que l'*Histoire de Roboam a été écrite par le Prophéte Sémeias, & le Prophéte Addon, & qu'elle a été écrite avec soin.*

Liv. 2, ch. 12, v. 15.

Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que la même vie d'un Roi a été rapportée en même-tems dans le Livre des Rois de Juda, & dans celui des Rois d'Israël. C'est l'auteur des Paralipomènes qui nous le dit, en parlant d'Asa. Or, peut-on croire raisonnablement que deux nations ennemies, écrivant l'Histoire de leurs Rois, qui ont combattu les uns contre les autres, rapportent les faits de même, si ce n'est pas l'esprit de vérité, qui a présidé à leur travail?

Qu'il se donne un combat entre les François & les Anglois, pensez-vous que les vaincus comme les victorieux rapporteront l'Histoire de même, à moins qu'elle ne soit écrite par des hommes sans esprit de par-

fialité, & amis uniquement de la vérité ?

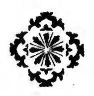
Nous n'avons point, j'en conviens, les Hiſtoires de ces Prophétes, les actes publics des Rois de Juda & d'Iſraël; mais nous avons deux Hiſtoires abrégées de ces Princes, qui s'accordent parfaitement dans leur narration, quoiqu'il y ait quelque différence dans la conduite de l'Hiſtoire; différence qui ne ſert qu'à conſtater que les Auteurs ne ſe ſont point pillés l'un l'autre. Ils citent les ſources, où ils ont puiſé ce qu'ils rapportent. Ils nomment les Prophétes qui ont écrit ces Hiſtoires. Tous les Juifs étoient en état de vérifier la vérité de leur citation, ainſi on ne peut les ſoupçonner de la plus légere infidélité.

La ſimplicité avec laquelle ces faits ſont rapportés, doit certainement leur concilier la croyance du lecteur judicieux. On ne voit dans l'Ecrivain nulle paſſion, nul préambule, nulle juſtification : il raconte le fait naïvement ſans y joindre de réflexions, pour rendre plus croyables les faits extraordinaires qu'il

rapporte : il ne flatte personne, & ne déguise aucun fait ; il raconte les fautes des bons, comme les bonnes actions des méchans. C'est à Dieu qu'il rapporte tout, c'est à sa lumière qu'il juge de tout, c'est par son esprit qu'il écrit tout. Aussi avouez que c'est une chose bien frappante de voir que jamais il ne se soit trouvé un seul Ecrivain, qui ait attaqué la vérité de ces faits. Ces Histoires faisoient partie des Livres saints, regardés par la nation comme inspirés. Aucun intérêt humain ne pouvoit engager cette nation à les regarder comme divins, puisqu'on peut dire qu'ils la couvroient de déshonneur, par la peinture qu'ils nous font de leurs prévarications. Ces Livres ne se démentent jamais en rien : tout y tend à former l'homme à la vertu, & à le porter à Dieu. Seroit-il possible qu'un ouvrage qui ne seroit que le fruit de l'imposture, portât tant de caractères de vérité ? Or, si cette Histoire est vraie, comme on n'en peut douter, la révélation est constatée.

Non, mon Fils, il n'y a aucune Histoire au monde qui porte plus de

caractères de vérité que celle des Juifs. Son seul vice aux yeux des incrédules, c'est de parler de Dieu, & d'en parler dignement, & d'une manière à faire trembler les pécheurs. Voilà ce qui la rend odieuse, & ce qui porte l'impie à lui faire la guerre. Les miracles qu'elle rapporte troublent la fausse paix, dont il veut jouir; & pour s'en débarrasser, il nous dit des injures. Laissons-les, mon Fils, dans leur délire, leur triomphe sera court. Ils sécheront comme l'herbe verte, parce qu'ils n'ont point connu les œuvres du Seigneur; & qu'ils ne lui ont point rendu gloire. Je, &c.



XIX. LETTRE.

Nouvelle preuve de la Révélation tirée de la mission des Prophétes.

La mission des Prophétes mérite, mon Fils, une attention particulière. Jettez, je vous prie, les yeux sur ce grand nombre d'hommes inspirés, que Dieu ne cessoit d'envoyer à son peuple, pour le rappeller toujours à la loi de Moyse, & vous conviendrez que l'incrédule, s'il lui reste quelque pudeur, doit se condamner au silence. Car enfin les merveilles qu'ils opéroient, la vie sainte qu'ils menoient, les prédictions qu'ils faisoient, & dont on voyoit l'accomplissement peu après, ne laissoient aucun doute que ces hommes ne fussent des Ministres du Très-haut. Les Rois, les Magistrats, les Prêtres, les deux peuples (Israël & Juda), tous étoient si convaincus de la vérité de leur mission qu'ils les consultoient dans leurs afflictions, & avoient re-

cours à leurs prières pour obtenir que Dieu détournât de dessus leur tête les fléaux de sa colère. La bonté de Dieu paroît sur-tout dans le soin qu'il eut d'envoyer à Israël quoique schismatique, des Prophétes puissans en œuvres & en paroles.

Nous avons entre les mains plusieurs écrits de ces hommes divins : ils suffisent pour nous donner une juste idée de l'esprit qui les animoit. Jugez-en, mon Fils, par les Pseaumes de David; ils sont entre les mains de tous les fidéles. Quoi de plus sublime ! quoi de plus instructif! est-ce donc là l'ouvrage de l'imposture & de la séduction ? En tout cas il faut avouer qu'elle seroit heureuse, & que tous les peuples de la terre ne seroient point à plaindre s'ils eussent eu de pareils séducteurs pour maîtres. Où trouverez-vous des idées de Dieu plus grandes, plus nobles ? Ou le vice est-il plus démasqué, & les avantages de la justice mieux établis ? Peut-on aimer Dieu, & ne pas être saisi d'admiration, quand on voit dans ces Pseaumes le tableau des perfections de Dieu, de

ſes bienfaits, de ſes promeſſes & de ſes jugemens? Peut-on lire ces divins Cantiques ſans ſe ſentir animé du même Eſprit qui les a dictés?

Les autres écrits de ces hommes inſpirés de Dieu ſont marqués au même coin de Sageſſe & de Sainteté. Où trouverez-vous des avis plus ſages, des conſeils plus utiles que dans les Livres moraux? Je défie tous vos Sages de produire aucun Livre plus propre à former l'honnête homme, & à nous donner des régles auſſi belles de prudence & de diſcrétion. C'eſt là qu'on apprend la vraie politique, & l'art de vivre en paix avec les hommes, & de contribuer au bonheur des autres. C'eſt là que l'homme apprend à ſe connoître & à juger de la vanité du monde & de ſa gloire.

Comment, quand on lit de pareils Livres, oſe-t-on mépriſer le peuple Juif, & le traiter du plus vil des peuples? Ce qui rend une nation vile & mépriſable, c'eſt de produire un eſſain d'hommes qui portent partout l'aiguillon de l'impiété, & dont la piquure eſt plus dangereuſe que celle

du ſcorpion ; mais une nation d'où ſont ſortis ces Prophétes, qui comme un eſſain d'abeilles ont porté partout la douceur du miel, & le flambeau de la vérité eſt digne de notre reſpect ; & ſi une grande partie de la nation a abuſé de cette faveur, il ne faut pas faire rejaillir ſur tout le corps le mépris que cette partie mérite.

Le peuple Juif n'a pas, à la vérité, enfanté de ces Écrivains audacieux qui font leçon publique d'impiété. Il n'a produit ni des Voltaire ni des Rouſſeau qui ayent entrepris d'attaquer la révélation. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu des impies parmi ce peuple, mais leur fureur n'étoit pas montée juſqu'à cet excès de combattre des vérités ſi conſtantes. Ce malheur étoit réſervé à notre ſiécle ; mais faut-il conclure de là que ce peuple étoit vil & mépriſable ? J'aimerois autant dire qu'une terre eſt malheureuſe, parce qu'elle ne produit ni vipères ni herbes venimeuſes. Qu'on liſe Iſaïe, Jérémie, &c. & on verra que ce peuple n'étoit point à plaindre de n'avoir pas produit ces pré-

tendus beaux Esprits qui seront à jamais l'opprobre & la honte de notre nation.

Si vous cherchez, mon Fils, la véritable éloquence, j'ose dire que vous la trouverez dans les Prophétes, & sur-tout dans Isaïe, & qu'il n'y a point au monde de Livre qui puisse le lui disputer. Tout y est grand & naturel, les images y sont nobles & vives, les sentimens animés & touchans, les expressions pleines d'énergie & de force. Reproche-t-il au peuple ses prévarications? c'est avec zéle & avec tendresse. Exhorte-t-il à la vertu? c'est avec charité & bonté. Menace-t-il? c'est d'une manière propre à inspirer la terreur. Promet-il des biens de la part de Dieu? C'est avec une largesse & une effusion d'amour qui gagne les cœurs, & qui remplit l'esprit de la plus vive espérance; en un mot, mon Fils, tout y parle de Dieu, tout y est digne de Dieu, tout nous y porte à Dieu. Il en est ainsi de tous les autres Prophétes, & de tous les autres Livres canoniques.

J'insiste volontiers sur la mission

des Prophétes comme sur une des plus grandes preuves de la révélation. Quoi de plus admirable en effet que cette succession non interrompue d'hommes animés de l'esprit de Dieu, qui annonçoient la voie du Seigneur dans la vérité, qui reprochoient avec force aux grands, aux Rois, leurs prévarications sans craindre leur fureur?

Quelle sagesse dans leurs discours! quelle lumière & quelle force dans leurs instructions! ils rappellent sans cesse le peuple à l'alliance sainte qu'ils avoient contractée avec Dieu. Leur conduite étoit irréprochable; ils savoient qu'en parlant au nom du Seigneur, ils avoient tout à craindre d'un peuple rébelle & indocile: aussi comment ont-ils été traités?
Ils ont souffert, comme dit saint Paul, Hebr. 11, 36.
les moqueries, les fouets, les chaînes & les prisons; ils ont été lapidés, sciés; ils ont été éprouvés en toute manière; ils sont morts par le tran- v. 37.
chant de l'épée; ils ont été vagabonds, couverts de peaux de brebis & de peaux de chevres, étant abandonnés, affligés & persécutés. Ces hommes, dont le v. 38.

monde n'étoit pas digne, ont passé leur vie errans dans les déserts & dans les montagnes, se retirant dans les cavernes & dans les antres de la terre. Par où s'attiroient-ils de pareils traitemens ? N'est-ce pas uniquement par leur zéle pour la gloire de Dieu, & par leur hardiesse à dire la vérité ?

Ces hommes merveilleux étoient Ministres de justice comme de miséricorde, témoin Elie, « *qui s'é-*
Eccl. ch. 48, v. 1. » *leva comme un feu, & dont la parole* » *brûloit comme une flamme ardente;*
v. 2. » *il frappa le peuple de famine; en* » *parlant au nom du Seigneur, il ferma* » *le ciel, & en fit tomber le feu par trois*
v. 3. » *fois. C'est encore à sa parole que le* » *ciel fermé pendant trois ans, s'ou-* » *vrit, & répandit sur la terre séche &* » *aride une pluie abondante* ».

La nature entière étoit soumise à ces hommes divins, les morts ressuscitent à la voix d'Elisée; le soleil rétrograde à la prière d'Isaïe : prodige si étonnant, que les Sages de Babylonne envoyerent des Députés à Ezéchias, pour apprendre de lui la cause d'une telle merveille.

Que

Que n'aurois-je point à dire des autres merveilles qu'ils ont opérées? *Ils ont conquis des royaumes*, nous dit saint Paul, *ont accompli les devoirs de justice, ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont évité le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont été remplis de force dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers, & ont rendu les enfans à leurs mères, les ayant ressuscités d'entre les morts.* *Hebr. 11, 33.*

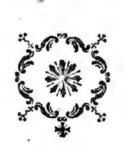
Soupçonnera-t-on encore ces saints Prophètes, d'avoir été des imposteurs? Qu'on lise leurs écrits, qu'on compare les prédictions avec les événemens, & l'on conviendra qu'un tel soupçon est injurieux à la raison. J. J. Rousseau est si frappé d'admiration de la sublimité qu'on trouve dans ces Livres divins, qu'il dit, qu'il ne se lasse jamais de les lire. Peut-on d'ailleurs soupçonner d'imposture des hommes dont le ministère étoit si pénible? Ils savoient qu'être chargé d'annoncer à ce peuple ses prévarications, c'étoit s'exposer à s'attirer son indignation, comme

ils ne l'ont que trop éprouvée. Un imposteur espére se faire écouter & se faire suivre, & eux étoient sûrs d'être rejettés & mis à mort.

Accusera-t-on le peuple d'avoir été trop crédule? Non sans doute, puisqu'il a bouché ses yeux à leurs miracles, & ses oreilles à leurs discours? Il ne les a honorés qu'après les avoir fait mourir. C'est alors qu'il leur a élevé des mausolées, qu'il a conservé avec respect leurs écrits, & les a regardés comme dictés par l'Esprit de Dieu. Preuve certaine, que c'est l'accomplissement de leurs prophéties qui l'a forcé dans la suite à se condamner lui-même, & à faire une espéce d'amende honorable à la mémoire de ces Prophétes. Or, si le peuple Juif a reconnu la vérité de leurs annonces, comment en pouvons-nous douter? Ils sont des témoins irréprochables des faits qu'ils ont vus. Ils sont témoins contre eux-mêmes. Nous accusera-t-on encore nous autres d'imbécillité & de superstition pour ajouter foi à leur mission? Ne sommes-nous pas plutôt en droit d'accuser nos incrédules d'une stu-

pide obstination à ne pas croire à la vérité ?

Ah! mon Fils, n'endurcissez pas votre cœur comme l'ont endurci les Juifs, qui se sont rendus par là indignes d'entrer dans le repos du Seigneur. Quel avantage trouve-t-on à combattre contre Dieu ? Aimez la vérité, elle se montre à vous si clairement, que vous seriez coupable de la plus grande ingratitude, si vous y résistiez davantage. Je, &c.



XX. LETTRE.

Jugement qu'on doit porter du peuple d'Iſraël.

JE vous ai conduit, mon Fils, pas-à-pas à reconnoître que le culte judaïque a été inſtitué par Dieu même. Je me flatte que les preuves que je vous en ai apportées ne vous laiſſent aucun doute ſur ce point; cependant pour diſſiper tous les nuages de l'incrédulité, je crois devoir vous prémunir contre un artifice ordinaire à nos Philoſophes : dans le projet inſenſé que ces pigmées ont formé de renverſer l'œuvre de Dieu, ils n'ont pas trouvé de moyen plus ſûr que de rendre mépriſable à nos yeux la nation Juive. C'eſt l'unique but que s'eſt propoſé l'auteur de la philoſophie de l'Hiſtoire, & tous ſes confrères en impiété travaillent à l'envi à le ſeconder.

Il faut convenir que ces ennemis de la Religion chrétienne, ne pouvoient rien imaginer de plus ruſé.

En effet, si le Juif n'est à nos yeux qu'un peuple d'idiots, de superstitieux, de fanatiques, dès-lors selon eux la révélation, qui est appuyée sur leur témoignage, doit être livrée au même mépris que la nation entière. C'est la conséquence qu'ils en tirent.

Je croirois donc manquer à un point essentiel, si je ne vous faisois voir l'injustice du jugement que nos Philosophes portent du peuple d'Israël. Mais avant de l'entreprendre, je demande acte de ce jugement, afin de pouvoir conclure au moins qu'on ne doit point soupçonner cette nation d'avoir été un peuple de fourbes & d'imposteurs. Ils ont été trompés, je le veux; mais au moins qu'on ne dise pas qu'ils ont été trompeurs. Voilà toujours un premier pas de fait. Je laisse maintenant à ces Messieurs à m'expliquer, comment il est possible qu'une nation si grossière, si stupide, ait pu enfanter une succession non interrompue d'hommes si habiles à tromper, d'un esprit si subtil, si délié. Comment est-il sorti du sein de l'ignorance & de l'imbécillité,

un essain d'hommes, en qui on voit les traits de la plus profonde sagesse, tout consacré à séduire ce peuple ?

Avouez, mon Fils, que dès que nos Philosophes nouveaux veulent parler Religion, ils se jettent dans un labyrinthe de contradiction, dont ils ne peuvent plus sortir. Croyez-moi, que le ton imposant & décisif de ces Messieurs ne vous séduise pas : jugez un peu par vous-même, examinez de près leur raisonnement ; en un mot ayez honte de penser en second, & vous n'aurez pas de peine à reconnoître la vérité aux traits qui la caractérisent.

Voulez-vous, mon Fils, vous former une juste idée du peuple d'Israël ? Lisez le petit Traité, que M. Fleury, cet Historien si judicieux, a fait des Mœurs des Israélites. Le portrait en est d'après nature, & vous conviendrez qu'il n'y avoit pas sur la terre avant Jésus-Christ, de nation plus noble, plus policée, plus savante & plus sensée. Ce judicieux critique la compare avec les Egyptiens, les Grecs, les Romains, &

il prouve par des raiſons tirées du bon ſens, que le Juif l'emportoit beaucoup au-deſſus de toutes ces nations, que nous eſtimons tant. Je ne ferai que le copier.

Le peuple, dit M. Fleury, que Dieu avoit choiſi pour conſerver la véritable Religion juſqu'à la prédication de l'Evangile, eſt un excellent modéle de la vie humaine la plus conforme à la nature. Nous voyons dans ſes mœurs les manières les plus raiſonnables de ſubſiſter, de s'occuper, de vivre en ſociété. Nous y pouvons apprendre non-ſeulement la morale, mais même l'économie & la politique. Cependant ces mœurs ſont ſi différentes des nôtres, que d'abord elles nous choquent. Ce ſont des Laboureurs, des Bergers, tous travaillant de leurs mains. Il étoient par Religion aſſujettis à des cérémonies incommodes. Ce peuple d'ailleurs étoit enclin à l'idolâtrie. L'Ecriture lui reproche ſouvent ſon indocilité, & la dureté de ſon cœur. Tout cela joint à un préjugé confus que ce qui eſt plus ancien eſt plus imparfait, nous perſuade aiſément que ces

hommes étoient brutaux & ignorans, & que leurs mœurs sont plus méprisables qu'admirables.

Mais quand on compare les mœurs des Israélites avec celles des Romains, des Grecs, des Egyptiens, & des autres peuples de l'antiquité que nous estimons le plus, ces préventions s'évanouissent. On voit qu'il y a une noble simplicité, meilleure que tous les rafinemens; que les Israélites avoient tout ce qui étoit bon dans les mœurs des autres peuples de leur tems, mais qu'ils étoient exempts de la plûpart de leurs défauts, & qu'ils avoient sur eux l'avantage incomparable de savoir où doit se rapporter toute la suite de la vie, puisqu'ils connoissoient la vraie Religion, qui est tout le fondement de la morale.

Une grande partie de la différence qu'il y a entre les Juifs & nous, ne vient pas de ce que nous sommes plus raisonnables; ce n'est pas la raison qui a introduit chez nous cette grande inégalité de conditions, ce mépris du travail, cet amour du jeu, ce luxe, ce faste, cette vie oisive,

qui produit tant de déreglemens, cette aversion de la vie simple & frugale, qui nous rend si différens des anciens. Les Pasteurs, les Laboureurs, chez qui l'argent étoit si peu d'usage, & les grandes fortunes si rares, valoient bien nos Courtisans, nos Financiers & nos Praticiens, & tant de gens qui passent leur vie dans une pauvreté oisive & inquiéte.

Entrons maintenant un peu dans le détail des qualités, qui peuvent rendre des hommes vraiment estimables, & nous jugerons mieux de ce qu'on doit penser du peuple Juif.

On fait grand cas aujourd'hui dans le monde de la noblesse. Être né de parens illustres par leurs vertus, leurs belles actions, leur puissance, est un titre qui rend recommandable dans le monde, sur-tout si cette origine va se perdre dans une grande antiquité.

Je ne dispute point aux nobles cette gloire qu'ils prétendent tirer de leurs ancêtres. C'est un hommage précieux qu'on rend à la vertu, & qui est souvent la censure de ceux qui en tirent de la gloire. Mettons

donc la noblesse au rang des titres qui doivent rendre illustre une famille, une nation. Or, quel peuple a plus droit de se glorifier que la nation juive ? Elle descend d'Abraham, homme également estimable par les vertus chrétiennes, les vertus sociales, & celles enfin qui font les Héros. Ami de Dieu, honoré des Rois, respecté des étrangers, redoutable à ses ennemis, riche, puissant, indépendant de toute autorité, il étoit comme Roi dans sa propre famille. Le nom de ce Patriarche a été célébre dans tout l'Orient. Il a passé pour habile dans l'astronomie.

Ce Patriarche vivoit noblement & dans une grande abondance, & toutefois sa vie étoit simple & laborieuse. Nos nobles ont soin de conserver leur généalogie, & c'est leur plus beau titre. Or, Abraham connoissoit toute la suite de ses ancêtres, il remontoit jusqu'à Adam. Il n'altéra pas sa noblesse, puisqu'il se maria dans sa propre famille. Il eut grand soin de donner une femme de la même race à Isaac, qui fit observer à Jacob la même loi. Tous les en-

fans d'Iſraël ont toujours été fort réguliers à obſerver cet uſage, dont Dieu leur fit une loi.

Voilà donc un peuple deſcendu de l'homme le plus célébre, qui ait paru ſur la terre, & qui ne s'eſt jamais méſallié avec des peuples étrangers. Or, quelle nobleſſe plus belle, plus ancienne, plus illuſtre? Auſſi voyons-nous que pluſieurs peuples même de la Grece, tels que les Lacédémoniens prétendoient deſcendre auſſi d'Abraham; mais on ne peut diſputer à Iſraël d'être la branche héritière des promeſſes, & d'avoir tous les droits d'aîneſſe.

Paſſons au ſecond titre qui peut rendre une nation recommandable, c'eſt d'avoir été inſtruite dans les ſciences néceſſaires à la vie du corps & à celles de l'ame. La première ſcience la plus néceſſaire à la vie de l'homme, c'eſt certainement l'agriculture. Or, je ne vois point, dit M. Fleury, de peuple qui ſe ſoit plus entièrement adonné à l'agriculture que les Iſraëlites. La fertilité du pays, le ſoin qu'ils avoient de le cultiver, fait comprendre comment ce pays,

étant si petit, pouvoit nourrir un si grand nombre d'hommes. Les pères apprenoient l'agriculture à leurs enfans, joignant à leurs leçons une pratique continuelle. On ne doit pas douter qu'ils n'y fussent fort savans, si l'on considére que durant tant de siécles ils en firent presque leur unique occupation. Ainsi, quoique cet art soit exercé parmi nous par des gens grossiers, & de peu de réflexion, il ne laisse pas d'enfermer une grande étendue de connoissances beaucoup plus utiles au genre humain, que celles de la plûpart des spéculatifs que l'on estime savans. Car c'est le Païsan qui nourrit les Bourgeois, les Officiers de Justice & de Finance, les Gentilshommes, les Ecclésiastiques. C'est donc par un goût dépravé que nous mettons au dernier rang ceux qui travaillent à la campagne, & que nous estimons plus de gros Bourgeois inutiles, sans forces de corps, sans industrie, sans aucun mérite, parce qu'ayant plus d'argent, ils menent une vie plus commode & plus délicieuse. Mais si nous imaginions un pays, où la dif-

férence des conditions ne fut pas si grande, où vivre noblement ne fut pas vivre sans rien faire, mais subsister de son fonds, sans dépendance de personne, & se contenter de peu, plutôt que de faire quelque bassesse pour s'enrichir, un pays où l'on méprisât l'oisiveté, la molesse, l'ignorance des choses nécessaires à la vie, & où l'on fit moins de cas du plaisir que de la force du corps : en ce pays-là, il seroit bien plus honnête de labourer, de garder un troupeau, que de jouer & de se promener toute sa vie. Telles étoient les maximes des Grecs, des Romains. On voit par-tout dans Homère, des Rois, des Princes, vivant des fruits de leurs terres & de leurs troupeaux, & travaillant de leurs mains. Les Carthaginois, les Phéniciens avoient fait une grande étude de l'agriculture, les Egyptiens l'honoroient jusqu'à adorer les animaux qui y servoient.

Loin donc que la vie champêtre & laborieuse des Israélites doive les rendre méprisables, c'est une preuve de leur sagesse, de leur bonne éducation, & de leur fermeté à garder

les maximes de leurs pères. Ils ſavoient que l'homme avoit été mis dans le paradis terreſtre pour y travailler, & qu'après ſon péché, il avoit été condamné à un travail plus pénible & plus ingrat. Ils croyoient que la providence nous ayant donné des bras & des corps propres au travail, il falloit s'en ſervir: ils étoient perſuadés que l'indigence eſt la ſuite de la pareſſe, que l'oiſiveté eſt la mère de tous les vices, & que la vie la plus heureuſe, c'eſt celle qui eſt la plus conforme à la nature, qui expoſe à moins de ſollicitude, & qui eſt plus tranquille. Enfin le travail leur procuroit une meilleure ſanté, plus de force de corps, & l'eſprit étoit plus ſérieux & plus ſolide. Étant moins oiſifs, ils s'ennuyoient moins, & ne cherchoient point tant à rafiner ſur leurs plaiſirs; ils penſoient moins au mal, ils avoient moins d'intérêt de mal faire; car leur vie ſimple & frugale ne donnoit pas occaſion à de grandes dépenſes, ni à de grandes dettes: par conſéquent il y avoit moins de procès, de ventes de biens, de renverſement de fa-

mille; moins de fraudes, de violences, & de tous les crimes, que la pauvreté vraie ou imaginaire, fait commettre, faute de vouloir ou de pouvoir travailler.

Les Juifs joignoient à cette vie laborieuse une grande simplicité dans leurs meubles, & dans leurs habillemens, & une grande frugalité dans leur nourriture. Ils ne connoissoient point tous ces rafinemens de ragoûts, qui sont le poison du corps. Ils mangeoient pour vivre, & ne croyoient pas vivre pour manger. Comme leur esprit étoit plus sérieux & plus solide que le nôtre, les modes ne changeoient point, comme il arrive chez nous, preuve de la légereté de notre esprit. Car, puisque les habits sont faits pour couvrir le corps, & que tous les corps humains sont semblables en tout tems, il n'y a point de raison à cette prodigieuse variété d'habits. Aussi ce ne sont pas les gens les plus sages, qui inventent les nouvelles modes, ce sont les femmes & les jeunes gens excités par les marchands & les ouvriers, qui n'ont d'autre vue que leurs intérêts. Ce-

pendant ces bagatelles ont des conséquences très-sérieuses. Les dépenses que causent les ornemens superflus sont la ruine des familles, jettent la dissention dans le ménage, & entraînent mille désordres.

Rien ne contribuoit plus à établir l'union & la paix dans les mariages que cette vie laborieuse & frugale, commune aux femmes, comme aux hommes. C'étoient elles, qui préparoient les viandes, & qui servoient à manger, comme on le voit dans Sara & dans Rebecca. C'étoient les femmes qui faisoient les habits de leurs maris, de leurs enfans, & même de leurs serviteurs. Écoutez l'éloge que le Saint-Esprit fait de la femme forte. *Elle a cherché la laine & le lin, & fait son plaisir du travail de ses mains ; elle se léve lorsqu'il est encore nuit, elle prépare la nourriture à toute sa maison, & l'ouvrage à ses servantes. Elle a ceint ses reins de force, elle a affermi ses bras. Elle a vû que son travail réussissoit ; elle a veillé pendant la nuit, sa lampe ne s'éteindra pas. Elle a porté ses mains à la quenouille, & ses doigts au fu-*

ſeau. Elle a ouvert ſes mains à l'indigent, & elle a étendu ſes bras vers le pauvre. Elle ne craindra point pour ceux de ſa maiſon le froid, parce qu'ils ont tous un double vêtement, &c.

On doit croire que dans des familles ſi bien réglées, l'éducation des enfans étoit grave & ſérieuſe. Ils n'avoient d'autres maîtres que leurs pères & mères, qui s'appliquoient à leur former le corps par le travail & les exercices, & l'eſprit par l'étude de la Religion. Les Iſraélites faiſoient cas des forces du corps; & c'eſt la louange la plus ordinaire que l'Écriture donne aux gens de guerre, comme aux braves de David: mais ils ne firent jamais des exercices du corps une occupation importante, comme les Grecs, qui la réduiſirent en art. Les Hébreux étoient trop ſérieux pour donner dans ces curioſités.

Ils n'avoient pas beſoin non plus de grande application pour former l'eſprit. Leur principale étude c'étoit la loi de Dieu. Ce Livre ſuffiſoit pour les inſtruire parfaitement. Ils y

voyoient l'Hiſtoire du monde juſqu'à leur établiſſement dans la terre promiſe ; l'origine de toutes les nations, qui leur étoient connues. Ils y voyoient toute la Religion, les dogmes, les principes de morale, & leurs loix civiles. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent beaucoup d'autres Livres, car outre les Livres ſacrés, il eſt parlé dès le tems de Moyſe d'un Livre *des guerres du Seigneur*, & ailleurs il eſt fait mention d'*un Livre des juſtes*. Salomon avoit écrit trois mille Paraboles, & plus de mille Cantiques. Il avoit fait des Traités de toutes les plantes, & de tous les animaux.

Tous ces Livres n'avoient pour objet que d'élever l'homme à Dieu, & de l'inſtruire des choſes utiles à la vie. Les Iſraélites étoient les ſeuls chez qui on ne racontoit aux enfans que des vérités propres à leur inſpirer la crainte & l'amour de Dieu, & à les attirer à la vertu. Toutes leurs Traditions étoient nobles & utiles. Ils avoient une telle horreur, au moins les gens de bien, de ces Fables ridicules & extravagantes, qui faiſoient la théologie des païens,

qu'ils ne vouloient pas même prononcer leurs noms.

La musique n'étoit point ignorée de ce peuple; mais elle n'étoit consacrée qu'à la gloire de Dieu, & à chanter ses louanges. Aussi dès qu'il arrivoit quelque chose de considérable, ils en conservoient la mémoire par des Cantiques.

Leurs Poëmes sont d'une merveilleuse instruction : ils sont pleins des louanges de Dieu, de la mémoire de ses bienfaits, de préceptes de morale. Ainsi les vérités les plus importantes & les sentimens les plus droits, entroient agréablement dans les esprits des enfans avec les paroles & les airs. C'est-là l'usage légitime de la poésie & de la musique. Platon, ce Philosophe Païen en avoit cette idée. Quelle honte à notre siécle de les consacrer, comme on fait, à séduire les esprits, & à allumer dans le cœur le feu des passions les plus criminelles!

Outre les écoles domestiques, les synagogues étoient des lieux d'assemblée, où les hommes doctes enseignoient les jours de sabbat, non des

ſciences curieuſes, mais la loi de Dieu, & les bonnes mœurs. C'étoit le devoir des Lévites, & des Prêtres, qui n'ayant point de terres à cultiver, avoient le tems de ſe conſacrer à l'étude de la Religion. Auſſi Malachie, dit-il, en parlant d'eux, *que leurs levres gardent la ſcience, & que l'on cherche l'inſtruction dans leur bouche.*

C'étoient les Prêtres & les Prophétes qui étoient chargés d'écrire l'Hiſtoire. Ce que nous en avons nous fait juger qu'ils avoient attrapé le vrai goût de l'Hiſtoire, qui eſt d'écrire avec ſimplicité les faits au naturel, ſans chercher à les déguiſer. Ils écrivoient ſans flaterie, ſans vanité, & n'affectoient point de faire parade d'eſprit. Ils s'arrêtoient aux faits principaux, & négligeoient les détails. Ils retranchoient les réflexions & les exagérations, & ils réſervoient les figures pour les diſcours, & les exhortations. Outre les ſimples narrations, ils employoient auſſi des paraboles & des énigmes pour enſeigner les vérités importantes de morale.

Les Hébreux n'écrivoient pas moins bien dans les autres genres. Leurs loix ſont écrites avec clarté & briéveté. Les maximes de morale ſont renfermées dans de courtes ſentences, ornées de figures agréables, & exprimées d'un ſtyle meſuré; enfin leur penſée eſt ſublime, leurs peintures ſont vives, les métaphores hardies, les expreſſions nobles, & les figures merveilleuſement diverſifiées. Les Païens eux-mêmes tel que Longin, n'ont pu s'empêcher d'admirer la ſublimité de leur éloquence dans la narration.

On ne voit point chez eux ni le jeu, ni la chaſſe, que l'on compte parmi nous pour les plus grands divertiſſemens. Pour le jeu il ſemble qu'ils l'ignoroient abſolument, puiſque le nom ne s'en trouve pas une ſeule fois dans l'Écriture. Mais la vraie ſcience des Hébreux, c'eſt celle de Dieu. Aucun peuple de la terre ne peut leur diſputer cette gloire. Ainſi quand cette nation n'auroit que cet avantage, diſons hardiment qu'il ſuffit ſeul pour l'élever au-deſſus de tous les peuples.

Il ne faut pas croire au reste qu'ils négligeassent les autres sciences : il est étonnant combien ils savoient d'arts très-différens, & très-difficiles : ils savoient fondre & fabriquer les métaux ; ils savoient tailler & graver les pierres précieuses ; ils étoient Menuisiers, Tapissiers, Brodeurs, Parfumeurs. On peut juger par Béséléel & Ooliab, qui firent le tabernacle, qu'ils avoient d'excellens ouvriers. Ce qui ne doit pas étonner, parce qu'ils avoient vêcu long-tems en Egypte, qui étoit alors l'école du bon goût, & de tous les beaux arts.

La justice étoit administrée par deux sortes d'Officiers établis en chaque ville par l'ordre de Dieu. C'étoient les Prêtres & les Lévites qui avoient la fonction d'administrer la justice, & ils avoient sous eux des Officiers pour faire exécuter leurs sentences. Il y avoit à Jérusalem le Conseil des soixante & dix, où présidoit le grand-Prêtre, & c'est à ce tribunal que l'on portoit toutes les questions qui étoient trop difficiles, pour être terminées par les Juges des moindres villes. Le lieu où ces Ju-

ges tenoient leurs audiences, étoient les portes des villes, parce que tous les Juifs étoient Laboureurs, & qu'ils ſortoient le matin pour aller à leur travail. La porte de la ville étoit le lieu, où ils ſe rencontroient le plus à leur retour des champs. On n'avoit beſoin ni d'Avocats, ni de Procureurs, pour faire connoître ſon bon droit, chacun l'expliquoit ſimplement, auſſi les procès étoient ils bientôt terminés. Il y avoit ſans doute parmi eux, comme chez nous, des fraudes, des chicanes, des procès injuſtes, des calomnies, ce ſont des maux inſéparables de la corruption du genre humain. Seulement on peut croire que ces maux étoient moins fréquens que chez nous, parce qu'ils avoient moins de gens intéreſſés à faire durer les procès.

Une des profeſſions les plus honorables parmi nous, c'eſt celle de la guerre; on a raiſon d'eſtimer des hommes qui conſacrent leur vie à la défenſe de l'État: mais cette profeſſion qui, chez nous n'eſt ſuivie que par un certain nombre d'hommes, étoit commune à tous les Juifs.

Tous étoient laboureurs & guerriers en même-tems. Au moindre signal les Rois assembloient autour d'eux des armées très-nombreuses, qui avoient pour armes offensives la lance, l'épée, le javelot & la fronde; & pour armes défensives le bouclier, le casque, & la cuirasse. On peut juger de l'ordre dans lequel marchoient ces troupes, par celui qui s'observoit dans le désert. Chacun étoit rangé dans sa tribu, chaque tribu dans son quartier: on marchoit au son des trompettes toujours suivant le même ordre. Les armées étoient fort nombreuses. On en peut juger par celle de Josaphat, qui n'avoit pas le tiers du royaume de David, & qui cependant avoit onze cens soixante mille hommes de bonnes troupes sous sa main, sans compter les garnisons de ses places.

Pour peu qu'on ait lu l'Histoire de ce peuple, on ne doutera pas de leur bravoure. On en peut juger par l'armée de David. L'Historien sacré nous dit, que les hommes qui vinrent trouver David à Siceleg, étoient des hommes très-braves & très-forts,

qui

qui tiroient de l'arc, & qui se servoient également des deux mains pour jetter des pierres avec la fronde, ou pour tirer des fléches. Il dit qu'ils avoient des visages de lion, & qu'ils étoient aussi vîtes que les chevres qui sautent sur les montagnes. L'auteur sacré nous a conservé le nom des plus vaillans hommes de David. Adino Hesnite, dit-il, fût le premier entre les trois les plus signalés. Il s'assit dans la chaire comme très-sage, & tua huit cens hommes sans se reposer. Eléazar étoit le second. Les Israélites ayant fui, seul il fit ferme, battit les Philistins jusqu'à ce que sa main se lassât de tuer, & qu'elle demeura attachée à son épée. Le plus estimé après lui étoit Semma, qui demeura ferme au milieu d'un champ, & repoussa les Philistins, dont il tua un grand nombre. Les trois qui étoient les premiers entre les trente braves, passerent au milieu du camp des Philistins pour aller puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem, & l'apporterent à David, qui avoit marqué avoir une grande soif. Abisaï étoit le premier de ces trois.

II. Liv. des Rois, ch. 23, v. 8.

Il s'éleva seul contre trois cens hommes, qu'il tua de sa lance. Banaïas tua deux lions de Moab, lorsque la terre étoit couverte de neige, & descendit dans une citerne, où un lion s'étoit retiré, & il le tua.

Ce courage des Israélites s'est perpétué de race en race, comme on en peut juger par celui des Machabées. Il n'y a aucune Histoire profane, qui puisse nous montrer des Héros, qui approchent de ces hommes célébres, qui délivrerent leur nation de l'oppression où elle gémissoit.

Voilà, mon Fils, le tableau abrégé des mœurs des Israélites. Qu'il est différent de celui que nous tracent les Philosophes! Aussi il n'y a que la haine de la Religion, qui ait pu conduire leur pinceau.

Mais, direz-vous, on voit dans leur Histoire, & on lit dans les Prophétes, que ce peuple étoit souvent infidéle à Dieu, qu'il tomboit dans toutes sortes de désordres. J'en conviens; mais il faut distinguer les tems de séduction d'avec l'esprit national. Il faut juger de ce peuple par

leurs loix, leurs usages, & non par les crimes de ceux qui s'en écartoient, & étoient fortement repris par les Ministres du Seigneur, qui étoient les Dépositaires & les Interprêtes de sa loi. Remarquez, en même-tems, je vous prie, que la fidélité de l'Histoire à rapporter leurs défauts, doit vous répondre de la sincérité des Historiens, dans l'exposé qu'ils nous font de leurs mœurs. Au reste, je pourrois dire hardiment que ce que les Prophétes condamnent chez ce peuple, c'est ce que les Philosophes estiment chez nous : leurs vices sont nos vertus. Car le vice le plus ordinaire des Juifs a été de tomber dans l'idolâtrie, de secouer le joug de la Religion. Or, c'est ce que ces Messieurs appellent se dégager des liens de la superstition. Les Prophétes leur reprochent des désordres honteux; mais ce sont ces désordres que nos Philosophes mettent en honneur par les leçons qu'ils en donnent dans leurs ouvrages. Isaïe fait la peinture des ajustemens des filles de Sion, & leur reproche leur molesse, leur affèterie, les artifices

qu'elles employoient pour séduire ; mais n'est-ce pas là ce qu'on appelle parmi nous, bon goût, délicatesse, graces du commerce, &c. & nos Philosophes ne regardent-ils pas les censures que la Religion fait de ces vaines & dangereuses superfluités, comme une morale trop sévére ?

Laissons donc là le jugement des Philosophes, & soyons persuadés que la nation Juive mérite à bien des titres notre estime, & une parfaite confiance dans le témoignage qu'elle rend aux faits, qui se sont passés au milieu d'elle. Je, &c.



XXI. LETTRE.

Révélation manifeſtée aux nations.

AVANT de vous expoſer la révélation faite aux Chrétiens, je crois, mon Fils, devoir vous montrer que la révélation faite aux Juifs a été connue des principaux peuples de la terre, avec leſquels ils ont été en relation. La voix de Dieu a retenti par tout l'univers, & le peuple d'Iſraël étoit comme un ſigne placé ſur une montagne, pour avertir les nations qu'il y a un Dieu dans le ciel, qui a tout créé, qui gouverne tout, & qui mérite ſeul nos adorations, enſorte qu'elles ſont toutes inexcuſables.

Premièrement, la vue des créatures annonce à qui a du bon ſens l'exiſtence de Dieu, ſes perfections, & nos devoirs à ſon égard. C'eſt une révélation naturelle, que les ténébres les plus épaiſſes ne peuvent effacer. A cette prédication ſi éclatante,

Dieu en a joint une autre, qui pour être plus secrète, n'en est pas moins forte; c'est cette loi naturelle, qui est écrite sur la table de notre cœur, & qui nous juge irrévocablement; loi qui nous prescrit nos devoirs, régle toutes nos pensées, détermine l'objet de tous nos desirs, & pése toutes nos actions; loi toujours vivante, & qui récompense par la paix intérieure qu'elle procure, ou punit par les troubles qu'elle excite. Tous les hommes qui ont abandonné Dieu, pour adorer des Idoles, sont donc inexcusables, puisqu'ils ont résisté à ces témoignages éclatans que Dieu a donnés de sa puissance & de sa sainteté; mais ils le sont encore bien plus, si l'on fait attention à la connoissance que les nations ont eu des grandes merveilles que Dieu a opérées sur la terre, soit pour punir les crimes des hommes, soit pour protéger ses serviteurs: merveilles si éclatantes, que la mémoire n'en a jamais été effacée.

Le plus incroyable de nos mystères, & celui qui est le plus propre à nous inspirer une juste frayeur des juge-

mens de Dieu, c'eſt la chûte de l'homme par le péché originel. Cependant ce myſtère ſi incompréhenſible, a été cru de tous les peuples de la terre. J'ai pour garant de ce que j'avance ici Voltaire lui-même, qui, dans ſa Philoſophie de l'Hiſtoire, (Livre deſtiné uniquement à combattre la révélation) convient que *la chûte de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations.* Donc toutes ces nations connoiſſoient que l'homme avoit été créé dans la juſtice, que tous les maux qu'il éprouve ſont une ſuite de ſa révolte. Donc ils croyoient que Dieu eſt bon, qu'il eſt juſte, qu'il eſt ſaint, qu'il eſt tout-puiſſant, qu'il eſt terrible dans ſa colère. Or, ne ſont-ce pas là les premières vérités que la révélation nous apprend ?

Le déluge, dont la mémoire s'eſt toujours conſervée ſur la terre, & qui eſt même conſtatée par la Fable, a dû imprimer dans l'eſprit de tous les peuples une grande idée de l'amour de Dieu pour la vertu, de la haine qu'il a pour le vice, & de la ſévérité avec laquelle il le punit.

La révolte des hommes contre Dieu dans la conſtruction de la tour de Babel, & la confuſion dont Dieu les couvrit, enfin leur diſperſion, ſont encore de ces événemens, qui quoique défigurés par la Fable, ſont conſtatés auſſi par elle-même, & fourniſſent une nouvelle preuve que la Juſtice divine n'étoit point inconnue aux nations.

Abraham, l'ami de Dieu, ſortant de ſon pays, & parcourant divers royaumes, y portoit auſſi la connoiſſance du vrai Dieu.

Pharaon, Roi d'Egypte, & Abimelech, Roi de Gérare, comprirent par les châtimens qu'ils éprouverent, qu'Abraham avoit pour protecteur le ſeul & unique Dieu; & on voit même par la réponſe du dernier, & par l'alliance, qu'il fit avec Abraham au nom du Seigneur, qu'il invoquoit le nom de Dieu, & connoiſſoit ſa loi.

Loth, au milieu de Sodome étoit par la ſainteté de ſa vie un Cenſeur ſévére des abominations de ce peuple.

Melchiſédech, Roi de Jéruſalem, étoit en même-tems le Prêtre du

Très-haut. Donc il y avoit dans cette ville un peuple consacré au culte du Seigneur.

Les différens peuples descendus d'Abraham, en conservant la circoncision conservoient aussi un gage de l'alliance, que Dieu avoit faite avec ce saint Patriarche.

Isaac continua d'être sur la terre le témoin de la révélation. Le témoignage que lui rendit Abimelech, Roi de Gérare, que Dieu étoit avec lui; le serment que ce Prince fait, au nom du Seigneur de garder son alliance avec Isaac, prouvent qu'il étoit adorateur du vrai Dieu; & qu'il savoit que Dieu étoit le protecteur de la famille d'Abraham.

La longue demeure de Jacob en Mésopotamie, fut pour tous les peuples de ces pays-là une prédication éclatante de l'unité d'un Dieu, & des biens dont il comble ses Adorateurs.

Joseph, par la sainteté de sa vie, par l'intelligence qu'il eut des songes, & par sa sagesse à gouverner le peuple d'Egypte, & à le nourrir dans le tems de la famine, convainquit

toute l'Egypte & les peuples voisins qu'il y a dans le ciel un Dieu qui voit tout, qui régle tout, & qui sauve ceux qui sont fidéles à sa loi.

Les Egyptiens étoient de tous les peuples le plus éclairé, quand Moyse fût envoyé de Dieu pour délivrer Israël: & c'est à la vue de tout ce peuple qu'il opéra ces étonnantes merveilles, qui ont rendu son nom illustre par toute la terre.

Les prodiges de Josué n'ont pas été moins célébres; car une partie des peuples, qui furent chassés de la terre de Chanaan, s'établirent en Afrique, & y dresserent dit M. Bossuet une inscription publique, pour être un monument de leur fuite & des victoires de Josué.

Hist. Univ. Ch. 3.

L'Histoire de Balaam, qui demeuroit au pays d'Ammon, prouve que Dieu avoit chez les nations des Prophétes connus & honorés comme tels par les peuples voisins.

Job, descendant d'Edom, étoit un fidéle Adorateur du vrai Dieu. Ses afflictions, & la gloire, dont Dieu couronna sa patience, ont été pour les peuples, au milieu desquels il

vivoit, une grande leçon du bonheur qu'il y a de servir Dieu. Les amis de ce saint homme venus de différens pays, prouvent aussi par leurs discours qu'ils connoissoient le vrai Dieu, & qu'ils pratiquoient sa loi.

Tous les peuples de Chanaan, au milieu desquels Israël s'établit, & tous les peuples voisins, comme Moabites, Ammonites, Amalécites, &c. n'ont pû ignorer les prodiges que Dieu avoit faits en faveur de son peuple; cette puissance du Dieu protecteur d'Israël étoit si manifeste que Rahab cette femme débauchée convient, que tous les peuples voisins étoient dans la consternation, parce qu'ils avoient entendu parler des prodiges opérés en Egypte; & les guerres que ces nations ont eu à soutenir contre les Hébreux, leur ont appris par expérience, que le Saint d'Israël étoit le Tout-puissant.

Les victoires de David ont appris aux nations vaincues à redouter le Dieu, qui avoit son trône dans Sion.

La sagesse de Salomon, qui attira l'admiration de la Reine de Saba,

les liaiſons qu'eurent alors les Juifs avec tous les peuples de la terre, qui venoient y apporter leurs richeſſes, n'apprenoient-elles pas à ces nations à connoître la grandeur & la puiſſance du Dieu d'Iſraël ?

Les plus grandes Monarchies qui ayent paru ſur la terre avant Jéſus-Chriſt, & qui réuniſſoient ſous leur domination preſque toutes les nations, ſont celle des Babyloniens ou Aſſyriens ; celle des Perſes ; celle des Grecs, & enfin celle des Romains. Or, c'eſt ſous les yeux de ces dominateurs de la terre que Dieu a opéré les plus grands prodiges en faveur de ſon peuple.

3137. Les Ninivites ne firent-ils pas pénitence à la voix de Jonas, qu'ils ſavoient être un Prophéte, ſorti du milieu d'Iſraël, & envoyé par le Seigneur ?

3294. N'eſt-ce pas ſous les yeux de Sennachérib que l'Ange du Seigneur frappa dans une nuit cent quatre-vingt mille hommes de ſon armée ?

Mérodach, Roi de Babylone, n'envoya-t-il pas des Députés à Ezéchias pour ſavoir comment étoit ar-

tivé le prodige inoui du soleil, qui avoit retrogradé de dix degrés ?

Les Israélites captifs à Ninive & à Babylone, n'étoient-ils pas autant de Prédicateurs de la justice de Dieu & de la sainteté de ses loix ?

La réponse pleine de sagesse que fit Achior, Chef des peuples des Ammonites à Holopherne, prouve que les peuples voisins des Juifs connoissoient très-bien leur Histoire, & qu'ils ne doutoient pas qu'ils ne fussent d'une manière spéciale sous la protection du Dieu Tout-puissant.

La mort d'Holopherne, & la ruine de toute son armée, par le courage 3348.
de Judith, a dû apprendre à Nabuchodonozor qu'aucune puissance ne peut résister au Dieu d'Israël.

Assuérus préservé de la mort par 3385.
la fidélité de Mardochée, & instruit par Esther son épouse de la cruauté d'Aman, & du dessein qu'il avoit de perdre les Juifs, ne les sauva-t-il pas, en reconnoissant qu'ils étoient une race sainte & bénie de Dieu ?

Combien de fois les Rois de Babylone, à la vue des prodiges opérés par le Dieu des Juifs, n'ont-ils

pas reconnu que son regne est un regne éternel, que sa puissance s'étend dans toutes les générations, que toutes ses œuvres sont vraies, ses jugemens équitables, & qu'il humilie les superbes?

Les Rois des Perses après avoir détruit l'empire de Babylone, comme Dieu l'avoit fait annoncer clairement par ses Prophétes, n'ont-ils pas ordonné par des Édits publics à tous les peuples soumis à leur domination, de révérer le Dieu de Daniel, parce qu'il est le Dieu vivant & éternel, qu'il sauve, & qu'il fait des prodiges admirables?

Ne sont-ce pas les Rois des Perses, qui ont ordonné de rebâtir le temple, & qui ont fourni eux-mêmes l'argent pour sa réconstruction, & pour les sacrifices, en demandant qu'on priât pour eux?

Alexandre, Fondateur de l'empire des Grecs, a rendu lui-même ses hommages au Seigneur dans son temple, & a reconnu que c'étoit le Dieu d'Israël, qui lui donnoit la victoire. Ses successeurs ont long-tems favorisé & honoré les Juifs.

S'il eſt ſurvenu une race impie, qui a oſé attaquer le Seigneur juſques dans ſon temple, elle a appris par les terribles châtimens, qui ſont tombés ſur elle, qu'il faut que l'homme ſoit ſoumis à Dieu, & qu'un mortel ne doit point s'égaler au Tout-puiſſant.

Toutes les victoires que Dieu a accordées aux Machabées, ont appris à leurs ennemis que celui qui eſt ſous la protection du Très-haut n'a rien à craindre.

Ptolomée, Roi d'Egypte, rendit de grands honneurs aux Juifs, & leur demanda comme une faveur la permiſſion de faire traduire leur loi en Grec, afin d'en faire connoître l'excellence à tous les peuples.

Les Romains firent alliance avec les Juifs, & la renouvellerent pluſieurs fois. On voit par les écrits de ce tems-là qu'ils prirent connoiſſance des Livres ſaints; mais ils étoient trop ſuperbes & trop préſomptueux, pour croire qu'un petit peuple, relégué au coin de la terre, fut plus éclairé & plus ſage qu'eux.

Cette manifeſtation de Dieu aux

peuples les plus policés justifie suffisamment la conduite de la providence : que s'il y a des nations qui n'ont pas eu la même connoissance, l'abus que les autres en ont fait, prouve qu'il y a peut-être plus de miséricorde que de justice, dans le silence que Dieu a gardé à leur égard.

Jugez, mon Fils, par ce court exposé, si je n'ai pas raison de dire que la gloire du Seigneur a éclaté sur toute la terre, & que le peuple d'Israël en a été comme le Prédicateur. Je, &c.



XXII. LETTRE.

Seconde Révélation. Son excellence. Grandeur du Messie, objet de la première Révélation.

Je reçois bien volontiers, mon Fils, vos remercîmens au sujet des Lettres que je vous ai écrites, pour vous prouver la certitude de la Révélation faite aux Juifs. La franchise qui vous est naturelle, me persuade que c'est bien sincèrement que vous me dites que vous les avez lues avec plaisir, & qu'elles ont fait sur vous l'impression que je désirois. Vous sentez que des complimens me plairoient peu, si le cœur n'y avoit point de part. Je veux non tyranniser votre esprit, mais le convaincre. La Religion est l'affaire du cœur; il faut la croire pour l'aimer, & la connoître pour s'y attacher par la foi. Une incrédulité manifeste m'affligeroit moins de votre part, qu'une fausse complaisance; qui vous porteroit à

vous déguiser. Une plaie cachée est incurable. Mais encore une fois je ne crains pas de votre part une pareille dissimulation. C'est donc dans l'espérance que j'ai que Dieu achevera en vous ce qu'il a commencé, que je vais travailler de bon cœur à vous exposer les preuves de la révélation faite aux Chrétiens. C'est à M. l'Abbé *** qui a la bonté de diriger mes pas, que vous en aurez l'obligation; ne manquez pas de lui en faire vos remercîmens.

Nous voilà, mon Fils, arrivés au grand objet de toute la révélation, c'est-à-dire, à la mission du Sauveur promis depuis l'origine du monde. Connoissez toute la grandeur du bienfait, par la grandeur des maux, dont il est le remède; par la longue attente où le monde a été d'un tel secours; par les grands préparatifs que Dieu a employés pour nous disposer à le recevoir, & enfin par les avantages qu'il a procurés à la terre.

Le monde est demeuré jusqu'à Jésus-Christ dans les ténébres les plus épaisses. L'idolâtrie a été universelle. La loi donnée par Moyse avec

le plus grand appareil, n'a point changé la face du monde, car elle n'a pas eu plus de vertu pour ressusciter l'homme mort par le péché, que le bâton * que Giezi mit par l'ordre d'Elisée sur l'enfant de la Sunamite, qui étoit mort. Il falloit que l'Envoyé de Dieu vînt lui-même s'unir à notre nature, se faire enfant comme nous, joindre la vie à la mort, pour nous ressusciter; il falloit que le Fils de Dieu descendît du ciel pour réparer son ouvrage, qu'il créât de nouveau l'homme à son image, qu'il y répandît un souffle de vie, & qu'il gravât sa loi non plus sur la pierre, mais dans nos cœurs.

Or, c'est là le grand spectacle que vous présente la seconde partie de la révélation. Les ombres de la loi vont disparoître, le tems des figures est passé : Dieu va joindre à la lettre de

* M. Racine dit la même chose dans son Poëme sur la Grace, en parlant de la loi :

> Ainsi n'a pu jadis le bâton d'Elisée,
> Ressusciter l'enfant de la mere affligée.
> Le Prophête lui seul touché de son malheur,
> Pouvoit dans ce corps froid rappeller la chaleur.

la loi, qui n'est qu'une occasion de mort, quand elle est seule, la grace qui vivifie, en faisant accomplir la loi : la vérité va se montrer dans tout son éclat, & le soleil de justice va se lever sur nous : semblable à un géant, il va s'élancer pour parcourir toute la terre, l'éclairer de la plus vive lumière, & la rendre saintement féconde par sa chaleur vivifiante. Il ira d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, sans qu'aucun pays puisse se dérober à sa chaleur. Ce n'est donc plus dans les bornes étroites de la Judée que la gloire du Seigneur sera concentrée : Tous les hommes vont être appellés à la connoissance du vrai Dieu, & verront le salut qui vient de lui.

Jugez si une telle merveille ne mérite pas bien de fixer toute votre attention. Appliquez-vous donc, mon Fils, à connoître le grand don de Dieu, ce don par excellence, qui a fait l'objet des désirs des Patriarches, des gémissemens des Prophétes, & des vœux de tous les Saints. Comprenez, autant que cela se peut, l'excès de l'amour de Dieu pour

nous, qui a été jusqu'à nous donner son Fils unique, qu'il a engendré de son sein de toute éternité.

Oui, mon Fils, le Sauveur que Dieu nous a donné, & auquel il a rendu le témoignage le plus éclatant dans la seconde révélation, est le propre *Fils de Dieu*, c'est son *Verbe*, sa *Sagesse*, le *caractère de sa substance*, la *splendeur de sa gloire*, le *miroir de ses perfections*, l'*objet unique de ses complaisances*, & celui par *qui les siécles ont été créés*. Il est un seul & même Dieu avec son père, il lui est consubstantiel, il est éternel, infini, Tout-puissant comme lui. Et c'est ce Fils de Dieu qui est devenu Fils de l'homme. Il a uni sa nature à la nôtre, & dès-lors il est devenu sous différens rapports, notre *Frère*, notre *Ami*, notre *Père*, l'*Epoux* de nos ames, notre *Maître*, notre *Docteur*.

L'esprit humain se perd dans la contemplation de tous les avantages qui nous reviennent de l'abaissement où est entré pour nous le Fils de Dieu. Il est la *voie* qui nous conduit à Dieu, la *vérité* qui nous instruit,

la *vie* de nos ames par sa grace, & il sera dans le ciel notre *vie* & la *vie éternelle* par sa gloire. Il est une *victime de propitiation* pour nos péchés, un *holocauste* par lequel nous adorons Dieu, & une *hostie* d'actions de graces & d'impétration. Nous sommes sûrs en nous présentant avec lui *devant le trône de la miséricorde de Dieu* de n'être jamais refusés, parce que ce Fils de Dieu prie pour nous en qualité de *Pontife*, de *Médiateur*, d'*Avocat*. C'est par lui *seul que nous avons accès auprès de Dieu*, & c'est par la *foi en son nom que nous serons* sauvés.

Il est notre *Sagesse*, notre *Justice*, notre *Rédemption*; notre *Sanctification*. Sans lui nous *ne pouvons rien*, mais nous trouvons en lui tout ce qui nous manque, soit la lumière qui nous éclaire, soit la force qui nous fait triompher du monde & de nous-mêmes. Il est notre Sauveur, notre Médecin: il est le Dispensateur de tous les dons de Dieu, le Roi du ciel, le *souverain Dominateur* de la terre, *le Chef de tous les enfans* de Dieu & des *Anges* mêmes, le *pre-*

mier né d'entre *les morts*, le *principe & la fin de toutes choses ; en lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse & de la science de Dieu ;* il est le maître de la vie & de la mort ; il a les *clefs de David*, il *ouvre & personne ne ferme*, il *ferme & personne n'ouvre.* Les Anges sont ses Ministres & les *exécuteurs* de *ses* volontés. Enfin il sera notre *Juge*, & nous trouverons en lui notre éternelle Félicité, si nous avons le bonheur de le connoître, de l'aimer & de le servir.

Que ces titres sont grands ! & qu'ils méritent bien notre étude, puisque *la vie éternelle ne consiste qu'à connoître Dieu & son Fils, qu'il a envoyé.* Jean, 17, 3.

Que toutes les sciences humaines sont peu de choses auprès de celle-là ! Elles ne sont utiles qu'autant qu'elles y peuvent conduire. Aussi voyons-nous que saint Paul n'est devenu intelligent dans le mystère du Christ, qu'en quittant tout pour acquérir cette science. *Tout me semble une perte,* Phil. 3, 8. disoit-il, au *prix de cette haute connoissance de Jésus-Christ ; pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses,*

& je les regarde comme de l'ordure pour gagner Jésus-Christ.

Tous les Saints qui ont vêcu avant l'incarnation du Verbe mettoient toute leur application à examiner en
I. Petr. 1, 2. *quel tems, en quelles conjonctures l'Esprit de Jésus-Christ, qui les instruisoit de l'avenir, leur marquoit que devoient arriver les souffrances de Jésus-Christ, & la gloire qui les doit suivre.*

Enfin, les Anges eux-mêmes abîmés dans l'Océan de la Majesté de
Ch. 16, 12. Dieu, mettent leur gloire à pénétrer dans le mystère de Jésus-Christ.

Heureux donc & mille fois heureux ceux à qui il est donné de s'y appliquer. Au reste, cette science est plus l'affaire du cœur que de l'esprit. C'est l'amour de Dieu qui en est la clef, & un simple, qui sait bien prier, est souvent plus habile dans cette science que les plus beaux génies.

Mon dessein n'est pas de vous tracer le tableau entier de toutes les perfections, de toutes les grandeurs du Fils de Dieu fait homme; il me suffit de vous en avoir marqué les traits les plus frappans, afin d'exciter en vous un désir sincère de le connoître.

Mon objet pour le présent, c'est de vous convaincre, que *Jésus-Christ*, le Fils de Marie, né de la race de David, est le vrai Messie, celui que les Justes attendoient, & qu'on n'en doit pas attendre d'autre. Que c'est lui *qui a été prédestiné pour être le Fils de Dieu dans une souveraine puissance*, que c'est sur sa tête que reposent toutes les benédictions éternelles. Rom. 1. 4.

Je, &c.



XXIII. LETTRE.

Certitude de la seconde Révélation prouvée par la certitude de la première.

LA première révélation, mon Fils, n'a eu pour objet que de nous annoncer Jésus-Christ. Dieu nous auroit trompés, si les promesses avoient été sans effet, les prédictions sans accomplissement, & les figures sans réalité. La première seroit fausse, si la seconde l'étoit.

Or, après la démonstration que je vous ai faite de la vérité de la première révélation, peut-il rester quelque doute sur la nécessité d'une seconde & sur son existence, & puisque *Jésus-Christ* est le seul qui ait tous les caractères du Messie, peut-on douter qu'il ne le soit?

Le Juif qui a entre les mains les Livres saints, qui déposent en faveur de Jésus-Christ, ne le reconnoît pas pour le Messie, il est vrai; mais il n'en produit aucun autre, à qui il

puiſſe faire l'application des prophéties. Il l'attend, dit-il, & il ne doute pas qu'il n'arrive; mais il eſt viſible qu'il eſt lui-même dans l'erreur; car ſi le Sauveur promis n'eſt pas venu, les promeſſes qui le regardent ſont fauſſes, puiſque le tems marqué pour ſa venue eſt paſſé; & ſi les promeſſes ſont fauſſes en un point, elles ne méritent plus d'être reçues comme venant de Dieu. Or, que le tems de l'accompliſſement des prophéties ſoit paſſé, il n'y a qu'un Juif endurci & frappé d'aveuglement, qui puiſſe le nier.

Jugez-en vous-même; ſuivant la prophétie de Jacob, le Meſſie doit paroître avant la ruine de la république des Juifs. Voici ſes paroles: *L'autorité ne ſortira point de Juda, & il y aura toujours des Conducteurs du peuple nés de ſa race, juſqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, & qui eſt l'objet de l'attente des nations.* Gen. 49, 10.

Ce caractère d'être l'*Envoyé de Dieu*, & d'être l'objet de l'*attente* du monde ne peut convenir qu'au Meſſie. Donc c'eſt lui que Jacob avoit en vue. Or, il doit venir avant que l'au-

torité & la magiſtrature ſorte de Juda. Elle n'y eſt certainement pas depuis plus de ſeize cens ans ; donc le Meſſie doit être venu depuis plus de ſeize cens ans. Le ſceptre à proprement parler n'eſt ſorti de cette tribu, que dans le tems qu'elle a perdu ſous Veſpaſien ſa ville, ſa liberté, & le privilége de former un corps viſible & ſubſiſtant. Juſqu'à ce tems-là elle avoit formé un corps de nation, qui avoit ſes loix & ſes magiſtrats. Il faut donc fixer la venue du Libérateur promis quelque tems
Oſée 3, 4. avant la diſperſion de cette nation. *L'abolition de l'autorité dans ce peuple ſera*, nous dit encore Oſée, *le ſigne que le Meſſie eſt venu.*

Le Prophéte Daniel parle encore plus clairement du tems de la venue du Meſſie. Il en fixe l'époque. Voici les propres paroles du Prophéte :

Ch. 9, 21. *Lorſque j'étois en prières*, dit-il, *vers le tems du ſacrifice du ſoir, l'Ange Gabriel volant vers moi, me toucha & me parla ainſi :*

Ib. 24. *Le tems de ſoixante & dix ſemaines eſt fixé par rapport à votre peuple, & à votre ville ſainte, afin qu'alors la*

prévarication cesse, que le péché prenne fin, & que l'iniquité soit expiée ; & que la justice éternelle lui succéde ; que la révélation & la prophétie soient accomplies, & que le Saint des Saints soit oint.

Sachez donc & comprenez-le bien, v. 25
que depuis le jour où l'ordre sera donné de rebâtir Jérusalem jusqu'au tems où paroîtra le Roi, qui est le Christ, il y aura sept semaines & soixante & deux semaines.

Les places de Jérusalem, & ses murailles seront donc rebâties, quoique
dans des tems difficiles, & après soi- v. 26
xante & deux semaines le Christ sera mis à mort, & personne ne sera à lui (ou pour lui); *& le peuple qui aura pour Chef le Prince qui doit venir, détruira la ville & le sanctuaire.*

Le Christ établira une ferme alliance v. 27
avec plusieurs dans une semaine : & dans le milieu de cette semaine, il fera cesser le sacrifice & l'oblation. L'on verra autour de la ville les abominations de la désolation, & jusqu'à l'entière ruine qui a été résolue, l'on ajoutera désolation à désolation.

J'ai tiré cette version de M. Du- Principes de

La Foi chrétienne, ch. 21.

guet, qui assure qu'il l'a traduite sur l'original, pour ôter tout prétexte aux contestations. C'est lui aussi qui va parler dans l'explication que je vais vous donner de cette prophétie. Il ne me seroit pas possible de le faire avec autant de clarté & de précision que le fait ce savant Auteur.

« On ne peut douter, dit-il, que » les semaines dont parle Daniel, » ne soient des semaines d'années, » non de jours ou de mois. Il étoit » occupé, comme il le dit lui-même, » du nombre de soixante & dix ans » révélés à Jérémie, qui comprend » dix semaines d'années, ou sept fois » dix ans; & Dieu lui découvre une » autre durée qui comprend sept fois » cette première, & qui est composé » de soixante & dix semaines. Ainsi » sept fois dix ans, sont le premier » nombre multiplié par sept, & en » sont la base, & par conséquent ce » sont des années de même mesure » qui sont le fond de l'une & de l'au- » tre révolution, autrement la sup- » putation deviendroit incertaine; au » lieu que l'Ange veut absolument » tout expliquer à Daniel, & ce Pro-

» phéte au lieu de marquer les tems, » répandroit de nouvelles ténébres sur » l'avenir.

» Cette unique obſervation étant » faite, tout eſt clair dans la prophé» tie, car les deux termes de ſoixante » & dix ſemaines ſont fixés : leur » commencement à l'ordre donné » pour rétablir les murailles de Jé» ruſalem, & leur fin à celle de la » vie du Meſſie. Ainſi pour trouver » le ſecond terme, il ne faut que s'aſ» ſurer de la date du premier, qui » eſt exactement connu par l'Hiſtoire » de Néhémias.

» Ce ſaint homme nous dit qu'il » obtint d'Artaxercès Roi des Perſes, » dont il étoit l'Echanſon, un ordre » pour relever les murs de Jéruſa» lem; que cet ordre fut expédié la » vingtième année de ſon regne.

» Il n'y a donc qu'à compter depuis » cette vingtième année quatre cens » quatre-vingt-dix ans, à quoi ſe mon» tent les ſoixante & dix ſemaines » de Daniel, pour arriver à la fin » de la vie du Meſſie. Et cette ſuppu» tation conduit à la vingt-deuxième

» année de Tibere, ſous lequel Jéſus-
» Chriſt mourut.

» Pour rendre la démonſtration
» qu'on tire de cette prophétie plus
» claire, il en faut examiner ſéparé-
» ment toutes les parties.

» Il eſt dit qu'il faut commencer
» à compter les ſemaines juſqu'au
» Meſſie, du jour que l'ordre ſera
» donné pour rétablir Jéruſalem, &
» nous venons de voir que cet ordre
» eſt donné la vingtième année d'Ar-
» taxercès.

» Il eſt dit que les murailles de
» Jéruſalem ſeront rebâties dans des
» tems difficiles, & au milieu des
» contradictions. Ce qui s'eſt accom-
» pli à la lettre. Voilà donc la pre-
» mière partie de la prophétie ac-
» complie.

» Enfin il eſt dit qu'après ſoixante
» & neuf ſemaines le Chriſt ſera mis
» à mort. Une ſemaine eſt marquée
» entre les autres, & c'eſt la dernière;
» c'eſt la ſoixante & dixième; & c'eſt
» dans celle-là que le Chriſt doit être
» mis à mort, & au milieu de laquelle
» l'hoſtie & les ſacrifices ſeront abo-

» lis, sans doute, après la mort du » Christ.

» L'explication de cette dernière » semaine est facile. Le Messie doit » en employer trois ans & demi à » son ministère public, & à l'éta- » blissement de la nouvelle alliance; » or, le ministère de Jésus-Christ en » a duré autant. Au milieu de la se- » maine le Messie doit abolir les sa- » crifices anciens, & Jésus-Christ les » a abolis en même-tems en s'offrant » lui-même.

» Dans la troisième partie le Messie » est marqué par ses caractères les » plus augustes. Il est le Saint des » Saints, l'Auteur d'une Justice éter- » nelle.

» Dans la quatrième il est dit que » le Messie sera mis à mort, & que » personne ne se déclarera pour lui.

» Dans la cinquième il est dit » qu'un peuple conduit par un Prince » détruira le temple & le sanctuaire. » L'histoire ici sert de commen- » taire ».

Il est donc visible que cette prophétie ne regarde que le Messie. Or le tems de son accomplissement est

passé, donc il doit être venu, puisque Jérusalem est détruite.

Enfin Aggée & Malachie marquent aussi un tems, qui est actuellement passé. Aggée dit aux Juifs, qui voyoient rebâtir le second temple, & qui fondoient en larmes, en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de celui qui avoit été bâti par Salomon, que la gloire de ce second temple surpasseroit celle du premier, parce que
Aggée 2, 10. c'est dans ce lieu que *Dieu donneroit la paix par la venue du désiré des nations*.

Ce désiré des nations ne peut être que le Messie. Le temple ne subsiste plus, donc il faut que le Messie soit venu avant sa destruction.

Ch. 3, v. 1. Malachie confirme cette même promesse par ces mots : *Voici que j'envoie mon Ange*, (c'est Dieu qui parle) *il préparera la voie devant moi. Et aussi-tôt le Seigneur que vous cherchez, & l'Ange de l'alliance que vous désirez, viendra dans son temple.*

Le Ministre de l'alliance nouvelle ne peut être que le Messie. Il n'y a que lui qui puisse être appellé le

Seigneur, auquel le temple même est consacré. Le temple ne subsiste plus, donc le Messie doit être venu dans le tems qu'il subsistoit. Donc le temps est passé.

Ajoutons à ces preuves de la venue du Messie deux autres événemens bien connus & bien décisifs : c'est la réprobation du Juif même, & la conversion des Gentils. Toute l'Écriture sainte retentit de ces deux importantes vérités. Or, il faut s'aveugler pour ne pas voir que cette nation est à présent rejettée de Dieu, qu'elle est, comme dit Osée, *sans sacrifice, sans autel, sans sacerdoce.* Osée 3, 4. La vocation des Gentils n'est pas moins clairement marquée. *Le peuple, qui n'étoit pas le peuple de Dieu, est devenu son peuple.* Ibid. ch. 2, v. 9. Les Gentils étrangers aux *promesses sont devenus le peuple du Dieu d'Abraham.* Ps. 46, 10. Ces deux événemens supposent la venue du Messie, puisque la réprobation du Juif sera la punition de ce qu'il l'aura méconnu ; & que la conversion du Gentil doit être le fruit des mérites de son sacrifice. Ces deux événemens sont accomplis ; donc le Messie

eſt venu, donc l'attente des Juifs eſt vaine. Oppoſer à ces preuves inconteſtables l'incrédulité du Juif même, lequel, dit-on, doit entendre mieux que nous les prophéties, c'eſt oppoſer à l'évidence de l'accompliſſement des prophéties, leur accompliſſement même. Je, &c.



XXIV. LETTRE.

Première preuve de la mission de Jésus-Christ tirée des Prophètes. Prophéties touchant la naissance & la vie du Messie.

Le Messie est venu. Cette vérité, mon Fils, me paroît démontrée pour quiconque croit aux prophéties. La difficulté, dira-t-on, c'est de connoître quel est ce Messie. Mais dès qu'il n'y a pas de choix à faire, il n'y a pas de difficulté à se décider. Si les Juifs pouvoient nous produire quelqu'autre que *Jésus-Christ*, sur qui les annonces pussent tomber, on pourroit être embarrassé; mais il n'en produisent aucun. Donc il faut nécessairement que Jésus-Christ le soit, puisqu'il est le seul, à qui ce titre puisse convenir. Ainsi nous voilà déjà bien avancés. Nous tenons trois importantes vérités : 1° Toute l'ancienne révélation n'a pour objet que d'annoncer un Sauveur aux hommes. 2° Ce Sauveur est venu, puisque la

tems marqué pour sa mission est passé. 3° Jésus-Christ est ce Messie, puisqu'il est le seul qui s'annonce pour tel, le seul qui en porte tous les caractères. Je pourrois en demeurer là, avec la confiance que la droiture de votre cœur m'assure de votre approbation ; mais la question est trop importante pour me fixer à cette première vue. J'entre dans le détail des preuves, qui doivent nous obliger à confesser que J. C. est l'*Envoyé de Dieu, le desiré & l'attente des nations, qu'il est le Saint des Saints, l'Oint*, ou *le Christ, l'Auteur de la Justice.*

1° Les prophéties qui regardent le Messie, ne conviennent qu'à Jésus-Christ. 2° Les miracles qu'il a opérés ont été le sceau de sa mission. 3° Enfin les merveilles qui sont arrivées dans le monde par la prédication des Apôtres dissipent tous les doutes, que l'incrédulité peut faire naître sur cette mission. Ainsi voilà trois sortes de preuves. Les unes précédent sa venue, les autres l'accompagnent ; & d'autres enfin viennent après pour la confirmer. Les preuves qui ont précédé Jésus-Christ sont les prophéties

& les figures. Dieu, pour préparer les hommes à recevoir ce Libérateur, a fait publier par ses Prophétes, comme par autant de trompettes, les traits caractéristiques de ce Sauveur. C'est en les étudiant avec attention que vous verrez mieux le rapport fidéle qui se trouve entre la première & la seconde révélation.

Voulez-vous, mon Fils, voir le tableau de ce divin Sauveur peint de la main des Prophétes? Jettez les yeux sur les traits que je vais vous en rapporter. Vous verrez que Jésus-Christ y est représenté au naturel. Il n'y a point un seul fait important de sa vie qui ne s'y trouve tracé. *Ces hommes animés* de l'Esprit-Saint, étoient, comme dit saint Pierre, *toujours occupés à pénétrer le mystère de Jésus-Christ & examinoient dans cette recherche en quel tems & en quelle conjoncture l'Esprit de Jésus-Christ qui les instruisoit de l'avenir, leur marquoit que devoient arriver les souffrances de Jésus-Christ & la gloire qui les devoit suivre.* Aussi Dieu leur a révélé ce mystère dans un si grand détail, qu'il est impossible à un cœur droit de le

I. Ep. ch. 1, v. 12.

I. Ep. 10, 11.

méconnoître. Les Païens mêmes ont été si frappés de la ressemblance qui se trouve entre les Évangélistes & les Prophétes, qu'ils ont cru que les prophéties étoient faites après l'événement : mais l'incrédulité des Juifs a détruit tous leurs soupçons, & ils ont vu clairement qu'il ne pouvoit y avoir de connivence entre le Juif & le Chrétien, & c'est ce qui en a porté un grand nombre à reconnoître Jésus-Christ pour le Libérateur promis.

Je suppose, mon Fils, que vous avez présent à l'esprit la vie de Jésus-Christ. Ainsi je me contenterai de vous rapporter les textes des Prophétes qui le regardent, afin que vous en fassiez vous-mêmes l'application.

Gen. 49, 10. *Le sceptre*, est il dit, (ou l'autorité) *ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, pour remplir l'attente des nations.* Une
Isaïe 7, 14. *vierge* le *concevra* dans son chaste sein, *& elle enfantera un Fils*, dont le nom *sera Emmanuel. Jessé*, père de David, *sera la tige* heureuse, *qui poussera ce rejetton* célébre, *& d'où il sortira comme*

une fleur. Et toi Bethlehem, quoique la plus petite ville de Juda, tu verras naître dans ton enceinte celui qui a été engendré dès le commencement dès l'éternité. Mich. 5, 2.
Cet enfant nouvellement né portera sur son épaule la marque de sa puissance; & il sera appellé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père d'une famille éternelle, le Prince de la paix; l'étendue de son empire, n'aura point de bornes, & la paix qu'il établira n'aura point de fin. Il s'assiéra sur le trône de David, & il possédera son royaume pour l'affermir & le fortifier dans l'équité & la justice, depuis ce tems jusqu'à jamais. If. 9, 6. v. 7.
Il fera regner avec lui la justice & une paix abondante, aussi durables que les cieux. Ps. 71, 7.

Une étoile sortira de Jacob, & un rejetton s'élévera d'Israël. Nom. 24, 17.
Dans le tems que la terre sera couverte de ténébres, le Seigneur se levera sur Jérusalem, & sa gloire éclatera sur elle. Isaïe 9, 2.
Les Rois marcheront à sa lumière, viendront lui offrir leurs présens, lui apporteront de l'or de l'Arabie, & l'adoreront comme un Dieu. v. 3.

A peine sera-t-il né, que l'on *entendra dans Rama des voix, des plain-* Jérém. 31, 15.

tes, & beaucoup de cris lamentables. Rachel pleurant ses enfans, parce qu'ils seront mis à mort par les ordres du cruel Hérode. Il n'échappera à la mort, qu'en se retirant en Egypte, où il doit demeurer jusqu'à ce que Dieu l'en rappelle, selon qu'il est dit dans
Osée 11, 7. Osée *je rappellerai mon Fils d'Egypte*, il demeurera à Nazareth, & il sera *appellé Nazaréen. J'envoyerai devant*
Jug. 13, 5. lui, dit le Seigneur, *mon Ange pour*
Mal. 3. *préparer les voies devant sa face. Bientôt après viendra dans son temple le Souverain que vous cherchez, l'Ange de l'alliance que vous attendez*, & par sa présence *ce temple recevra une plus grande gloire que l'ancien.*

Isaïe. Quand le tems de sa manifestation sera venu, on *entendra dans le désert, la voie de celui qui crie : rendez droits ses sentiers.*

Ibid. 53, 2. Il paroîtra enfin ce Sauveur du monde, *mais il s'élévera comme un foible arbrisseau & comme un rejetton qui sort d'une terre séche* (parce qu'il n'aura plus rien de la puissance & de la splendeur de David, dont la famille sera comme une terre séche). *Il paroîtra sans beauté & sans éclat.*

Les Juifs-charnels le verront, mais comme il n'*aura rien qui attire leurs regards, il leur paroîtra méprisable & le dernier des hommes ;* ils auront des yeux & ne verront point ; ils auront des oreilles & n'entendront point.

Il se dira Fils de Dieu, & il Sag. 2, 13.
appellera *Dieu son Père*, lequel lui Isaïe 42, 1.
rendra témoignage par les miracles qu'il lui donnera d'opérer, *& le reconnoîtra pour son serviteur choisi, pour son Fils bien-aimé, dans lequel il a mis toute son affection.*

Les yeux des aveugles seront ouverts, Ibid. 35, 5.
les sourds entendront, & les boiteux auront l'agilité du Cerf. Il n'aura rien Ch. 42, 4.
de sombre dans ses regards. Il ne brisera point le roseau froissé, il n'éteindra point la mêche qui fume encore, mais il jugera dans la justice. La grace & la douceur seront répandues sur ses lèvres. Il ne poussera point de cris dans Ch. 44, 3.
les places publiques, & on n'entendra Ch. 42, 2.
point sa voix dans les villes. Le Sei- v. 6.
gneur qui l'a appellé dans la justice, l'établira pour être le Médiateur de l'alliance avec son peuple, & la lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, pour tirer des fers ceux qui

ſont enchaînés, *& pour faire ſortir de priſon ceux qui ſont dans les ténèbres.* Ses paroles ſeront des paroles de vie.

Il enſeignera les voies de Dieu dans la vérité & dans la juſtice ſans aucun reſpect humain, (comme il le dit lui-même par la bouche de David
Pſ. 39, 10. ſon Prophéte). *Tant que j'ai été parmi ce peuple*, *j'ai annoncé votre juſtice dans une grande aſſemblée*, *je n'ai point tenu ma bouche fermée*, crainte de déplaire aux hommes: *je n'ai point tenu votre juſtice cachée dans le ſecret de mon cœur : je publie votre vérité & le ſalut que vous donnez*, *je n'ai point célé votre miſéricorde.*

Les mêmes Prophétes qui ont annoncé la venue de Jéſus-Chriſt ont auſſi publié l'incrédulité de ſa nation, & ſon endurciſſement.

Iſ. 53, 1. *Qui eſt ce*, dit-il, *qui a cru à ma parole*, *& à qui le bras du Seigneur a-*
Pſ. 108, 2. *t-il été révélé? La bouche du méchant & celle de l'impoſteur ſe ſont ouvertes contre moi*, *ils m'ont parlé avec une langue trompeuſe;* (pour me ſurprendre
v. 3. dans mes paroles) *ils m'ont attaqué de toute part avec des paroles de haine*,
v. 4. *& ils m'ont fait la guerre ſans aucun*

ſujet. Je les ai aimés, & ils ſe ſont déclaré mes ennemis, tandis que je priois pour eux; ils m'ont rendu le mal pour le bien, & la haine pour l'amour que je leur portois. Ils ont dit entr'eux: ſa vue ſeule nous eſt inſupportable, Sag. 2, 15.
parce que ſa vie n'eſt pas ſemblable à celle des autres, & qu'il ſuit une conduite toute différente. Il s'abſtient de v. 16.
notre manière de vivre; il préfére (la gloire de Dieu, qui eſt) *ce que les Juſtes attendent à la mort*, (à la gloire des hommes). *Il ſe glorifie d'avoir Dieu pour Père. Voyons donc ſi ſes* v. 17.
paroles ſont véritables: éprouvons ce qui lui arrivera, & nous verrons quelle ſera ſa fin. Car s'il eſt vraiment Fils v. 18.
de Dieu, Dieu prendra ſa défenſe, & il le délivrera des mains de ſes ennemis. Examinons le par des outrages & par v. 19.
des tourmens, afin que nous reconnoiſſions quelle eſt ſa douceur, & que nous faſſions l'epreuve de ſa patience. Condamnons-le v. 20.
à la mort la plus infâme, car ſi ſes paroles ſont véritables, Dieu prendra ſoin de lui.

Je termine ici cette Lettre, mon Fils, pour vous donner le tems de faire attention ſur la fidélité avec

laquelle les Prophétes nous ont annoncé la naissance, & la vie de Jésus-Christ, sa bonté, sa charité pour les hommes, & leur fureur contre lui. Je réunirai dans la Lettre suivante les traits qui regardent sa mort, sa résurrection, & la formation de son Église, & j'espére que vous reconnoîtrez que la grande preuve de la révélation des Chrétiens, c'est le rapport parfait qu'il y a entre les deux parties de cette révélation. Vous voyez d'un côté la connoissance exacte que Dieu a donnée aux Prophétes du mystère de Jésus-Christ, & de l'autre avec quelle fidélité Jésus-Christ a rempli tout ce qui étoit écrit de lui dans la loi & les Prophétes. Je, &c.



XXV. LETTRE.

Prophéties sur la mort & la résurrection de Jésus-Christ.

DIEU *a tellement aimé le monde qu'il nous a donné son Fils unique pour être la victime de nos péchés ;* & ce Fils a montré une telle soumission à la volonté de son Père, que dès qu'il est entré dans le monde il a dit à Dieu, comme David nous l'apprend: *Vous n'avez point voulu de victime ni d'offrande, mais vous m'avez formé un corps* (pour être la victime de propitiation pour le péché). *Alors j'ai dit :* (dès le premier instant de ma vie mortelle). *Me voici, je viens selon qu'il est écrit de moi dans toute la suite du Livre : je viens pour faire votre volonté : & la loi* (que vous m'avez imposée de mourir pour le salut des hommes) *est gravée dans le plus intime de mon cœur.* Jean. 3, 16. Ps. 39, 8.

Remarquez ces paroles, mon Fils: Jésus-Christ paroît, tous les sacrifices sont abolis, parce qu'il est la

seule hostie digne de Dieu. La première alliance n'étoit donc qu'une alliance figurative & préparatoire de la seconde. Aussi Jésus-Christ dit-il par la bouche de David : que toute la suite du Livre de la loi annonçoit son sacrifice, & qu'il acceptoit de la plénitude de son cœur l'ordre de son Père. La loi n'avoit donc dans ses préceptes, dans ses cérémonies, dans ses sacrifices que Jésus-Christ pour objet. Cette première vérité est extrêmement importante, & suffit seule pour lever le scandale de la mort de Jésus-Christ. Ainsi le Juif contredit la loi, en rejettant Jésus-Christ à cause qu'il a été comme un agneau qu'on immole. Ce seroit au contraire une raison de le rejetter, s'il ne l'avoit point été.

L'immolation de Jésus-Christ devoit être précédée d'une oblation solemnelle & volontaire. Il falloit qu'une victime d'un si grand prix parût dans le temple de Jérusalem, qui étoit le seul lieu où il fut permis d'offrir des sacrifices. Et comme c'est par son sacrifice même qu'il devoit vaincre & régner, il étoit convenable

qu'il

qu'il entrât à Jérusalem comme un Roi qui vient prendre possession de son empire, & qui va être offert, parce qu'il le veut bien. Zacharie l'avoit annoncé : *Fille de Sion soyez comblée de joie : Fille de Jérusalem poussez des cris d'allégresse : voici votre Roi qui vient à vous. Ce Roi juste, qui est le Sauveur. Il est plein de douceur ; il est monté sur une ânesse, & sur le poulain de l'ânesse.* Allez au devant de lui & prenez part à son triomphe. Célébrez dans vos Cantiques, comme le Roi David vous y exhorte, la gloire de ce nouveau Roi, & dans les transports de votre reconnoissance dites : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Nous vous bénissons dans la maison du Seigneur. Le zéle de la maison de Dieu dont il est dévoré*, & qu'il fait paroître en chassant les vendeurs du temple, doit vous apprendre à le connoître.

Ch. 9, 9.
v. 9.
Ps. 117, 26.
Ps. 68, 10.

Jésus-Christ condamné à la mort par la volonté de son Père, ne pouvoit mourir que par la violence des hommes. Son corps saint & innocent n'avoit point en lui de principes de destruction. Il falloit donc qu'il fût

tué comme Abel par l'envie & la jalousie de ses frères : il falloit que sa sainteté fit son crime : c'est aussi ce qui est arrivé, & ce que les Pro-
Ps. 108, 2. phétes avoient prédit. *La bouche du méchant & celle de l'imposteur se sont ouvertes contre moi*, (dit-il par la
v. 3. bouche du Prophéte Roi). *Ils ont parlé contre moi avec une langue trompeuse, ils m'ont assiégé par leurs discours pleins de haine, & ils m'ont fait*
v. 4. *la guerre sans sujet. Au lieu de l'amour que je leur portois, ils se sont déclarés mes ennemis : pour moi je me contentois de prier. Je les ai comblé de biens & ils m'ont comblé de maux.*

Parmi les ennemis de Jésus-Christ les Prophétes en désignent un qu'il est impossible de méconnoître : c'est un de ses confidens, c'est un de ses Apôtres qui doit le trahir.

David parlant au nom de Jésus-Christ dont il étoit la figure & le Prophéte, se plaint en ces termes :
Ps. 40, 10. *L'homme avec qui je vivois en paix, à qui je me suis même confié, & qui mangeoit à ma table, a fait éclater sa trahison contre moi.*

Zacharie annonce que ce traître

recevra pour prix de sa trahison trente deniers, & marque l'emploi qui sera fait de cet argent:

Ils peserent, dit le Prophéte, *trente deniers pour prix de celui qui leur étoit vendu, & le Seigneur me dit: allez, jettez à l'ouvrier en argile cette belle somme qu'ils ont cru que je valois, lorsqu'il m'ont mis à prix.* Zach. 11, 12.

Le même David, qui a annoncé la trahison de Judas, a aussi prophétisé le sort de cet impie.

Que ce méchant, dit-il, *soit abandonné à lui-même, que le démon se tienne à sa droite, & qu'il l'obsède; qu'il soit réprouvé, que l'aveu de sa trahison soit un nouveau crime, qu'il abrége ses jours, & que son apostolat passe à d'autres.* Ps. 108, 6.

Les Prophétes n'ont pas borné leur étude à connoître les circonstances de la mort de Jésus-Christ, ce qui les a le plus occupés, c'est de pénétrer quelle étoit la fin du sacrifice de Jésus-Christ & ses dispositions les plus secrétes.

Il s'est offert, nous dit Isaïe, *parce qu'il l'a voulu, il s'est chargé de l'iniquité de nous tous, & s'est revêtu de* v. 53, 7.

nos miséres ; il a porté nos langueurs ; & c'est pour nos péchés qu'il a été blessé.

C'est donc un caractère propre au Messie d'être innocent, & d'être condamné comme coupable ; de porter sur lui la peine du péché, sans la mériter ; de mourir sans être sujet à la mort. Comment le Juif ne reconnoît-il pas à ces traits son Sauveur ? Continuons à suivre les Prophétes, & apprenons d'eux les circonstances de la passion de Jésus-Christ.

Dans l'attente où j'étois du supplice qui me menaçoit, s'écrie Jésus-Christ
Ps. 68, 25. par la bouche de David, *j'ai cherché des Consolateurs, & je n'en ai point trouvé. Personne n'a paru prendre part*
Ps. 37, 12. *à ma douleur. Ceux que j'avois auprès de moi se sont éloignés.* Ainsi s'est accompli l'oracle prononcé par Zacha-
Zach. 13, 7. rie. *Frappez le Pasteur, & les brebis seront dispersées.* Depuis ce moment, (dit Jésus-Christ par la bouche en-
Lam. 3, 63. core de ses Prophétes). *J'ai été l'objet*
Ps. 101, 9. *de la dérision de mon peuple ; j'ai essuyé un jour entier ses outrages & ses*
Ps. 40, 8. *mépris. Mes ennemis ont formé contre moi de nouveaux desseins, & ont pré-*

paré des calomnies, ensuite ils m'ont hautement chargé d'imprécations : Qu'il meure, ont-ils dit, & que sa mémoire périsse. Des hommes pleins de malice se sont assemblés autour de moi ; de faux témoins m'ont accusé. Des animaux Ps. 21, 13.
furieux & des lions rugissans m'ont environné comme pour me dévorer. J'ai livré ma chair aux coups, ma joue aux soufflets, & mon visage aux crachats des impies. Dans cet état misérable, Is. 50, 6.
j'ai paru un objet de mépris, le dernier Ps. 68, 9.
des hommes, & tellement défiguré par la douleur, que j'étois inconnu à mes frères (qui m'ont renié).

Alors j'ai mis à ma bouche une garde Ps. 38, 2.
sévére, j'ai été devant mes Juges dans Isaïe 53, 7.
le silence comme un agneau devant celui qui le tond, & comme une victime que l'on mène au sacrifice. Des bourreaux Ps. 21, 17.
cruels ont percé mes mains & mes pieds, m'ont abreuvé de fiel & de vinaigre, ils ont partagé mes habits entre eux, & ont jetté ma robbe au sort. Tous ceux v. 19.
qui m'ont vu dans ce triste état se sont moqués de moi, & m'ont insulté, en secouant la tête. Ils ont dit : il espéroit v. 8.
en Dieu : maintenant qu'il est tombé v. 9.
entre nos mains, *que Dieu l'en délivre,*

& qu'il le sauve, s'il l'aime en effet. Ainsi m'outrageoient les témoins de mon supplice; *mais je ne répondois à leurs mépris injurieux qu'en priant*
Ps. 108, 4. *pour eux. Je me suis adressé à vous, qui êtes mon Père*, & j'ai dit: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez*
Ps. 21, 1. *vous abandonné? Les péchés*, (dont je me suis chargé) *sont cause que vous*
Ps. 25, 1. *ne me délivrez point. Cependant j'ai tou-*
Ps. 16, 3. *jours marché dans l'innocence, je n'ai point commis d'iniquité, & le mensonge ne s'est point trouvé sur mes lévres;*
Isaïe 53, 6. *mais tous les hommes s'étoient égarés comme des brebis, chacun s'étoit detourné pour suivre sa propre voie, & vous m'avez chargé de l'iniquité de tous.*
v. 7. *Votre justice m'a demandé ce que je ne*
Ps. 87, 5. *devois point. Mon ame accablée de maux est tombée dans la nuit affreuse du tombeau. On m'a compté parmi les morts, comme un homme que votre main a retranché du nombre des vivans. J'ai été mis dans une fosse profonde, dans les lieux les plus ténébreux, & dans l'om-*
Lam. 3, 7. *bre de la mort. On a élevé autour de moi un mur*, comme pour m'empêcher d'en sortir.

Ps. 15, 8. Mais *j'ai mis en vous, Seigneur,*

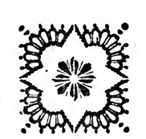
mon espérance, & je ne serai point confondu. (Je sai que) *j'ai toujours le
Seigneur à ma droite, c'est pour cela* v. 9.
*que mon cœur se réjouit, que ma lan-
gue chante des Cantiques de joie, &* v. 10.
*que ma chair repose en paix : parce
que je sai que vous ne laisserez point
mon ame dans l'enfer, & que vous ne
permettrez point que votre saint éprouve* v. 11.
la corruption. Vous me ferez entrer dans le chemin de la vie, & vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre visage.

Que les nations frémissent de colère ; Ps. 2, 1.
*qu'elles forment de vains projets ; que
les Rois & les Princes s'unissent pour* v. 2.
détruire l'empire de votre Christ, & empêcher qu'il ne soumette au joug de sa loi (ceux que vous lui avez donnés) : *vous vous rirez d'eux, & vous les couvrirez de confusion.*

Vos ennemis triomphent pour le présent, ils croyent que c'en est fait
de moi, j'ai bû *dans le torrent* des Ps. 109.
douleurs, il est tems que je me ré-
veille, & que je *leve la tête*, pour Isaïe 53, 11
recueillir le fruit de ce que mon ame a souffert. Il est juste, ô mon Dieu, puis-
que *j'ai livré ma vie en sacrifice pour le* v. 10.

péché, *que je devienne le Père d'une longue postérité*, & que *la volonté* (que vous avez d'en sauver *plusieurs*)
℣. 11. *s'accomplisse par mon ministère ; que ma Justice serve à en justifier plusieurs*, *par la connoissance qu'ils auront de*
℣. 9. *moi. Donnez-moi pour mon partage la multitude des nations.*

Je continuerai dans ma première Lettre à suivre les prophéties touchant Jésus-Christ. Je, &c.



XXVI. LETTRE.

Prophéties de l'Aſcenſion de Jéſus-Chriſt, de l'établiſſement de l'Égliſe & de la vocation des Gentils.

Les Prophétes, mon Fils, ont vu l'accompliſſement des prières de Jéſus-Chriſt. Ils ont vu *le ciel ouvrir ſes* Pſ. 23, 7.
portes éternelles, pour y recevoir le Roi de gloire. Ils ont vu ce Roi de gloire *monter en haut & amener avec* Pſ. 67, 19.
lui les Saints qui étoient détenus captifs, & qui attendoient l'arrivée de celui qui ſeul pouvoit leur ouvrir les portes du ſanctuaire. Ils ont vu ce Fils, que Dieu *a engendré de toute* Pſ. 109, 1.
éternité de ſon ſein, aſſis à la droite de Dieu même, établi Prêtre éternel ſelon l'ordre de Melchiſédech, avec une promeſſe certaine que *tous ſes ennemis ſeront ſucceſſivement réduits à lui ſervir de marchepied.* Ils l'ont vu enfin *répandre ſes dons ſur les hommes en* Pſ. 67, 19.
abondance, faire tomber une pluie de v. 10.
grace & de ſalut ſur ſon héritage. Ils

v. 11. ont vu les *Prédicateurs de sa parole*
v. 12. *pleins de zéle & de force annoncer ses*
v. 13. *merveilles à toute la terre. La puissance*
des Rois ennemis se dissiper comme la
cire qui fond au feu ; & ce qu'il y avoit
de plus *foible & de plus timide se pré-*
senter pour avoir part aux biens céles-
v. 15. tes. Ils ont vu l'Église devenir comme
une *montagne aussi éclatante par sa*
pureté & sa sainteté, que la montagne de
Selmon, lorsqu'elle est couverte de nei-
v. 16. *ge. Montagne,* s'écrie David, *riche*
& fertile, montagne grasse & abondante,
v. 17. *c'est sur vous que Dieu a établi sa de-*
meure, c'est là qu'il habitera pour ja-
v. 18. *mais.* Dieu y a *vingt mille chariots de*
guerre; parce que tous ceux qui y
demeurent sont pleins d'ardeur & de
zéle pour combattre contre ses enne-
mis. *Il y a des millions d'Anges* qui ho-
norent Dieu par des louanges & des
v. 19. actions de grace, & *Dieu y est au*
milieu d'eux comme dans son sanc-
tuaire.

Le même esprit qui a montré aux Prophétes les traits caractéristiques du Messie, leur a découvert aussi les jugemens de justice qu'il exerceroit sur les Juifs ingrats & rébelles à sa pa-

role, & la vocation des Gentils. David en parlant au nom de Jésus-Christ a dit : Vous me délivrerez, *ô mon* Ps. 17, 44.
Père, des contradictions de mon peuple. Comme des enfans étrangers ils v. 46.
m'ont renoncé ; aussi je les dissiperai v. 47.
comme le vent dissipe la poussière. Je les foulerai aux pieds comme de la boue : Je les disperserai dans les terres éloignées, & je les rendrai l'*opprobre des nations. Je dirai à mon peuple : vous* Osée 1, 9.
n'êtes plus mon peuple, & au peuple v. 10.
que je ne connoissois pas, c'est vous qui serez mon peuple. Ce peuple étranger me servira d'un cœur plein de zèle, & reconnoîtra ma loi. Je me consacrerai Isaïe 66, 21
parmi eux des Prêtres & des Lévites, & on offrira dans toute la terre en mon Mal. 1, 11.
nom une oblation pure. Les pauvres par- Ps. 21, 27.
ticiperont à la victime & seront rassasiés ; ils loueront le nom du Seigneur, & ils le chercheront, leur cœur vivra éternellement. Tous les peuples, jus- v. 28.
qu'aux extrémités de la terre, se souviendront du Seigneur & retourneront à lui ; toutes les tribus des nations se prosterneront devant lui.

Tel est, mon Fils, l'ensemble des oracles, qui ont annoncé le Messie

avant qu'il parût. Sont-ce des prédictions ? Est-ce une Histoire? Que l'incrédule rassemble toutes ses forces contre ce corps de prophéties & l'affoiblisse, s'il est possible. Ces prophéties, dira-t-il, sont éparses, & n'ont aucune liaison entre elles. D'accord; mais c'est ce qui doit les rendre moins suspectes. Il est visible que Dieu a voulu les sceller jusqu'au tems marqué de leur accomplissement, afin d'aveugler ceux qui méritoient de l'être, & c'est pour cela qu'il n'a pas voulu faire tracer le tableau entier par un seul Prophéte. Il a montré à chacun d'eux différens traits pour animer & récompenser leur foi. On ne peut soupçonner alors entr'eux aucun concert. Si l'un de ces Prophétes eut tracé le portrait en entier, on auroit dit que les autres ne faisoient que le copier. L'application de plusieurs à découvrir le même objet, en montre la grandeur & l'importance.

Une seconde objection, c'est, dit Rousseau, que les *Juifs d'Amsterdam n'expliquent pas les prophéties comme les Théologiens de Paris.* Raisonnement

pitoyable ! C'est la prophétie dont j'ai besoin, j'en juge par elle-même, & je laisse là l'explication d'un ennemi, parce que l'homme qui donne cette explication peut se tromper, ou par ignorance, ou par haine, comme font les Juifs. Rousseau n'ignore pas l'avantage que l'Église tire de l'opposition des Juifs à l'application qu'elle fait des prophéties à Jésus-Christ. Elle s'en sert pour prouver que ces prophéties n'ont point été faites après coup; & en les présentant à toute la terre par la main de ses ennemis, elle leur assure le plus grand degré de certitude. D'ailleurs je demande à Rousseau s'il croiroit davantage, quand les Juifs conviendroient avec nous du sens des Écritures ? J'en doute fort: la fureur de son endurcissement est semblable à celle du serpent, à celle d'*un aspic sourd qui se bouche les oreilles, & qui n'écoute point la voix des enchanteurs les plus habiles.* Ps. 53, 5. Pour moi je lui déclare que si les Juifs eussent cru aux prophéties, je n'y croirois pas, puisqu'elles seroient fausses, car elles déclarent toutes, que les Juifs

auront un voile ſur les yeux, & qu'ils ne verront point, juſqu'à ce que le Seigneur leur ôte ce voile de deſſus le cœur. Demandons-le, mon Fils, par nos prières, car leur converſion ſera la richeſſe de l'Égliſe & une réſurrection de la mort à la vie. Je, &c.



XXVII. LETTRE.

Seconde preuve de la mission de Jésus-Christ. Les figures qui l'ont annoncé.

LE second signe, mon Fils, donné dans la première révélation pour connoître le Messie, c'est le tableau que Dieu lui-même nous en a tracé dans les actions des Patriarches. Il a voulu, pour relever la gloire de ces hommes choisis, leur faire porter des traits honorifiques de ce Sauveur. Il en a fait des images vivantes du Christ, non-seulement par leur sainteté, mais encore par leurs actions les plus communes.

Je conviens cependant que cette sorte de preuve n'est pas fort capable de convaincre des incrédules; ils s'en moqueront, en traitant de jeu de l'imagination ces explications de l'histoire des Patriarches. Des yeux fermés aux prophéties les plus claires, les plus positives, peuvent-ils s'ouvrir à la lumière des figures, qui

est toujours couverte d'un voile ? Ne vous étonnez donc point du mépris qu'ils en font; il faut déjà connoître Jésus-Christ, l'avoir vû dans les prophéties, pour l'appercevoir dans les figures, & il faut l'aimer pour l'y chercher avec application. Soyez donc peu touché de leur mépris, & faites-vous gloire de chercher Jésus-Christ par-tout où la tradition, d'accord avec la révélation, l'a toujours cherché. Cette manière d'envisager Jésus-Christ vous donnera une grande idée de la sagesse & de la providence divine, qui a tellement réglé tous les événemens, qu'il les a fait servir à annoncer & à représenter Jésus-Christ & son Église. Ces idées ne sont pas le fruit d'une imagination échauffée, je les ai puisées dans saint Paul qui les avoit lui-même apprises dans le troisième ciel : il nous enseigne que *tout ce qui arrivoit aux Juifs, leur arrivoit en figure.* Les Pères de l'Église ont étudié la vie des Patriarches à la lumière de ce principe. Saint Augustin dans son douzième Livre contre Fauste, après avoir détaillé une multitude d'en-

I. Cor. 10, 15.

Ch. 37.

droits qu'il n'héſite pas de regarder comme autant de figures de J. C. après avoir dit qu'il voit par-tout J. C. dans ces divins Livres, après avoir témoigné avec quels ſentimens de Religion il ſe nourrit de ces figures, & de ces divins ſpectacles, dit : *A moins que quelqu'un ne s'imagine que ce n'eſt qu'un jeu d'eſprit que de trouver ainſi des figures de Jéſus-Chriſt dans les événemens qui l'ont précédé. Voilà*, ajoute-t-il, *ce que prétendroient peut-être des Juifs ou des Païens; mais des hommes qui ſe diſent Chrétiens ne peuvent réſiſter à l'autorité de l'Apôtre, qui déclare que tout arrivoit en figure à l'ancien peuple, & que ſon Hiſtoire étoit une figure de la nôtre.*

Tous les plus grands génies qui ont écrit ſur la Religion, les Boſſuet, les Paſchal, les Duguet, &c. ont tenu le même langage.

Liſez l'admirable Poëme de M. Racine ſur la Religion, & vous verrez qu'il ſe fait gloire de s'être appliqué à l'étude des figures. C'eſt de lui que je veux emprunter le tableau que je vais mettre devant vos yeux

Ce Poëte chrétien après avoir parlé des prophéties, qui annoncent Jésus-Christ, dit :

Chant 3. Mais ce n'est pas assez qu'annonçans ces miracles ;
Des Prophétes nombreux répétent leurs oracles.
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans les premiers traits crayonne son ouvrage.
Isaac. Que les plus tendres mains conduisent au bucher,
Le fils obéissant, qui s'y laisse attacher,
Paisible sacrifice, où le Prêtre tranquille,
Va frapper sans pâlir sa victime immobile :
Joseph. Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères,
Soit enfin reconnu par ses perfides frères ;
Agneau Paschal. Pour le sang d'un agneau, que rempli de respect
L'Ange exterminateur s'écarte à son aspect ;
Que de tant de maisons au glaive condamnées,
Celles que teint ce sang, soient seules épargnées ;
Serpent d'airain. Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé ;
Mort du grand-Prêtre. Que le jour de tristesse, où le grand-Prêtre expire,
A tant de malheureux que son trépas retire,
Des aziles prescrits à leur captivité,
Devienne un jour de grace & de félicité ;
Que par les criminels proscrits pendant l'orage,
Jonas. Le Juste en périssant, les sauve du naufrage ;
Qu'il revive & ne soit victime que trois jours,
Tout m'annonce de loin ce que le ciel projette,
Et sans cesse conduit par un peuple Prophéte,

J'arrive pas à pas au terme désiré ;
Où le Dieu tant de fois prédit & figuré,
Doit de son régne saint établir la puissance,
Ce regne dont mes vers vont chanter la naissance.

M. Racine prouve dans une note par *S. Augustin* & *Tertullien*, qu'on ne peut rejetter sans témérité ces figures de Jésus-Christ. « Je ne rapporte, » dit-il, que quelques-unes des plus » éclatantes, comme Isaac, Joseph, » le serpent d'airain, l'Agneau pas- » chal, les villes de réfuge, d'où l'on » ne pouvoit sortir qu'après la mort » du grand-Prêtre, & enfin Jonas. Et » s'élevant contre ceux qui rejettent » ces types, il dit : qu'un homme » qui soutiendroit que la ressem- » blance, qui se trouve dans les évé- » nemens arrivés à tant de personnes » différentes, ne s'y trouve que par » hazard, & n'a aucun rapport à » Jésus-Christ, seroit aussi peu sensé, » que celui qui voyant plusieurs por- » traits du Roi faits par différens Pein- » tres, soutiendroit qu'aucun de ces » Peintres n'a eu dessein de représen- » ter le Roi, & que tous ces por- » traits ne lui ressemblent que par » hazard ».

Cette étude des figures faite avec ſageſſe, & à la lumière de l'Écriture ſainte & de la tradition, eſt bien propre à nous faire ſentir le rapport qu'il y a entre la première & la ſeconde révélation. Elle nous apprend que Dieu a été ſans ceſſe occupé de montrer Jéſus-Chriſt aux hommes, que tout tend à lui, que tout eſt fait pour lui, & que la nature, la loi, l'évangile, annoncent & publient ſa grandeur.

Ne ſoyons donc pas ſourds à tant de voix, mon Fils, car quiconque l'aura méconnu ici-bas, ne ſera point connu de lui dans le ciel, & la vue de ſa gloire ne ſera accordée qu'à ceux qui ſe ſeront fait un devoir de l'étudier dans ſes humiliations. Je, &c.



XXVIII. LETTRE.

Troisième preuve de la mission de Jésus-Christ. Ses Miracles. Autorité des Miracles.

Les prophéties étoient nécessaires pour annoncer le Messie : les figures ont été utiles pour le désigner, mais il falloit des miracles pour faire l'application des unes & des autres à Jésus-Christ sans craindre de se tromper.

La nécessité d'une révélation suppose un moyen infaillible pour l'attester ; car une révélation destituée de preuves victorieuses, seroit sans autorité, & dès-lors elle seroit inutile. Or peut-on penser que Dieu sorte inutilement de son secret ?

Les moyens établis pour constater une révélation, doivent avoir deux caractères distinctifs. 1° Il faut qu'ils portent l'empreinte de la puissance & de la sagesse de Dieu, en sorte qu'ils ne laissent aucun doute sur le principe d'où ils partent. 2° Il faut

que ces moyens soient simples, & à la portée d'un peuple grossier & ignorant, afin qu'il puisse entendre ce langage sans aucun effort d'esprit.

Or, je trouve dans l'Église catholique deux preuves de la révélation, qui portent ces caractères, savoir la prophétie & le miracle. La Religion chrétienne me les produit comme les titres inconteſtables de sa divinité. Arrêtons-nous donc un moment pour considérer si ces titres sont légitimes. 1° On doit convenir que Dieu seul peut connoître l'avenir, & l'annoncer, parce que lui seul est maître des événemens, & les a tous réglés dans le conseil suprême de sa sagesse. L'homme prudent peut bien conjecturer quelque chose & le prévoir; mais quand il s'agit d'événemens éloignés, qui dépendent des décrets libres de Dieu; l'esprit seul de Dieu peut les connoître. Aussi voyons-nous que Dieu, parlant par Isaïe, défie les Dieux des nations de prédire les choses futures. *Découvrez-nous*, dit-il, *ce qui doit arriver à l'avenir, & nous croirons que vous êtes des Dieux.*

Isaïe 41, 23.

Or ce que l'eſprit le plus pénétrant ne peut faire, les Prophétes inſtruits du Seigneur l'ont fait dans tous les têms. Dieu par ſa lumière leur a découvert des événemens, qu'aucune créature ne pouvoit prévoir ni conjecturer, & les leur a fait annoncer avec autant de certitude, que s'ils le voyoient de leurs yeux; l'événement qui a toujours ſuivi infailliblement leurs annonces, ne laiſſe aucun doute que ces hommes ne fuſſent animés de l'eſprit de Dieu.

Outre ce premier moyen, qui a tous les caractères propres à conſtater une miſſion divine, Dieu en a établi un ſecond, qui n'eſt pas moins déciſif. Il a donné aux Prédicateurs de ſa parole, aux Dépoſitaires de ſa révélation, le pouvoir d'opérer les plus grands prodigès, de diſpoſer en quelque ſorte des loix de la nature. Et, comme de tous les bienfaits que les hommes peuvent attendre de Dieu, les guériſons de leurs maladies, ſont ce qui les touche le plus; c'eſt en opérant des guériſons ſurnaturelles que Dieu a voulu que les Apôtres de ſon Évangile puſſent conſ-

tater leur autorité, afin d'intéresser davantage les hommes à les écouter & à les croire. Les miracles sont donc les lettres de créance des Envoyés de Dieu, le sceau de leur mission, & le certificat de l'approbation qu'il donne à leur doctrine.

Admirez, mon Fils, la sagesse de Dieu dans le choix qu'elle a fait d'un moyen si simple, & en même-tems si propre à frapper nos esprits, & à les convaincre. Mais comme il est de la dernière importance d'avoir des notions claires & nettes sur cette seconde preuve de la révélation, commençons par nous former une idée juste du miracle.

J'entends par *miracle* ce qui *surpasse les forces de la nature, ce qui arrive contre les loix & le cours ordinaire de la nature, & ce qui enfin ne montre aucune proportion naturelle entre la cause & l'effet.* Telle est, par exemple, la résurrection d'un mort, ou la guérison d'un aveugle né, par une seule parole. A de tels traits peut-on s'empêcher de reconnoître l'Auteur des loix de la nature ? Y a-t-il quelqu'autre que lui qui les puisse changer ? Non,

Non, mon Fils. Aussi David nous dit-il dans un Pseaume, que c'est *Dieu seul qui opère les miracles.* *Ps.* 135, 4.

On ne peut attribuer de telles œuvres à la nature, puisqu'elles surpassent ses loix, ni à l'industrie d'aucune créature, puisqu'elles excédent leur pouvoir. Or, dès que le miracle est de Dieu, pouvons-nous douter qu'il n'autorise celui qui l'a fait? J'ai donc raison de dire que les prophéties & les miracles sont le fondement inébranlable de la révélation, ils sont les colonnes qui soutiennent tout l'édifice de la foi, parce qu'ils sont tous deux le témoignage de Dieu même. Convenons encore qu'outre ce premier avantage, ces deux preuves de la révélation en ont encore un second bien essentiel & bien important: c'est qu'elles sont à la portée des simples comme des savans. Jésus-Christ rend en présence du peuple la vue aux aveugles, l'ouie aux sourds, il fait marcher les boiteux: faut-il beaucoup raisonner pour comprendre que de telles merveilles ne peuvent s'opérer que par la puissance de Dieu; que celui qui les opére en est

revêtu; qu'il eſt donc l'homme de Dieu, qu'il parle de ſa part?

Ces conſéquences ſont une ſuite néceſſaire & naturelle de ce principe : que Dieu ne peut ni ſe tromper, ni nous tromper; qu'il n'employera jamais ſa puiſſance pour autoriſer l'erreur, & qu'ayant établi le miracle pour ſigne certain de la vérité qu'il nous induit à croire, il ne permettra jamais que le miracle véritable puiſſe être lié à l'erreur, puiſque dès-lors il deviendroit un ſigne équivoque, & perdroit toute ſon autorité. L'idée de Dieu ſuffit ſeule pour nous en convaincre. Conſultons-la avec droiture & ſimplicité, & nous ſerons convaincus que le Dieu de ſainteté ne permettra jamais que l'impiété puiſſe produire des œuvres marquées au coin de la toute puiſſance divine. Le Dieu de bonté ſe renonceroit lui-même, s'il ſcelloit une doctrine perverſe du ſceau de ſa Majeſté. Le Dieu de vérité parlant aux hommes par le miracle, manqueroit à ſa véracité, ſi le vrai miracle devenoit un témoin de l'erreur. Les prodiges de l'enfer, quelqu'étonnans qu'ils ſoient, ou ne

ſurpaſſent point les forces de la nature créée, ou s'ils ont quelque reſſemblance avec les miracles divins, ce ne ſont que des illuſions & des preſtiges.

Tout vrai miracle eſt néceſſairement une preuve certaine & infaillible de la vérité, de la ſainteté & de la divinité de tout ce qu'il autoriſe.

C'eſt le jugement que tous les hommes en ont porté juſqu'à nos jours. On ne trouve ſur aucun point un accord plus conſtant & plus univerſel.

Les peuples les plus barbares, les hommes les plus ignorans ſe réveillent à la voix du miracle, & concluent que c'eſt Dieu qui parle par la bouche de celui qui l'opére, & qui le donne en preuve de ce qu'il dit. C'eſt auſſi le miracle qui a appellé à la Religion chrétienne toutes les nations. Il eſt cette voix forte & puiſſante qui a retenti par toute la terre, a briſé les cédres du liban, & a fait bondir les montagnes, en donnant des oreilles dociles aux Savans & aux Philoſophes, qui ſe ſont fait

gloire de ſoumettre les lumières de leur eſprit à la parole de Dieu ; bien perſuadés que la raiſon ne marche jamais plus en ſûreté que ſous l'étendard de Dieu même, & qu'elle ne perd rien de ſes droits, en ſe ſoumettant à ce que Dieu lui révéle, parce que rien de plus raiſonnable que de s'en rapporter à celui qui eſt la raiſon par eſſence, & le principe de la lumière, qui ne peut ni ſe tromper, ni nous tromper.

L'autorité du miracle étant ſi inconteſtable, a été choiſie de Dieu pour établir la miſſion de tous les hommes chargés d'annoncer ſes volontés ; & ce miracle eſt ſi néceſſaire, que Jéſus-Chriſt a dit lui-même aux Juifs, qu'ils ſeroient excuſables de ne pas croire à ſa parole, s'il n'avoit point fait de miracles.

Mais en même-tems qu'il eſt néceſſaire pour autoriſer une miſſion, j'oſe dire qu'il eſt d'une telle force, que quiconque ne s'y rend pas, réſiſte à Dieu même, qui l'a choiſi comme le moyen le plus propre pour établir la divinité de la miſſion de ſon Fils. Or, ſi le miracle, conſidéré en

lui-même, est une preuve certaine de vérité, disons hardiment que la manière dont J. C. les opére, y donne une plus grande autorité. Le nombre de ces miracles, leur nature, l'autorité avec laquelle il les opére; tout annonce en lui le Fils de Dieu.

J. C. parcourt les villes, les campagnes, & guérit tous ceux qui se présentent de quelque maladie qu'ils soient affligés. Toute la Judée retentit de ses merveilles. Il va partout où on l'appelle; il reçoit tous ceux qui se présentent; il ne rejette aucune prière. Demander, c'est être sûr d'être exaucé. Jérusalem est plus d'une fois témoin de ses œuvres miraculeuses. Il ne craint point de les exposer à la critique de ses ennemis les plus envenimés & les plus éclairés. Il renvoie aux Prêtres mêmes ceux qu'il a guéris, afin, ou de les en convaincre, ou de les rendre inexcusables dans leur opposition. C'est lorsqu'ils ont les yeux les plus attentifs sur lui, c'est lorsqu'ils paroissent les plus ardens à le contredire, qu'il les opére: il est si plein de bonté, si libéral dans ses dons, qu'on ne peut

l'approcher sans éprouver la vertu qui sort de lui. C'est dans le tems même qu'il est entre les mains de ses ennemis, & qu'ils le garrotent, qu'il signale sa puissance & sa bonté. Il n'attend pas même qu'on les demande, il voit une veuve qui pleure un Fils mort, il le ressuscite. L'ingratitude de ceux qu'il comble de biens, ne le rend pas sourd à leurs prières.

Passons de l'examen du nombre à la nature de ces miracles. Les plus ordinaires sont des guérisons miraculeuses. Il rend la vûe à des aveugles de naissance, l'ouie aux sourds, il fait marcher droit les boiteux, & rend aux paralitiques de plusieurs années une santé & une force parfaite, & sans aucune convalescence. La guérison qu'il accorde est subite & entière. Les lépreux accourent à lui, se prosternent, & leur chair devient saine comme celle d'un enfant. Il va jusques dans les tombeaux chercher les morts déjà corrompus.

A ces merveilles si capables d'intéresser les hommes par la nature du bienfait, il en joint d'autres encore bien propres à remplir d'étonnement

& d'admiration ceux qui en sont témoins. Il se montre le maître de la nature. Il calme les tempêtes, il impose silence aux flots & aux vents impétueux : il donne aux eaux de la mer la solidité, marche dessus, & il y fait marcher son Apôtre : il nourrit dans le désert des milliers de personnes qui le suivoient, il prévient même leurs prières, & pourvoit à leurs besoins par une multiplication si admirable de quelques pains, que les peuples forment le dessein de le reconnoître pour Roi.

Sa puissance sur les ames est encore plus admirable que celle qu'il exerce sur les corps : toutes les consciences sont à nud devant lui. Il lit jusques dans le fond des cœurs. Il prévient toutes les pensées. Il voit le présent, le futur & le passé. Il connoît tous les projets que ses ennemis forment contre lui. Son œil pénétre par-tout. Il voit Nathanaël sous le figuier, & lui découvre son propre cœur. Il tient dans sa main les volontés des hommes, & les tourne comme il le veut.

L'autorité avec laquelle il opére tant de merveilles y donne une nouvelle force. C'est au nom de Dieu qu'il les opére. Or, peut-on croire que Dieu préte sa puissance à un imposteur pour autoriser ses erreurs ? Et en même-tems que Jésus-Christ les opére au nom de Dieu, il fait voir que cette puissance lui est commune avec Dieu; car pour opérer tous ces grands miracles, il n'a besoin que de vouloir. Il parle avec la même autorité que Dieu a fait paroître quand il a créé le monde. Il dit au figuier: sois desséché, & il l'est: à la mer: *calmes-toi*, & elle se calme. Il dit au lépreux : *sois guéri, je le veux*, & la guérison suit son commandement. Il sort de lui une vertu qui se manifeste au dehors. Cette puissance de guérir lui est tellement propre, qu'il la communique aux Apôtres, en leur disant, qu'il leur donne le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies. Les Apôtres en font l'essai, & disent à Jésus-Christ qu'ils ont opéré toutes sortes de guérisons en son nom; & ils conviennent que ce

nom eſt ſi grand, ſi puiſſant, que d'autres qu'eux, qui ne le ſuivoient pas, ſe ſervoient de ſon nom pour chaſſer les démons.

Les volontés les plus rébelles lui ſont aſſujetties. Il dit à Pierre & aux Apôtres : *Suivez-moi, & ils le ſuivent.* Il dit à Matthieu : Venez avec moi : & Matthieu quitte ſon argent, ſa banque, & s'attache à lui, quoiqu'il ſache que Jéſus-Chriſt n'a pas où repoſer ſa tête. Sa puiſſance eſt ſi terrible, que d'un ſeul mot il renverſe ſes ennemis. Il commande avec la même autorité aux démons, & ils tremblent à ſa voix. Un regard de ſa bonté ſuffit pour ouvrir les yeux au pécheur ſur ſon égarement. Il jette les yeux ſur Zachée, & Zachée eſt converti. Il regarde Pierre qui l'avoit renié avec exécration, & Pierre pleure amérement ſon péché. Attaché ſur la croix, il change le cœur d'un voleur, qui étoit auſſi attaché à une croix, & lui promet que le ciel va lui être ouvert.

Tout publie ſa grandeur & ſa puiſſance. Dieu ſe fait entendre du ciel, &

l'appelle son Fils bien-aimé, & il l'assure en présence d'un grand peuple qu'il l'exauce toujours. Les démons même, en sortant des corps des possédés à son ordre, publient sa sainteté. Les peuples dans l'admiration conviennent que l'on n'a jamais vû paroître un Prophéte si puissant en œuvres; & ses ennemis sont si frappés de son autorité, qu'ils n'y opposent que des blasphêmes. Les Pharisiens eux-mêmes avouent ses miracles, & ne trouvent d'autre moyen pour en étouf-
Jean 11, 47. fer la voix que de le faire mourir. *Que faisons-nous*, disent-ils? *Cet homme fait beaucoup de miracles, si nous le laissons faire de la sorte, tous croiront en lui.*

La puissance de ce Thaumaturge est si grande qu'à sa mort toute la nature publie sa puissance. Le soleil s'éclipse, la terre tremble, les pierres se fendent, les tombeaux s'ouvrent; les morts ressuscitent, le voile du temple se déchire, & les témoins de sa mort s'écrient en frappant leur poitrine : *Cet homme est vraiment le Fils de Dieu.*

Refuserez-vous, mon Fils, de reconnoître à tant de traits l'Envoyé de Dieu ? Pour achever de vous convaincre, recourez à lui, exposez-lui votre misére : & le changement qu'il opérera dans votre cœur fera plus que tous mes raisonnemens. Ce sont les vœux que je fais pour vous. Je, &c.



XXIX. LETTRE.

Certitude des faits rapportés dans l'Évangile.

Je vous ai exposé, mon Fils, dans ma dernière Lettre, la grandeur des miracles de Jésus-Christ. Que peut y opposer l'incrédule? Les révoquer en doute, me direz-vous. Oui, c'est sa seule ressource. Mais ce doute est-il raisonnable? Je vous en fais le juge.

« Dira-t-on que l'Histoire de » l'Évangile est inventée à plaisir? » Mon ami, (dit un célébre impie, » dont le témoignage n'est pas suspect), ce n'est pas ainsi qu'on invente. Les faits de Socrate sont » moins attestés que ceux de Jésus-Christ. L'Évangile, dit-il encore, a » des caractères de vérité si grands, » si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit » plus grand que le héros ».

Le croiroit-on, mon Fils, c'est Rousseau lui-même qui parle ainsi.

Peut-on après le jugement d'un ennemi ſi déclaré de notre ſainte Religion ne pas ſe rendre ? Ne doutez pas que ce ne ſoit la force de la vérité qui tire de lui un tel aveu. S'il avoit pu jetter des doutes ſur la vérité des faits, il n'y auroit pas manqué. Le témoignage d'un tel homme, doit fermer la bouche à tous les Contradicteurs de l'Évangile. On ne peut ſoupçonner chez lui ni deſſein de nous flatter, ni ignorance, ni défaut d'activité pour découvrir quelque marque de ſupercherie, s'il y en avoit; les faits de l'Évangile ſont donc vrais. Or, s'ils le ſont, le Déiſme eſt confondu, la Religion chrétienne eſt triomphante.

Mais ne nous contentons pas de cette autorité: examinons ſi l'on peut légitimement ſoupçonner les Évangéliſtes d'avoir été des Séducteurs, ou des hommes ſéduits.

Avouons d'abord qu'en liſant l'Évangile on ne peut s'empêcher d'y admirer une naïveté & une ſimplicité inimitable. Les Hiſtoriens qui ont écrit la vie de Jéſus-Chriſt, parlent de ſes merveilles ſans emphaſe,

ſans entouſiaſme : ils rendent compte de la perſécution la plus injuſte ſans animoſité, ſans paſſion, ſans aucune réflexion ſur la fureur & la malignité de ſes ennemis, enſorte que l'on diroit qu'ils ſont indifférens à la gloire de leur maître, & inſenſibles à l'injuſtice de ſes perſécuteurs. Eſt-ce là le caractère d'un fourbe ?

Ils racontent des faits, dont ils ont été témoins, & les racontent à la face de ſes ennemis, ſans crainte d'être démentis. Ils ſavent qu'ils ont autant de Juges de la vérité de ces faits, qu'il y a de gens qui liront leurs écrits ; mais les faits qu'ils rapportent ſont ſi publics, ſi conſtans, ſi avoués, qu'ils ne redoutent aucune cenſure. Cependant, que de gens intéreſſés à les combattre ! s'il leur fut échappé une ſeule circonſtance fauſſe, quel ſoupçon ces ennemis n'auroient-ils pas jetté ſur toute leur Hiſtoire ? Ils n'auroient pas mieux demandé que de les trouver en défaut.

Ces Hiſtoriens, en rendant ce témoignage public à Jéſus-Chriſt & à ſes œuvres, n'ignoroient pas à quoi

ils s'exposoient. Ils avoient tout lieu de craindre que ceux qui n'avoient pas épargné le maître, n'épargnassent pas les disciples. Il n'y avoit rien à gagner dans le monde pour eux, en rendant ce témoignage. Ils avoient tout à craindre au contraire. Prendre hautement le parti d'un homme condamné à mort, comme un scélérat, c'étoit consentir à prendre part à sa honte & à son ignominie. Entreprendre de le justifier, c'étoit s'attirer la haine de toute la nation, dont la fureur contre Jésus-Christ ne faisoit que croître de jour en jour. C'étoit enfin s'exposer à passer dans l'esprit des Romains pour perturbateurs du repos public. C'étoit par conséquent s'exposer à la perte de ses biens, de sa liberté & de sa vie, & c'est en effet ce qui est arrivé.

Non-seulement ces témoins savoient qu'ils s'exposoient à tout perdre ici-bas en prenant la défense de la cause de Jésus-Christ. Mais c'est dans le tems qu'ils étoient entre les mains des bourreaux, lorsqu'ils voyoient devant leurs yeux les fouets, les épées, les tortures & le feu,

qu'ils confessoient avec le plus de force & d'intrépidité, la vérité des faits dont ils avoient été témoins.

Aucun d'eux ne s'est démenti. Il s'est trouvé des Chrétiens, qui, après bien des tourmens, ont eu le malheur de renier Jésus-Christ. Mais jamais aucun n'est convenu d'avoir soutenu des faits faux.

On voit qu'il n'y a eu entr'eux aucun concert, puisqu'ils ont écrit dans des lieux, dans des tems différens, sans se copier les uns les autres. Leur style, leurs narrations sont assez différens, pour qu'on sente qu'il n'y a point eu de concert, & assez semblables, pour qu'on convienne qu'ils s'accordent tous; car il n'y a eu jamais aucune contradiction entre les témoins des miracles de J. C. & de ceux de ses Apôtres.

Ils ne cherchent point de vaine gloire dans leurs narrations; ils ne se donnent aucun éloge; ils ne déguisent pas leurs fautes; ils ne cherchent pas à s'excuser; ils rendent publique leur ambition, qui avoit causé parmi eux des disputes & des contestations; jusqu'au dernier mo-

ment de la vie de leur maître; ils confessent leur peu de foi en plusieurs occasions; ils publient les reproches que Jésus-Christ leur faisoit d'avoir des yeux & des oreilles sans en faire usage, & d'être sans intelligence & sans réflexion; ils ne déguisent pas leur grossière ignorance; ils rapportent avec ingénuité jusqu'où ils avoient porté la lâcheté, en prenant honteusement la fuite à la vue des soldats, qui saisirent leur maître; ils ne ménagent point saint Pierre, & circonstancient ses trois renoncemens.

L'histoire de la résurrection de Jésus-Christ est sur-tout le chef-d'œuvre de la candeur & de la simplicité. L'inquiétude des Apôtres, leur crainte que toutes les promesses qui leur avoient été faites, ne fussent ensévelies avec lui dans le tombeau, leur attention à se tenir cachés, l'étonnement où ils sont quand on leur parle de la résurrection de Jésus-Christ, la difficulté qu'ils ont à la croire malgré toutes les preuves qui se multiplient à chaque moment; les soins qu'ils prennent pour tout

examiner, les apparitions si fréquentes, si variées de Jésus-Christ, l'incrédulité de saint Thomas, les reproches que lui fait Jésus-Christ, son Ascension dans le ciel à la vûe de cinq cens témoins, qui se font égorger pour soutenir ce fait; ne laissent aucun lieu de douter de la vérité de cette résurrection ; enfin le soin qu'ont eu les Princes des Prêtres de mettre des gardes au tombeau, & de le faire sceller, la calomnie ridicule qu'ils ont fait répandre par les soldats, que lorsqu'ils dormoient on avoit enlevé le corps; tous ces faits constatent cette résurrection. Or une fois la résurrection constatée, il n'y a plus à disputer contre nous, il faut rendre les armes, & dire que Jésus-Christ est l'Envoyé de Dieu, & que la révélation est certaine.

Revenir toujours, comme fait l'incrédule, à soupçonner les Apôtres de Jésus-Christ ou d'avoir été trompés, ou de tromper, c'est être de mauvaise foi, & c'est dire que quelqu'évidente que soit la mission de Jésus-Christ on est résolu de n'y pas croire.

De quel front ces hommes qui font paroître tant de sagesse, tant de vertu, tant de droiture, tant d'amour de la vérité & de la sincérité, auroient-ils débité des Fables à leurs contemporains? Comment des hommes si timides, si foibles, auroient-ils entrepris peu de jours après la mort de J. C. d'annoncer publiquement & sans rien craindre sa résurrection, s'ils n'en eussent pas été convaincus, & s'ils n'eussent pas été revêtus de la force d'en haut? Comment une doctrine, telle que celle de Jésus-Christ, si contraire aux inclinations, si peu flatteuse pour l'amour propre, auroit-elle trouvé entrée dans le cœur des peuples, si on n'eut été convaincu des faits? Et comment des milliers de personnes auroient-ils renoncé tout-à-coup, sur la parole de gens grossiers & simples, à leur Religion, à leurs débauches, à leur patrie, à leur femme, à leurs enfans, à leurs biens, & enfin à leur vie, s'ils n'eussent été persuadés? Et comment l'eussent-ils été, s'ils n'eussent vû aucun miracle?

Supposer que tous les Apôtres, que

tous les Disciples qui suivoient J. C. ayent été séduits, qu'ils ayent cru voir des miracles, quoiqu'il n'en eût fait aucun, qu'ils ayent été trompés en le touchant, en lui parlant après sa mort, en le voyant tous monter au ciel, c'est choquer toutes les régles du bon sens; c'est supposer des hommes sans raison, sans réflexion, des stupides, des automates; c'est faire injure à la nature humaine, en supposant une multitude infinie d'hommes, sensés d'ailleurs, capables d'une telle stupidité, ou d'une telle illusion. Qu'on lise les écrits de saint Paul, des Apôtres, & des premiers Chrétiens, & on conviendra qu'ils étoient des hommes sages, pleins de droiture & de franchise, mais en même-tems justes estimateurs du vrai, pleins de prudence & de sagacité. Quoi! ces hommes auroient cru avoir le don des miracles, & ils ne l'avoient pas? Ils auroient cru pouvoir parler toutes sortes de langues, & il n'en étoit rien? Ils auroient écrit froidement à des Églises entières pour régler l'ordre qui devoit regner parmi les fidéles dans

l'usage des dons surnaturels, & personne ne connoissoit ces dons ? Comment l'incrédule ose-t-il soutenir de pareilles extravagances ? Ne voit-on pas qu'il prouve la Religion, en employant pour l'attaquer de si mauvaises raisons ?

Concluez de tout ceci, mon Fils, que vous ne pouvez raisonnablement avoir aucun doute sur la certitude des faits rapportés dans l'Évangile. Or, si ces faits sont vrais, la révélation est démontrée. Je, &c.



XXX. LETTRE.

Éminente ſainteté de Jéſus-Chriſt, quatrième preuve de ſa miſſion.

JÉSUS-CHRIST a donné ſes miracles pour preuve de ſa miſſion, vous venez de le voir, mon Fils, & en les donnant, il en a ſoutenu l'autorité avec tant de force, qu'il a déclaré que ceux qui n'y croiroient pas, ſeroient traités au jour de ſes vengeances, plus rigoureuſement que *Sodome* & *Gomorrhe*. D'où il faut conclure que révôquer en doute l'autorité propre du miracle, la regarder comme équivoque, c'eſt le plus grand des crimes. Mais ce crime nous doit paroître encore bien plus grand, quand on jette les yeux ſur la perſonne de Jéſus-Chriſt qui opéroit ces miracles. Tout en lui annonçoit un Prophéte, un homme de Dieu. La ſainteté de ſa vie, la ſublimité de ſa doctrine, ſa douceur & ſa charité envers ſes ennemis mêmes, ſa patience dans

les insultes, sa tranquillité dans les tourmens, & dans le supplice le plus cruel & le plus ignominieux, ont forcé les plus grands ennemis de la Religion à l'admirer, & à dire, que tout en lui étoit divin, comme vous l'avez vû dans le passage que je vous ai cité de Rousseau.

On ne voit dans Jésus-Christ aucune des foiblesses humaines; il paroît sans faste & sans ostentation; il parle aux hommes sans hauteur & sans bassesse; il ne flatte pas les grands, & ne méprise pas les petits; il ne rebute personne, & ne se lasse jamais des importunités du peuple qui le suit; il passe les nuits en prières, & les jours à annoncer le royaume de Dieu; jamais il n'est sorti de sa bouche une parole inutile, il ne l'ouvre que pour instruire, pour reprendre & pour corriger; il enseigne la voie de Dieu dans la vérité, & la justice; il annonce les plus sublimes mystères, mais avec tant de tranquillité, qu'il paroît bien que rien n'est extraordinaire pour lui; & qu'il les tire de son propre fond. Il proportionne ses instructions à la foi-

blesse de ceux qui l'écoutent ; il se sert de toutes les images des créatures visibles pour les instruire des secrets du royaume des cieux ; il ouvre à nos yeux ce grand Livre de la nature, pour nous apprendre à y lire, & à voir dans les choses corporelles le tableau des choses spirituelles ; il ne fait pas un pas qui ne soit réglé par la volonté de son Père. Mon heure n'est pas venue, dit-il à sa sainte Mère, qui lui demandoit un miracle. S'il va dans le désert, c'est l'Esprit de Dieu qui l'y pousse ; quand il a accompli la pénitence que Dieu lui a imposé, comme au pécheur universel, il en sort pour prêcher la parole de Dieu.

Jésus-Christ ne se contente pas d'instruire les hommes de leurs devoirs, il leur apprend dans quel esprit on doit les remplir ; il commande les œuvres ; mais il veut qu'elles soient faites par l'esprit de charité, & pour la gloire de Dieu ; il fait voir la différence qui doit se trouver entre le Juif & le Chrétien, entre la Loi & l'Évangile, entre la Justice extérieure & la Justice intérieure ; il profite

profite de tout ce qui se présente pour instruire ses disciples ; il réprime leur orgueil, mais sans dureté ; il releve leur confiance, mais sans les flatter ; il parle sans craindre les puissances, mais il apprend à les respecter ; il recommande l'obéissance aux Princes, mais sans préjudice à celle qui est due à Dieu ; enfin sa doctrine est si pure, qu'il défie ses ennemis de produire contre lui aucune accusation raisonnable fondée sur ses paroles.

Sa conduite n'est pas moins irréprochable. Qui, de vous, dit-il, me peut convaincre d'aucun péché ? Ses ennemis l'accusent d'un esprit de révolte ; mais son Juge est lui-même l'Avocat de son innocence, & le justifie en le condamnant ; la loi de Dieu est toujours présente à ses yeux, pour en accomplir jusqu'au dernier iota ; il se trouve à des nôces, mais c'est pour les sanctifier par sa présence, & pour y opérer le premier de ses miracles ; il mange chez Zachée, mais c'est pour y apporter le salut ; il se met à table chez Simon, mais il y convertit la femme péche-

resse, & apprend à cet orgueilleux Pharisien que les femmes de mauvaise vie le précéderont dans le royaume du ciel.

D'ailleurs il mène une vie pauvre, il souffre la faim & la soif, & n'a pas où reposer sa tête. On ne voit point en lui la moindre trace d'ambition. Il se cache, lorsqu'une troupe du peuple le cherche, pour l'établir Roi; il évite tout ce qui a de l'éclat; il défend de divulguer ses miracles dans la crainte d'aigrir ses persécuteurs; mais quand il s'agit de rendre gloire à Dieu, & d'attester une vérité importante, il ne ménage plus ses ennemis, il s'expose volontairement à leur ressentiment, en opérant les œuvres de Dieu. Il démasque l'hypocrisie, & s'éléve avec force contre ceux qui trompent le peuple par le dehors d'une piété apparente, & dont le cœur est plein de malice & d'iniquité. Plus le méchant est capable de séduire par sa dignité, plus il croit devoir prévenir le peuple contre cette séduction.

Il se confond avec les pécheurs au batême de Jean, & apprend à ses

Apôtres l'humilité en se mettant à leurs pieds & en les lavant ; il leur recommande sur-tout d'éviter l'esprit de domination & de hauteur, & de n'employer, pour se faire écouter, ni violence, ni châtiment, mais la force des raisons, le bon exemple & l'autorité des miracles ; & veut qu'ils réservent au jugement de Dieu le mépris qu'on aura fait de leurs prédications ; il leur fait voir par sa conduite qu'ils ne doivent point se mêler par un esprit d'intrigue des disputes qui naissent dans les familles, ni pénétrer les maisons des veuves pour s'emparer de leur confiance. Il ne leur recommande rien tant que le désintéressement ; *vous avez reçu gratuitement*, leur dit-il, *donnez gratuitement :* contentez-vous du nécessaire, & ne cherchez rien au-delà. Il condamne hautement en leur présence la conduite des Pharisiens, qui enlevoient les biens des familles, sous prétexte de les consacrer à Dieu.

Ce divin Sauveur n'est occupé que de la gloire de son Père, & du salut des hommes, & apprend à ses Apô-

tres qu'ils ne doivent avoir d'autre ambition que de se consacrer à cette même œuvre. Il leur recommande, & à tous les Chrétiens en leur personne, de s'aimer comme des frères:
Jean, 13, 35. c'est *à l'amitié*, leur dit-il, *que vous aurez les uns pour les autres, qu'on reconnoîtra que vous êtes mes Disciples.* Et comme la division naît ordinairement de l'esprit d'ambition ou d'intérêt, il leur prescrit de chercher les dernières places, de n'avoir rien en propre, de donner abondamment aux pauvres, de visiter les malades, les prisonniers, de les consoler, & de les secourir dans tous leurs besoins.

Voilà en abrégé le tableau de la vie de Jésus-Christ, de son esprit, & de sa doctrine. Lisez, mon Fils, avec attention le récit fidéle que l'Évangile nous en fait, vous n'y trouverez que pureté de mœurs, que tempérance, que justice, que douceur, que bonté, que désintéressement, & qu'une patience portée au suprême degré.

Voyez le dans sa passion, rien ne dément sa conduite : c'est un agneau entre les dents des loups: il ne mur-

mure point, il ne se plaint point; s'il se justifie, c'est sans amertume & sans aigreur. Quand il voit que ses Juges n'ont point d'oreilles pour l'entendre, il garde le silence. On l'insulte, on l'outrage, on lui préfére un homicide, on le frappe, on le déchire, on le couronne d'épines, on l'attache à une croix comme un scélérat & entre des scélérats, & il prie pour ceux qui le traitent si injustement & si cruellement. Est-ce là, mon Fils, un imposteur? Il n'y a pas cependant de milieu; si Jésus-Christ n'est pas l'Envoyé de Dieu, s'il n'est pas le Libérateur promis, s'il n'est pas le Fils unique de Dieu, égal à Dieu, sa vertu n'est qu'un masque, sa mort que le supplice qu'il méritoit; & Dieu, qui l'a autorisé par les miracles, qu'il lui a donné le pouvoir de faire, est lui-même l'auteur de cette séduction.

Ne frémissez-vous pas d'horreur à de telles pensées? Oui sans doute; vous reconnoissez donc Jésus-Christ pour votre Sauveur, pour votre Dieu; vous avez raison, mon Fils,

adorez-le, aimez-le, attachez-vous uniquement à lui, car il n'y a point de salut que par lui; & à lui seul appartiennent la gloire, l'honneur, l'empire, l'adoration dans les siécles des siécles. Je, &c.



XXXI. LETTRE.

Sainteté de la doctrine de Jésus-Christ, cinquième preuve de sa mission.

La doctrine de Jésus-Christ suffit seule, mon Fils, pour prouver la vérité de sa mission. Rapportez-vous-en encore à Rousseau, l'ennemi le plus déclaré de la Religion chrétienne, ses aveux sont importans.

« La Majesté des Écritures m'étonne, dit-il, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre à la fois si sublime & si simple soit l'ouvrage des hommes ? Quelle grace touchante dans les instructions de Jésus-Christ ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! où Jésus-Christ avoit-il pris cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple » ?

Tous les Sages prétendus, tous les Philoſophes n'ont été, ſelon Rouſſeau, que des Sophiſtes ennuyeux, de vains diſcoureurs, qui ont débité quelques principes de morale, mais ſans en montrer la ſanction, & qui n'ont fait ſelon lui, que *ſubſtituer l'erreur à l'ignorance*. En ſorte, que l'on peut dire avec vérité que l'Hiſtoire de la philoſophie, n'eſt à proprement parler, que l'Hiſtoire des égaremens de l'éſprit humain.

Tous ces Philoſophes d'ailleurs étoient des hommes ſuperbes & dédaigneux, qui cherchoient à ſe faire des admirateurs, & non à former des hommes vertueux. Ils ne confioient leur doctrine qu'à des diſciples choiſis, & croyoient que le peuple étoit indigne d'entrer dans les ſecrets de leur ſcience; comme ſi la vertu & la vérité n'étoient pas des biens communs à tous les hommes, & des biens, qu'on doit partager ſans envie, puiſqu'on les communique ſans en éprouver de diminution.

Que la conduite de Jéſus-Chriſt eſt différente! ce n'eſt pas dans le Lycée, ou ſous des portiques qu'il

instruit les hommes; c'est dans les synagogues, c'est dans les places publiques; c'est au milieu de la campagne, & de dessus une montagne qu'il parle; c'est à tout le peuple qu'il adresse la parole, c'est aux simples & aux ignorans qu'il explique les principes de la morale la plus pure, les régles de la justice intérieure & véritable; c'est à leur foi qu'il expose les dogmes profonds de sa céleste doctrine. Il a pour objet non de les rendre savans, mais vertueux; non d'enfler l'esprit par de vaines subtilités, mais de former le cœur par des leçons de vertu & de sagesse. Il n'amuse point ses auditeurs par des spéculations sur les secrets de la nature, mais il leur apprend à aimer la vérité & la justice.

Il réduit toutes ses instructions à découvrir aux hommes le principe & la fin de leur être, les régles de leurs devoirs, & les moyens de les remplir. En un mot, il expose à leurs yeux la beauté de la véritable Sagesse, & les grands biens qu'elle procure à ceux qui s'unissent à elle.

Il conduit ses disciples droit au

but ; c'eſt ſur Dieu ſeul qu'il fixe & leur eſprit & leur cœur, parce qu'il eſt ſeul & la lumière qui éclaire, & le bien qui ſatisfait tous nos déſirs. Il nous rappelle ſans ceſſe à nous-mêmes, pour nous faire ſentir qu'il n'y a que ténébres dans l'eſprit de l'homme, & que corruption dans ſon cœur. Il nous invite à venir à lui pour y trouver le reméde à nos maux. C'eſt dans le ſein de Dieu qu'il veut nous conduire, c'eſt dans cet océan de vérité, de ſainteté, de gloire, de félicité qu'il veut nous abimer, c'eſt dans ſon unité même qu'il veut nous conſommer. Voilà le terme où il ſe propoſe de nous conduire ; & c'eſt parce que nous ſommes deſtinés à jouir de Dieu éternellement, qu'il nous éleve dès à préſent à la connoiſſance des myſtères trop ſupérieurs à la raiſon, pour être de ſon reſſort.

Il nous met au-deſſus de nous-mêmes, en nous annonçant des vérités, dont la claire viſion n'eſt réſervée que pour le tems de la poſſeſſion. Il nous découvre le ſecret impénétrable de l'unité d'un Dieu dans trois

personnes distinctes, qui n'ont qu'une même substance, une même volonté, une même puissance, & une même bonté.

Il nous enseigne tous les rapports qui se trouvent entre Dieu & nous, & tous les liens qui doivent nous unir à lui. Il nous montre dans son Père un si grand amour pour nous, *qu'il* Eph. 1, 4.
a donné son propre Fils, en qui & par qui il nous a élus & prédestinés de toute éternité, afin qu'étant saints & sans tache par la charité, nous devinssions ses enfans adoptifs. Il nous montre dans sa propre personne un Fils né de Dieu, égal à Dieu, qui a uni sa nature divine à la nôtre, afin de nous rendre participans de la sienne, & qui, dans l'excès de sa bonté, a voulu mourir pour nos péchés, nous racheter par son sang de la mort éternelle, & nous faire Rois & Prêtres pour Dieu. Enfin il nous montre dans l'Esprit-Saint, qui procéde du Père & du Fils, & qui est le lien éternel de l'un & de l'autre, l'Esprit qui doit nous animer & nous faire enfans de Dieu, en répandant sa charité dans nos cœurs : il nous ap-

Gal. 4, 6. prend que c'est cet Esprit qui *habitant en nous, nous donne droit d'appeller Dieu notre Père*, & de lui demander avec confiance & sans hésiter, tout ce qui nous est nécessaire. Telle est la gloire, telle est la félicité à laquelle Jésus-Christ nous invite de prétendre; & il nous montre en même-tems la voie pour y parvenir. Cette voie est courte & abrégée. Il déclare qu'il suffit d'aimer ces biens pour les posséder; mais il veut un amour sans partage, un amour qui posséde tout le cœur, qui en réunisse tous les sentimens; un amour qui sépare l'homme de tous les objets terrestres, qui l'en détache, pour ne l'unir qu'à Dieu; un amour enfin qui fasse regarder comme un gain la perte des biens, de la liberté, & de la vie même, & qui nous fasse trouver notre joie & nos délices dans les humiliations, les persécutions & les supplices mêmes. C'est à de telles épreuves qu'il veut mettre notre amour, afin de connoître s'il est véritable & sincère, & c'est à cet amour victorieux de tous les obstacles qu'il attache la vie éternelle qu'il

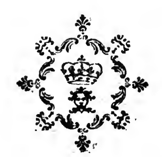
nous promet. Quoi de plus grand! quoi de plus sublime! quoi de plus intéressant pour nous! & comment à de tels traits ne reconnoît-on pas avec Rousseau, que ce n'est pas ici l'ouvrage de l'homme? Oui, dira l'impie, cette voie est sublime, & c'est parce qu'elle l'est trop, qu'elle n'est pas faite pour nous. Une morale si pure & si élevée est digne de Dieu, mais elle n'est pas proportionnée à la foiblesse de l'homme. Il a des inclinations trop corrompues pour la goûter, des passions trop violentes pour s'y conformer.

Souvenez-vous, mon Fils, de ce que je vous ai dit sur la grace que Jésus-Christ nous a méritée. Elle est le reméde aux maux dont vous parlez. Jésus-Christ n'est pas seulement le Docteur qui nous instruit, le guide qui nous conduit, il est encore le Médecin qui nous guérit. Ses préceptes n'ont rien qui doive nous effrayer, parce qu'il est Tout-puissant pour donner la santé, la force & la vie à ceux qui s'adressent à lui avec confiance. Il peut par sa seule volonté

nous faire triompher de nous-mêmes, du monde, & de l'enfer.

Comprenez-donc la liaison admirable qu'il y a dans toute la doctrine de Jésus-Christ. Il nous enseigne des vérités sublimes, mais c'est après avoir prouvé l'autorité qu'il a reçue de Dieu pour exiger notre soumission à sa parole. Il nous prescrit des devoirs difficiles, mais il marche le premier dans la voie de la vertu, & nous promet des secours pour nous y faire marcher après lui. Il intéresse notre cœur par l'espérance de biens infinis, & nous apprend que c'est lui qui nous les mérite par son sacrifice, que c'est de sa bonté que nous les recevons. Enfin à tant de motifs qui devroient nous attacher à lui par amour, il nous en montre un dernier qui devroit au moins nous détacher du monde par frayeur; c'est la menace terrible de supplices éternels en durée, & infinis en tourmens pour tous ceux qui auront méprisé sa parole, rejetté ses miracles, foulé aux pieds son sang, abandonné sa loi, & dédaigné les biens qu'il promet.

Où trouverez-vous, mon Fils, parmi tous les hommes un maître plus digne d'être écouté, ſuivi, aimé, que Jéſus-Chriſt? Ne balancez donc pas à le regarder comme l'Envoyé de Dieu. Croyez à ſa parole, attachez-vous à lui, & vous trouverez la véritable vie. Je, &c.



XXXII. LETTRE.

Grandeur de l'entreprise de Jésus-Christ, sixième preuve de sa mission.

JE vous ai exposé par ordre, mon Fils, toutes les preuves qui ont précédé & accompagné la mission de Jésus-Christ. Je me suis engagée à vous rapporter toutes celles qui ont suivi, & qui ont confirmé cette mission; mais avant de l'entreprendre je suis bien aise de vous faire part de quelques réflexions sur l'entreprise de Jésus-Christ, & sur les moyens qu'il a employés pour y réussir, & vous demeurerez convaincu que notre Religion ne peut être que l'ouvrage de Dieu.

Jésus-Christ paroissant dans le monde, annonce le dessein le plus grand & le plus inoui que jamais homme ait osé concevoir. Toute la terre est plongée dans l'idolâtrie: la seule nation Juive connoît le vrai Dieu, mais à l'exception d'un petit nombre

de vrais adorateurs, tous lui rendent un culte superstitieux, parce qu'ils mettent leur confiance dans une Religion purement figurative, qu'ils croient honorer Dieu en répandant le sang d'un grand nombre d'animaux, & se purifier en se lavant les mains. Ils ne connoissent point cette justice intérieure, véritable, qui change le cœur de l'homme, le rend agréable à Dieu. Ainsi toute la terre n'est remplie ou que d'adorateurs de faux Dieux, ou que de faux adorateurs du vrai Dieu. L'esprit de tous les hommes est couvert des ténébres les plus épaisses de l'ignorance, & leur cœur est corrompu par les passions les plus honteuses. Les Philosophes, les Sages, qui ont été plus attentifs aux lumières de la raison ont connu la grandeur de ce mal, mais au lieu d'y apporter quelque reméde, ils n'ont fait que l'accroître par des leçons pleines d'orgueil. Moyse lui-même, quoique l'Envoyé de Dieu, n'a pû que présenter aux hommes la loi; mais il n'a pû leur donner la vraie justice. Il y a quatre mille ans que la terre est frappée de

cette horrible plaie, & l'homme paroît sans ressource. Jésus-Christ se montre, & il déclare que c'est lui qui est envoyé de Dieu pour être la lumière des hommes, & pour convertir leurs cœurs.

Il annonce qu'il est venu pour enseigner aux Juifs à rendre à Dieu un culte intérieur & spirituel, pour les détromper de la trop grande confiance qu'ils ont dans leurs sacrifices, & dans leurs observances légales; pour les détacher de l'amour des biens temporels, que la loi semble leur promettre, comme la seule récompense de leur fidélité à l'accomplir; & leur annoncer une nouvelle voie pour aller à Dieu, & des biens différens de ceux qu'ils attendent.

Jésus-Christ exerce d'abord sa mission vers les tribus d'Israël, mais il déclare qu'il est venu aussi pour appeller les Gentils à la connoissance de Dieu, pour renverser les Idoles, abattre tous les temples qui leur sont consacrés, chasser de l'univers le démon qui s'y fait adorer au lieu du Dieu vivant, convaincre de folie la fausse sagesse des Philoso-

phes, soumettre au joug de la foi les Princes les plus puissans, changer les hommes de chair & de sang en hommes spirituels, détruire les préjugés, guérir les passions, faire cesser les inimitiés, abolir les superstitions, réunir tous les peuples du monde sous une même loi, qui sera commune aux Juifs & aux Gentils, & qui sera contraire aux passions des uns & des autres ; en un mot, faire de la terre, qui ne produit que des ronces & des épines, un paradis de délices.

Jésus-Christ en formant une telle entreprise, n'ignore pas qu'il aura à combattre sa propre nation ; que les Chefs & les Princes des Prêtres ne verront pas avec indifférence leur autorité détruite, les cérémonies judaïques abolies ; il n'ignore pas quel zéle sa nation a pour sa loi, & à quoi il s'expose lui & ses disciples. Il sait que rien n'est plus difficile que le changement de Religion, parce qu'elle est toujours liée à la constitution de l'État, aux loix, aux coutumes, aux usages. Il sait que la politique ne manquera pas de s'y oppo-

ſer, que l'intérêt viendra au ſecours de la politique, & qu'il aſſociera à la puiſſance des Princes, le zéle des Pontifes & l'orgueil des Philoſophes, qui ſauront animer le peuple. Il ſait que les hommes ſont naturellement portés à reſpecter la Religion qu'ils ont reçue de leurs pères, & dans laquelle ils ont été élevés, & qu'il doit s'attendre à les voir ſe révolter contre les Prédicateurs d'un nouveau culte. Il ſait que les nations, auxquelles il veut faire annoncer l'Évangile, tiennent par le cœur à l'idolâtrie, parce qu'elle flatte toutes les paſſions, qu'elle les autoriſe & les conſacre; il ſait que parler aux hommes, de la pureté, de la juſtice, de la vérité & des jugemens de Dieu, c'eſt s'expoſer à paſſer dans leurs eſprits pour un inſenſé; il connoît tous ces obſtacles, il les prévoit &, cependant rien ne l'arrête dans ſon entrepriſe.

Convenez qu'il eſt impoſſible qu'il réuſſiſſe, ou qu'il faut qu'il ait des moyens bien puiſſans. Oui, mon Fils, il en a certainement, mais bien différens de ceux que la ſageſſe hu-

maine auroit employés. Lisez l'Histoire de l'Établissement de l'Église, & vous verrez que Jésus-Christ a fait humainement parlant tout ce qu'il falloit pour ne pas réussir. Il a réussi cependant. Le Judaïsme a été aboli, l'idolâtrie détruite, la Religion chrétienne reçue par-tout où elle a été prêchée. Comment ce changement s'est-il opéré, & par quels moyens? Jugez-en, mon Fils, & vous verrez qu'il n'y a que la puissance de Dieu, qui ait pu faire réussir un si grand projet.

Jésus-Christ naît dans un coin de la Judée de parens pauvres, & sans crédit; il demeure caché pendant trente ans, & n'emploie que trois ans & demi à faire les préparatifs de ce grand ouvrage.

Il n'a ni richesses, ni honneur à procurer à ceux qu'il attache à sa personne, & qu'il destine à être les Apôtres du monde. Pauvre lui-même, que peut-il offrir à ceux qu'il s'associe?

Il appelle à lui cependant douze personnes, gens sans lettres, sans autorité, sans éducation, sans biens,

ſans aucun talent pour la parole, & qui n'avoient d'autre métier que la pêche. Voilà les hommes qu'il deſtine pour opérer une ſi grande révolution dans le monde.

Que fait-il pour ſe les attacher ? Il leur dit de le ſuivre, & ils le ſuivent, quoiqu'ils le voyent pauvre & haï des Princes. Il ne les flatte par aucune promeſſe humaine. Non-ſeulement il ne leur donne rien; mais il les oblige même à quitter tout ce qu'ils avoient pour le ſuivre. Il ne leur aſſure d'autre fond pour vivre, que celui de ſa providence; & leur fait entendre clairement qu'ils n'ont à eſpérer ici-bas que des perſécutions. *Ils vous chaſſeront des ſynagogues*, leur dit-il, *ils vous tourmenteront, & ils vous feront mourir à cauſe de mon nom.* Tel eſt le ſort qu'il leur annonce. Croit-on qu'une telle promeſſe fut bien engageante ? Cependant ces douze hommes s'attachent à lui, & le ſuivent par-tout.

Matth. 10, 17.

Comment Jéſus-Chriſt les prépare-t-il pour exécuter ſon projet ? Les mene-t-il à l'école de la politique pour leur apprendre à ſe conci-

lier la faveur des grands, à gagner le peuple ? Leur apprend-il l'art de s'insinuer dans les esprits, d'attirer la confiance ? Lui-même est bien éloigné d'employer de tels moyens : il fuit quand le peuple cherche à le faire Roi ; il se dérobe à l'admiration des peuples, quand il opére quelques miracles. Il sait le crédit que les Pharisiens & les Docteurs de la loi ont sur le peuple, & qu'en gagnant leur suffrage, il pourroit plus aisément se concilier la multitude ; mais aucune vue humaine ne dirige sa conduite ; il n'a aucun égard à la qualité des personnes, & ne connoît point ce que c'est que de flatter les pécheurs ; il reproche en public aux Pharisiens leur hypocrisie, leur orgueil, leur avarice, leurs superstitions, leur ignorance & leur aveuglement, & les menace des plus terribles châtimens.

Il parle avec bonté aux peuples qui le suivent, mais en même-tems avec force, & leur reproche leurs vices. Enfin il meurt sans avoir rien avancé de son ouvrage. He! quelle mort! Il meurt comme un scélérat, dont

le nom doit être mis en oubli. On l'a défié lorsqu'il étoit sur la croix d'en descendre, & on lui a promis de croire en lui, s'il en descendoit. Il ne l'a pas fait, il expire : il est mis dans le tombeau. Ses Disciples timides & dispersés, paroissent sans espérance dans ses promesses. Son œuvre semble ensévelie avec lui. Mais non, mon Fils, c'est un grain de froment qui a été mis en terre, & qui va produire une abondante moisson. Ce même homme, dont le nom paroît être exterminé de dessus la terre, va accomplir la grande œuvre de Dieu. C'est à ce moment qu'il a fixé l'époque de son entreprise. Pour prévenir le scandale de sa mort, il l'avoit annoncée, & avoit prédit le genre de son supplice, les circonstances de sa passion, & enfin l'abandonnement où il seroit. Il avoit dit à ses Apôtres que ce seroit après sa mort qu'il les envoyeroit prêcher par-tout son Évangile, établir par-tout sa Religion, & appeller toutes les nations à devenir le peuple du Dieu d'Abraham ; mais il leur avoit promis en

même-

même-tems de les revêtir de la vertu d'en-haut, & de leur donner une force & une sagesse, à laquelle personne ne pourroit résister, d'opérer par eux les plus grandes merveilles, de donner l'efficace à leurs paroles, de former une société de fidéles adorateurs du vrai Dieu, & de conserver jusqu'à la fin des siécles cette société, sans permettre aux portes de l'enfer de prévaloir contre elle. Or, je vous le demande : toutes ces promesses n'ont-elles pas été accomplies ? Vous ne pouvez le nier. La face de la terre a changé, la Religion chrétienne a été reconnue pour la seule véritable, c'est l'ouvrage des Apôtres, c'est par la puissance qu'ils ont reçue de Jésus-Christ qu'ils ont réussi. Donc Jésus-Christ est l'Envoyé de Dieu.

Si l'entreprise de Jésus-Christ ne pouvoit être conçue que par un homme inspiré de Dieu, il est visible qu'elle ne pouvoit être exécutée que par le même esprit. C'est ce que je me propose de vous faire voir dans ma Lettre suivante. Je, &c.

XXXIII. LETTRE.

Septième preuve de la mission de Jésus-Christ. Miracles opérés par les Apôtres, en confirmation de la mission de Jésus-Christ.

L'Histoire de l'Église est la grande preuve, mon Fils, que j'ai à vous exposer. Lisez-la, si vous m'en croyez, & vous y trouverez que son établissement & sa conservation portent des caractères de divinité, auxquels un esprit raisonnable ne peut se refuser. Arrêtez-vous, dans la lecture que vous ferez de cette Histoire, à trois objets principaux : 1° aux merveilles que Dieu a opérées pour autoriser la prédication de l'Évangile, & pour en conserver le dépôt. 2° Aux combats que les Chrétiens ont eu à soutenir. 3° Aux fruits de justice & de sainteté qu'a produit la foi en Jésus-Christ. Vous sentez de quelle étendue peut être cette

étude. Elle renferme la connoissance des événemens qui sont arrivés pendant dix-sept siécles. Vous y verrez toujours la vérité combattue par l'enfer & le monde, & cette même vérité toujours victorieuse par des miracles divins, & par le zéle des serviteurs de Dieu.

« Qu'y a-t-il de plus merveilleux, » s'écrie M. Bossuet dans son discours » sur l'Histoire Universelle, que de » voir la Religion chrétienne toujours » subsister sur les mêmes fondemens, » sans que ni l'idolâtrie, ni l'impiété » qui l'environnoit de toutes parts, » ni les tyrans qui l'ont persécutée, » ni les Hérétiques qui ont tâché de » la corrompre, ni les Schismatiques » qui ont travaillé à la déchirer, ni » les lâches qui l'ont trahie, ni ses » Sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin » la longueur des tems, qui seule » suffit pour abattre toutes les choses » humaines, ayent jamais été capa» bles, je ne dis pas de l'éteindre, » mais de l'altérer ».

C'est par les miracles, comme vous avez vu, mon Fils, que Jésus-Christ

a prouvé sa mission ; c'est aussi par les miracles que les Apôtres ont prouvé qu'ils étoient les Ministres de Jésus-Christ & les Prédicateurs de la foi en son nom, par lequel seul on peut être sauvé. La descente du Saint-Esprit en fit des hommes tout de feu. Ils opérérent les mêmes miracles que Jésus-Christ avoit opérés, & même de plus grands, mais toujours en son nom & par son autorité. Le premier miracle de saint Pierre convertit cinq mille hommes ; l'ombre seule de son corps guérit toutes sortes de maladies. Les linges qui ont touché le corps de saint Paul, contractent une vertu efficace, pour opérer les plus parfaites guérisons. A cette étonnante merveille, Dieu en joint une autre : les Apôtres acquierent en un instant l'intelligence de toutes les langues, & la facilité de les parler. A cette connoissance des langues, Dieu ajoute l'esprit de prophétie. Non-seulement tous les Apôtres reçoivent ces trois dons, d'opérer des miracles, de parler toutes sortes de langues, & de prophétiser; mais ils reçoivent encore le pouvoir de les communiquer,

Enforte que les Chrétiens parurent tout-à-coup aux yeux de leurs citoyens, des hommes tout nouveaux, ſoit par les dons intérieurs, ſoit par les dons extérieurs; car en même-tems qu'ils frappoient d'étonnement par le pouvoir qu'ils avoient d'opérer les plus grandes merveilles, ils raviſſoient les ſpectateurs d'admiration par la beauté de leurs vertus, & la ſainteté de leur conduite.

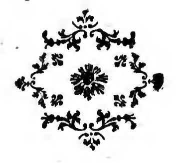
Cette effuſion des dons du Saint-Eſprit étoit néceſſaire pour l'établiſſement de l'Évangile, parce qu'il falloit prouver la vérité d'une nouvelle doctrine par des merveilles divines; il falloit lever le ſcandale de la croix; il falloit faire embraſſer à des hommes groſſiers & charnels une morale ſévére, qui commandoit de renoncer à ſes paſſions & aux deſirs du ſiécle, de vivre ſaintement, avec tempérance, juſtice & piété; il falloit leur perſuader de conſentir à perdre biens, liberté, vie, & d'attendre une autre vie, & un bonheur inviſible. Or, comment auroit-on pû perſuader à des Idolâtres, à des

hommes plongés dans toute sorte de vices, une perfection si grande, s'ils n'eussent vu des miracles? Leur conversion prouve donc l'existence des miracles. Or, s'il y a eu des miracles, la Religion est véritable.

Cette effusion des dons du Saint-Esprit n'a pas toujours été si abondante dans l'Église, parce que la Religion étant une fois établie, & les hommes étant une fois bien convaincus de sa vérité, ce don n'a pas été si nécessaire. Dieu l'a donc retiré en partie, afin que les hommes vécussent de la foi : je dis en partie, puisque jamais l'Église n'en a été entiérement dépouillée. Dans tous les combats qu'elle a eu à soutenir, Dieu est venu à son secours ; il a suscité des hommes pleins de foi, qui ont prouvé la vérité de leur doctrine par les miracles : il en a opéré après la mort de ces témoins de la vérité, & a relevé leur gloire, en donnant à la poussière de leur tombeau la vertu efficace d'opérer les plus grandes merveilles.

Je ne peux entrer dans tout le

étail de ces miracles : vous en ouverez le récit fidéle dans l'Hisoire de M. Fleury. C'est un auteur udicieux, qui ne rapporte aucun ait, dont il n'ait de bonnes preuves : & vous pouvez compter qu'il a employé pour s'en assurer la plus févére critique. Je, &c.



XXXIV. LETTRE.

Huitième Preuve de la Révélation, tirée de la vocation de Saint-Paul & de son apostolat.

Histoire de la conversion de saint Paul, tirée des Actes des Apôtres.

LES preuves de la Religion chrétienne ne manquent point, comme vous voyez, mon Fils, je ne prétends point épuiser la matière; cependant je ne puis me dispenser de vous en mettre une sous les yeux, qui m'a toujours beaucoup frappée: c'est celle que l'on tire de la conversion de saint Paul & de son apostolat. Rien de plus important pour nous que d'étudier la conduite que Dieu a tenue sur cet Apôtre. Il est notre père dans la foi; Dieu en l'appellant nous a tous eu en vue: les biens qu'il lui a donnés sont notre patrimoine: sa conversion a été le signe, le modèle & l'instrument de la nôtre, & son ministère est marqué à tant de traits de lumière, qu'il suffit seul pour nous prouver la vérité de la

doctrine, dont il a été le Prédicateur. Vous ne pouvez mieux faire, pour avoir une juste idée de cette conversion, que de lire attentivement le récit que lui-même en a fait, en présence du Roi Agrippa, & de Festus Gouverneur Romain. Le voici :

« La manière, dit-il, dont j'ai vécu » dans Jérusalem parmi ceux de ma » nation depuis ma jeunesse, est con- » nue de tous les Juifs. S'ils veulent » rendre témoignage à la vérité, ils » savent que dans mes premières an- » nées, j'ai été de la secte des Pha- » risiens la plus approuvée de notre » Religion; & si je suis obligé de » paroître devant les Juges, c'est à » cause de l'espérance que j'ai en la » promesse que Dieu a faite à nos » Pères, & dont nos douze tribus » attendent l'effet, servant Dieu nuit » & jour. C'est à cause de cette espé- » rance, ô Roi Agrippa, que je suis » accusé par les Juifs. Vous semble- » t-il donc incroyable que Dieu res- » suscite les morts ? Pour moi j'a- » vois cru d'abord qu'il n'y avoit rien » que je ne dûsse faire contre le nom » de Jésus de Nazareth, & c'est ce que

» j'ai fait dans Jérusalem, où j'ai » mis en prison plusieurs Saints, en » ayant reçu le pouvoir des Princes » des Prêtres ; & lorsqu'on les faisoit » mourir, j'y ai donné mon consen- » tement. Je les tourmentois dans » toutes les synagogues, & je les » contraignois de blasphêmer ; & ma » fureur s'augmentant contr'eux jus- » qu'à l'excès, je les persécutois jus- » ques dans les villes étrangères. Un » jour donc que j'allois à Damas dans » ce dessein, avec un pouvoir & une » commission des Princes des Prê- » tres, lorsque j'étois en chemin, ô » Roi, je vis en plein midi briller » une lumière plus éclatante que celle » du soleil, qui m'environna, & » tous ceux qui m'accompagnoient, » & étant tous tombés par terre, j'en- » tendis une voix qui me disoit en » langue hébraïque : Saul, Saul, » pourquoi me persécutez-vous ? Il » vous est dur de regimber contre » l'éguillon. Je dis alors : qui êtes » vous, Seigneur ? Et le Seigneur me » dit : Je suis Jésus, que vous persé- » cutez ; mais levez-vous, & tenez- » vous debout, car je vous ai ap-

» paru afin de vous établir Ministre
» & témoin des choses que vous avez
» vues, & de celles que vous verrez
» quand je vous apparoîtrai, & je
» vous délivrerai de ce peuple & des
» Gentils, auxquels je vous envoie
» maintenant, pour ouvrir leurs yeux,
» afin qu'ils se convertissent des ténè-
» bres à la lumière, & de la puis-
» sance de satan à Dieu, & que par
» la foi qu'ils auront en moi, ils
» reçoivent la rémission de leurs pé-
» chés, & qu'ils ayent part à l'héri-
» tage des Saints.

» Je ne résistai donc point, ô Roi
» Agrippa, à la vision céleste, mais
» j'annonçai d'abord à ceux de Da-
» mas, & ensuite à Jérusalem, dans
» toute la Judée, & aux Gentils,
» qu'ils fissent pénitence, & qu'ils se
» convertissent à Dieu, en faisant de
» dignes œuvres de pénitence. Voilà
» le sujet pour lequel les Juifs s'étant
» saisis de moi dans le temple, ont
» voulu me tuer. Mais soutenu du
» secours de Dieu, je subsiste jusqu'à
» ce jour, rendant témoignage aux
» petits & aux grands, & ne disant
» autre chose que ce que les Prophé-

» tes & Moyse ont prédit devoir arriver, que le Christ souffriroit, » qu'il seroit le premier qui ressusciteroit d'entre les morts, & qu'il annonceroit la lumière au peuple & » aux Gentils.

» Lorsqu'il parloit ainsi pour sa » défense, Festus s'écria : Paul, vous » êtes insensé, votre grand savoir » vous fait perdre le sens. Paul lui » répondit : je ne suis point insensé, » très-excellent Festus, mais ce que » je viens de dire est plein de vérité » & de bon sens. Le Roi est bien » informé de ces choses, & je parle » devant lui avec d'autant plus de » liberté, que je sai qu'il n'ignore » rien de ce que je dis, parce que ce » ne sont pas des choses qui se sont » passées en secret. O Roi Agrippa, » croyez-vous aux prophéties? Je sai » que vous y croyez. Alors Agrippa » dit : peu s'en faut que vous ne » me persuadiez d'être Chrétien ! » Paul lui répartit : Plût à Dieu que » non-seulement il ne s'en fallût guères, mais qu'il ne s'en fallût rien » du tout, que vous & tous ceux » qui m'écoutent présentement devinſ-

» ſiez tel que je ſuis à la réſerve de
» ces liens ».

Saint Paul dans le récit qu'il fait aux Juifs de ce même prodige y ajoute quelques circonſtances, qu'il ne faut pas perdre de vue, il s'exprime ainſi :

« Que ferai-je, Seigneur ? Et le Ch. 22
» Seigneur me dit : Levez-vous, &
» allez à Damas, & l'on vous dira
» tout ce qu'il faut que vous faſſiez.
» Et comme le grand éclat de cette
» lumière m'avoit ôté la vue, ceux
» qui étoient avec moi me prirent
» par la main, & me menèrent à
» Damas. Or, il y avoit à Damas un
» homme pieux ſelon la loi, nommé
» Ananie, à la vertu duquel tous les
» Juifs qui y demeuroient, rendoient
» témoignage. Il me vint trouver,
» & s'approchant de moi, il me dit :
» mon frère Saul, recevez la lumiè-
» re, & au même inſtant je vis. Il me
» dit enſuite : le Dieu de nos Pères
» vous a prédeſtiné pour connoître
» ſa volonté, pour voir le Juſte &
» pour entendre les paroles de ſa
» bouche, car vous lui rendrez té-
» moignage devant tous les hommes

» de tout ce que vous avez vu & » entendu. Qu'attendez-vous donc? » Levez-vous, recevez le batême, & » lavez vos péchés en invoquant le » Seigneur.

On trouve ce même récit dans le IX[e] Chapitre des Actes des Apôtres, avec de nouvelles circonstances. « Paul, y est-il-dit, fut trois jours » sans voir, sans manger & sans » boire. Or, il y avoit à Damas un » disciple nommé Ananie, à qui le » Seigneur dit dans une vision: Ana- » nie, & il répondit: me voici, Sei- » gneur. Le Seigneur lui dit: Levez- » vous, & allez dans la rue qu'on » appelle la voie droite, & cherchez » en la maison de Judas un nommé » Saul de Tharse, car il y est pré- » sentement en prières. (Dans le mo- » ment Saul apperçut aussi en vision » un homme nommé Ananie, qui » entroit, & lui imposoit les mains » pour lui rendre la vue). Seigneur, » répondit Ananie, j'ai entendu dire » à plusieurs les grands maux que » cet homme a fait à vos Saints dans » Jérusalem. Il est même ici avec » un pouvoir de la part des Princes

» des Prêtres, d'emmener prisonniers
» tous ceux qui invoquent votre nom.
» Le Seigneur lui répartit : Allez le
» trouver, parce que cet homme est
» un instrument que j'ai choisi pour
» porter mon nom devant les Gen-
» tils, devant les Rois & les en-
» fans d'Israël ; car je lui montrerai
» combien il faut qu'il souffre pour
» mon nom. Ananie y alla, & étant
» entré dans la maison, il lui imposa
» les mains, & lui dit : Mon frère
» Saul, le Seigneur Jésus, qui vous
» a apparu dans le chemin par où
» vous veniez, m'a envoyé, afin que
» vous recouvriez la vue, & que
» vous soyez rempli du Saint-Esprit.
» Aussi-tôt il tomba de ses yeux com-
» me des écailles, & il recouvra la
» vue, & s'étant levé, il fut batisé.

Saint Paul dans plusieurs de ses Epîtres fait mention du miracle de sa conversion, afin de convaincre ceux à qui il écrit, que c'est de la part de Dieu qu'il leur parle, & que la gloire de ses travaux n'en soit donnée qu'à Jésus-Christ.

» Je vous assure, mes frères, dit- *Ch. 1, 11.*
» il aux Galates, que l'Evangile que

» je vous ai prêché n'a rien de l'hom-
» me, car je ne l'ai point reçu ni
» appris d'aucun homme, mais par
» la révélation de Jésus-Christ, car
» vous avez oui dire de quelle ma-
» nière j'ai vêcu autrefois dans le
» Judaïsme, avec quel excès de fu-
» reur je persécutois l'Église de Dieu,
» & la ravageois, me signalant dans
» le Judaïsme au-dessus de plusieurs
» de ma nation & de mon âge, &
» ayant un zéle démesuré pour les
» traditions de nos Pères. Mais lors-
» qu'il a plû à Dieu qui m'a choisi
» particulièrement dès le ventre de
» ma mère, & qui m'a appellé par
» sa grace, de me révéler son fils,
» afin que je le prêchasse parmi les
» nations, je l'ai fait aussi-tôt sans
» prendre conseil de la chair ni du
» sang ».

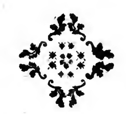
Ch. 3, 4. Et aux Philippiens : « Si quelqu'un
» croit pouvoir se confier dans la
» chair, je le puis plus qu'aucun au-
» tre, ayant été circoncis au huitiè-
» me jour, étant de la race d'Israël,
» & de la tribu de Benjamin, né
» hébreu de pères hébreux : pour ce
» qui est de la manière d'observer la

loi ayant été Pharisien : pour ce qui est du zéle du Judaïsme, en » ayant eû jusqu'à persécuter l'Eglise : » & pour ce qui est de la justice de » la loi, ayant mené une vie irré-» prochable. Mais ce qui étoit alors » un gain pour moi, je l'ai regardé » à cause de Jésus-Christ comme une » perte, & j'estime que tout est une » perte au prix de l'excellence de la » connoissance de Jésus-Christ mon » Seigneur, pour lequel j'ai souffert » la perte de toutes choses, & je les » ai regardées comme du fumier, » afin de gagner Jésus-Christ ».

Et dans sa première à Timothée, il dit : « Je rends graces à Jésus-» Christ Notre Seigneur, qui m'a » fortifié & m'a jugé fidéle, en m'é-» tablissant dans le ministère, moi » qui étois avant cela un blasphéma-» teur, un persécuteur, un ennemi » outrageant ; mais j'ai obtenu misé-» ricorde, parce que j'ai fait tous ces maux, étant dans l'ignorance » & dans l'incrédulité ».

Voilà, mon Fils, un récit bien circonstancié de la conversion de saint Paul. Or, avouez que si tous les

faits rapportés ici, sont véritables, la mission de saint Paul vient de Dieu. Si elle vient de Dieu, la Religion chrétienne est son ouvrage, & c'est s'opposer à Dieu que de la combattre. L'incrédule ne peut résister à cette preuve de la révélation, qu'en accusant saint Paul d'être un imposteur ou un visionnaire. C'est ce qu'il s'agit d'examiner. J'espére que la lumière qui résultera de cet examen sera si vive, qu'elle ne vous laissera aucun lieu de douter de la vérité du récit de saint Paul. Ce sera la matière d'une autre Lettre. Je, &c.



XXXV. LETTRE.

Saint Paul n'a point été un Imposteur.

MON Fils, si saint Paul eut été un des disciples de Jésus-Christ, l'incrédule pourroit chercher dans l'attachement à son maître un prétexte de rejetter son témoignage. Mais personne n'étoit plus opposé à Jésus-Christ que Paul. Elevé dans la secte des Phariſiens, il avoit ſuccé avec le lait les préventions les plus fortes contre Jésus-Christ. La baſſeſſe apparente du Fils de Marie, ſa pauvreté, ſa vie cachée, ſa mort honteuſe, ne s'accordoient point avec l'idée d'un Meſſie qu'il avoit puiſée dans l'école des Phariſiens; il ſavoit que Jéſus-Chriſt avoit été condamné par le grand-Prêtre, & par-tout le Sanedrin, comme blaſphémateur, ennemi de la loi de Moyſe, & coupable de s'être dit Fils de Dieu, égal à Dieu, & de s'en être attribué l'autorité. Ces crimes prétendus l'aveu-

Premier fait. Oppoſition de ſaint Paul à la Religion chrétienne.

gloient sur toutes les preuves que Jésus-Christ avoit données de la divinité de sa mission. Il avoit été insensible aux prodiges arrivés le jour de sa mort. Il ne s'étoit point donné la peine d'examiner les preuves de sa résurrection. La merveille arrivée le jour de la Pentecôte n'avoit fait que l'endurcir, comme on en peut juger par la part qu'il avoit prise à la mort de saint Etienne. Plus il voyoit croître le nombre des disciples de Jésus-Christ, plus son zéle s'enflammoit contr'eux. Avide de se distinguer parmi ceux de son âge, il n'y avoit rien qu'il ne crut devoir faire contre le nom de Jésus-Christ. Il mettoit sa gloire à obliger par les tourmens les fidéles à blasphémer son saint nom. Voilà un homme tel que l'incrédule doit le désirer, pour ne point se défier de son témoignage. Nulle apparence qu'il puisse changer, ou s'il le fait, il faut qu'il ait des raisons bien fortes.

L'opposition de Paul à la Religion est donc un premier fait qu'on ne peut nier. Passons à un second : c'est que ce même Paul, si ennemi du

Deuxième fait. Conver-

Chriſtianiſme, en eſt devenu le plus zélé Prédicateur; c'eſt que celui qui déſiroit de répandre le ſang des Chrétiens, a regardé peu après comme le plus grand avantage pour lui de répandre le ſien pour le nom de Jéſus-Chriſt; c'eſt enfin que cette converſion a été ſubite, & que le même quart d'heure qui a vû Paul ne reſpirant que menaces contre les diſciples de Jéſus-Chriſt, l'a vû auſſi fidéle diſciple de ce même Jéſus-Chriſt. La queſtion maintenant, c'eſt de ſavoir comment s'eſt fait cette converſion, & ce qui a pu engager Paul à renoncer à ſes préjugés, à condamner ce qu'il approuvoit, & à approuver ce qu'il condamnoit. Il nous aſſure que c'eſt une viſion céleſte, que c'eſt la parole de Jéſus-Chriſt regnant dans le ciel, qui a frappé ſon cœur, en même-tems qu'elle a frappé ſes oreilles, & que c'eſt elle qui a opéré en lui ce changement. Un tel témoignage mérite certainement par lui-même d'être reçu, mais de plus le fait qu'il rapporte, eſt accompagné de circonſtances, qui ne laiſſent aucun lieu au

ſion ſubite de ſaint Paul.

Cette converſion eſt l'effet d'une viſion céleſte.

doute qu'on pourroit former à ce sujet, c'est ce qu'il est aisé de prouver.

Commençons par examiner de quel poids est le témoignage de saint Paul. Pour être en droit de le rejetter, il faudroit pouvoir soupçonner qu'il a eu quelque motif d'intérêt, qui l'a porté à changer de sentiment, & que pour couvrir son changement d'un prétexte honnête, il a imaginé une vision céleste; ou croire qu'il a été trompé par quelque phénomène extraordinaire.

Objections de l'incrédule.

Réponse. Caractère de saint Paul opposé à la fourberie.

Que l'incrédule, qui ose soupçonner saint Paul d'avoir été un Séducteur, commence avant de le juger, par lire ses écrits; & je le défie de me citer aucun trait qui décéle un fourbe. On voit par-tout un esprit de droiture & de sincérité qui inspire la confiance. Jamais on ne trouvera d'homme plus ami de la vérité, plus fidéle à lui rendre témoignage, plus intrépide à la défendre. Avant d'être Chrétien, il avoit mené une vie irréprochable, son zéle pour la loi étoit si vif, qu'il étoit prêt de tout sacrifier pour elle. Depuis qu'il fut Chrétien, son amour pour la vé-

cité ne fit qu'augmenter. On voit par toute sa conduite qu'il ne connoît aucun respect humain ; il reprend Pierre son ancien dans le collége apostolique, parce qu'il ne marchoit pas dans la vérité de l'Evangile. Il brûle de zéle de porter partout le flambeau de la vérité ; il l'a continuellement dans le cœur & dans la bouche, toutes ses paroles sont des paroles de vérité ; il l'annonce sans crainte à la face de ses Juges & des Rois même. Ses lettres ne respirent que la vérité & en inspirent l'amour. Or, est-il permis de soupçonner un tel homme de fourberie ?

Les hommes changent, dira-t-on, tous les jours, & tel dont la vie a été long-tems irréprochable, perd son caractère aimable de sincérité, & devient un fourbe. Je l'avoue, mais il faut alors qu'il y ait quelque motif d'intérêt, qui étouffe en lui ses premiers sentimens, qu'il y ait quelque passion secréte qui l'emporte sur l'amour qu'il paroissoit avoir pour la justice & la vérité ; car c'est un axiome incontestable, que personne ne devient méchant gratuitement &,

dans l'instant. Examinons donc si quelque motif d'intérêt, si quelque passion secréte a pu produire dans saint Paul un tel changement, & faire d'un homme droit & sincère un fourbe parfait ?

Les motifs d'intérêt qui changent les hommes, sont le desir de la gloire & de l'élévation, qui fait qu'on quitte un parti dans lequel on n'est pas en crédit, pour passer dans un autre qu'on n'aime pas, mais où l'on se flatte d'avoir quelque considération ; ou enfin c'est l'esprit d'avarice & l'espérance de faire fortune. Or, aucun de ces motifs n'a pu agir sur saint Paul. Vous en allez convenir.

On ne peut soupçonner saint Paul d'ambition.

Croyez-vous, mon Fils, que le Christianisme naissant offrît à un ambitieux de quoi le flatter ? La croix de Jésus-Christ, dans laquelle les Chrétiens mettoient toute leur gloire, n'étoit-elle pas une folie aux yeux des Gentils, & un scandale à ceux des Juifs ? La malédiction que Jésus-Christ avoit portée sur la croix, retomboit sur ses disciples ; on les chassoit honteusement de la synagogue, & leurs Apôtres venoient d'être

d'être traités ignominieusement par l'ordre des Prêtres & des Sénateurs. Saint Paul avoit été témoin lui-même de la mort d'Etienne, qui avoit été lapidé comme blasphémateur. Tous les fidéles s'étoient dispersés pour se soustraire à la persécution, & les Ministres de la passion des Pharisiens couroient de ville en ville pour charger de chaînes les Chrétiens, & les emmener à Jérusalem, où ils étoient jettés dans les prisons, & condamnés à mort. Paul n'ignoroit pas la désolation qui étoit dans tout le troupeau, puisqu'il étoit lui-même le loup, qui n'entroit dans la bergerie que pour perdre & égorger. Il étoit donc bien éloigné de se faire Chrétien par aucun motif d'ambition, puisque le Christianisme étoit alors universellement méprisé, & que d'ailleurs la première condition qu'on exigeoit d'un Chrétien, c'étoit de fuir tout ce qui flatte l'ambition : c'est aussi ce qu'à fait saint Paul, comme on en peut juger par toute sa conduite.

Si cet Apôtre avoit cherché quelque considération parmi les Chré-

tiens, il n'auroit pas manqué aussitôt après sa conversion, de venir trouver les Apôtres, de s'unir à eux, de faire valoir ses visions, & les promesses qui lui étoient faites, & de montrer le plus grand zéle, afin d'avoir leur suffrage. Mais il ne fait rien de tout cela. Il se retire sur le champ en Arabie, & va prêcher l'Évangile dans des pays, où il n'étoit point annoncé, & où par conséquent il étoit bien sûr de ne trouver que des ennemis.

Son zéle pour faire des Chrétiens étoit grand; mais il étoit réglé par la prudence; & il étoit si attentif à ne point s'élever au-dessus des autres, qu'il n'alloit point prêcher dans les lieux où Jésus-Christ avoit déjà été annoncé, crainte d'exciter quelque jalousie, en bâtissant sur le fondement d'un autre. Il ne pouvoit souffrir qu'on s'attachât à lui par aucune vue humaine. *Chacun de vous*, dit-il aux Corinthiens, dit: *Je suis à Paul, & moi à Céphas, & moi à Jésus-Christ. Jésus-Christ est-il donc divisé? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? Avez-vous été baptisé au*

I. Co. 1, 12.

nom de Paul ? Et dans un autre endroit, il dit : *Qu'est donc Paul*, & *qu'est Apollon, sinon les Ministres, par qui vous avez cru, chacun selon le don qu'il a reçu de Dieu ?* Et ailleurs : *Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ notre Seigneur, & nous ne nous regardons que comme vos serviteurs en Jésus-Christ.*

I. Co. 3, 4.

II. Cor. 4, 5.

Cet Apôtre pensoit si peu à se faire un parti, comme fait tout ambitieux, que dès qu'il avoit prêché dans un endroit, & qu'il avoit converti quelques ames, il choisissoit un Chrétien éclairé, pour le mettre en qualité d'Évêque à la tête de l'Église qu'il avoit formée, & le chargeoit de veiller sur le nouveau troupeau de Jésus-Christ, & de travailler à étendre l'œuvre de Dieu. Pour lui, il alloit dans une autre ville annoncer l'Évangile. En sorte qu'il laissoit aux autres le plaisir de goûter le fruit de ses peines, & ne prenoit pour lui que le travail & le dégoût de défricher une nouvelle terre. Telle a été sa conduite pendant tout son apostolat. Y voit-on quelque trace d'ambition ?

Paul, dira-t-on, n'étoit pas insensible à l'estime qu'on faisoit de lui parmi les Chrétiens. Je conviens que la sagesse de Paul, l'éclat de ses miracles, la sainteté de sa vie, la sublimité de sa doctrine, l'ardeur de sa charité, sa patience dans les travaux, les stigmates de Jésus-Christ qu'il portoit dans son corps, lui donnoient une grande autorité parmi les fidéles; mais c'étoit une autorité toute spirituelle, & dont il n'usoit que pour le bien de l'Eglise. Il n'étoit jaloux de cette autorité que parce qu'elle étoit nécessaire pour réprimer les abus, corriger les vices, & établir une sainte discipline parmi les fidéles, mais jamais il n'a employé cette autorité pour se procurer aucun avantage. Il ne cherchoit point à dominer, mais à faire regner Jésus-Christ dans tous les cœurs, & il s'élevoit avec force contre les faux Apôtres, qui cherchoient leurs propres intérêts, & non ceux de Jésus-Christ. C'est la nécessité de conserver une autorité si légitime, si utile à l'Église, qui l'a obligé quelquefois à relever la grace de son apostolat, en

Usage que saint Paul faisoit de son autorité.

déclarant les faveurs qu'il avoit reçues, les combats qu'il avoit soutenus, & la bénédiction que Dieu avoit donnée à son ministère. Si donc il est jaloux de la qualité de Père, c'est parce qu'il a pour ses enfans la tendresse la plus vive, qu'il sent toujours pour eux les douleurs de l'enfantement, & qu'il a une sollicitude continuelle, afin de les présenter à Jésus-Christ, comme une épouse pure & sans tache.

S. Paul étoit ennemi de toute flaterie.

La charité au reste qu'il avoit pour les fidéles n'avoit rien de bas : il désiroit d'en être aimé, mais afin que ses avis fussent reçus avec une entière plénitude de cœur ; & il ne connoissoit dans leur obéissance d'autre plaisir que de voir ses enfans marcher dans la voie du salut. Aussi ne les a-t-il jamais flatté par une lâche complaisance. Il ne leur a point déguisé la sévérité de l'Évangile. *Comme Dieu nous a choisis*, dit-il aux Thess. *pour nous confier son Evangile, nous parlons aussi ; non pour plaire aux hommes, mais à Dieu, qui sonde nos cœurs, & nous n'avons usé d'aucune parole de flatterie comme vous* *I. Ep. 11, 5.*

le savez. Il vouloit que tous ceux qui s'engageoient dans la sainte milice de la foi, connussent ce qu'il leur en couteroit pour demeurer fidéles. Il leur déclare nettement que *quiconque veut vivre en Jésus-Christ doit s'attendre à des tribulations*, & être toujours prêts à combattre contre le monde & ses maximes, contre la cupidité & ses amorces, contre le démon & ses illusions. Sa tendresse pour les fidéles n'étoit point non plus aveugle; il observoit toute leur conduite. Il louoit le bien qu'il voyoit, mais il ne déguisoit point les défauts qu'il appercevoit, il reprenoit fortement les pécheurs; & quand il voyoit qu'ils rentroient en eux-mêmes, & qu'ils faisoient pénitence, il usoit d'indulgence à leur égard, & savoit verser à propos l'huile & le vin dans les plaies. Jugez, mon Fils, si je n'ai pas raison de dire qu'on ne trouvera aucun trait dans la conduite de saint Paul, qui puisse le faire soupçonner d'avoir été un Sectaire ambitieux.

S. Paul ne mettoit sa gloire que dans les humiliations.

Fidéle imitateur de Jésus-Christ, il ne mettoit sa gloire que dans ses humiliations, il n'avoit d'autre am-

bition que de souffrir pour lui, & de mourir pour la défense de la vérité. Il pratiquoit le premier les avis qu'il donnoit, & comme il apprenoit aux Chrétiens à fuir l'ambition, comme le poison le plus funeste de la vertu, il étoit en garde lui-même contre toutes les surprises de l'amour propre. Sa doctrine favorite, c'est qu'un Chrétien doit être crucifié avec Jésus-Christ, mort avec lui, & enséveli avec lui.

Le second motif qui peut animer un séducteur, c'est l'espérance de faire fortune & de profiter de la simplicité de ceux qu'il a séduits pour en tirer de l'argent. Il n'est que trop ordinaire, je le sai, de voir des hypocrites, se servir du masque de la dévotion pour s'introduire dans la confiance des simples, dévorer les maisons des veuves, & faire d'un ministère de charité, un ministère de cupidité. Mais je défie encore l'ennemi le plus déclaré contre la Religion, de trouver dans la conduite de saint Paul aucun trait qui puisse ternir la gloire du parfait désintéressement dont il a toujours été si jaloux.

Il ne peut être soupçonné d'avoir embrassé le Christianisme par un esprit d'avarice.

Désintéressement de l'Apôtre.

Convaincu de cette maxime de Jésus-Christ qu'il vaut mieux donner que de recevoir, il répandoit gratuitement les richesses qu'il avoit reçues gratuitement. Il ne craignoit rien tant que d'être à charge. Il savoit vivre dans la disette comme dans l'abondance. *Nous souffrons*, dit-il, aux Corinthiens, *la faim & la soif, nous sommes nuds, & nous n'avons pas de demeure fixe, & nous vivons du travail de nos mains.* Et dans sa seconde Epître aux mêmes, il dit: *Voici la troisième fois que je me prépare à vous aller voir, & ce sera encore sans vous être à charge: car c'est vous que je cherche, & non votre bien; puisque ce n'est pas aux enfans à amasser des trésors pour leurs pères, mais aux pères à amasser pour leurs enfans. Aussi pour ce qui est de moi, je donnerai très-volontiers tout ce que j'ai, & je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos ames.*

I. Cor. 4, 11.

Ch. 12, 14.

I. Ch. 2, v. 9.

Il dit la même chose aux Thessal. *Vous vous souvenez, mes frères, de nos peines & de nos fatigues, & comment nous avons prêché l'Evangile de Dieu, travaillant jour & nuit pour,*

n'être à charge à personne. Ce n'est pas qu'il n'eut le droit de le faire, puisqu'il est juste que l'ouvrier vive de son travail, & qu'on ne lie point la bouche du bœuf qui foule le grain dans l'aire. Il n'ignoroit pas ce droit comme on le voit par ces paroles: *Nous pouvions*, dit-il, *comme Apôtres de Jésus-Christ vous charger de notre subsistance; mais nous nous sommes rendus petits parmi vous comme une nourrice, qui a un tendre soin de ses enfans.* Et la raison qu'il en donne, c'est qu'il appréhende qu'on ne dise qu'il faisoit de *son ministère un commerce d'avarice.* Il leur répéte la même chose dans sa seconde Epître. *Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais nous avons travaillé jour & nuit avec peine & avec fatigue, pour n'être à charge à aucun de vous: ce n'est pas que nous n'en eussions le pouvoir, mais c'est que nous avons voulu nous donner nous-mêmes pour modéles, afin que vous nous imitassiez.* Et en faisant ses adieux aux fidéles de l'Église d'Ephése, auxquels il avoit annoncé qu'ils ne verroient plus son visage, il les prend à té-

I. Thess. 2, 7.

Ibid. 5.

Ch. 3, 8.

Act. 20, 33. moins de ce qu'*il n'a désiré de personne, ni or, ni argent, ni vêtemens, & de ce que ses mains ont fourni à ses besoins, & à ceux des personnes qui étoient avec lui.*

Désintéressement de ses coopérateurs. Paul étoit si jaloux de cette gloire, qu'il avoit soin que ses coopérateurs tinssent la même conduite que lui, comme il le déclare aux Corinthiens. Les ennemis de son apostolat ne manquoient pas de jetter des soupçons sur sa conduite, & Paul, pour leur fermer la bouche, se justifie ainsi :

II. Cor. 12, 16. *On dira peut-être qu'il est vrai que je ne vous ai point été à charge, mais qu'étant artificieux, j'ai usé d'adresse pour vous surprendre. Mais me suis-je servi de quelqu'un de ceux que je vous ai envoyés, pour tirer quelque chose de vous? J'ai prié Tite de vous aller trouver, & j'ai envoyé encore avec lui un de nos frères. Tite a-t-il tiré quelque chose de vous? N'avons-nous pas suivi le même esprit? N'avons-nous pas marché sur les mêmes traces?*

Le témoignage que l'Apôtre se rend ici, ne peut être récusé : il prend Dieu à témoin, & ceux à qui il parle de la vérité de ce qu'il dit.

Auroit-il osé le faire, si ses ennemis eussent eu le plus léger prétexte de l'accuser ?

Nouvelle preuve, que saint Paul n'avoit en vue que la gloire de Dieu. Il consent à perdre tous ses avantages.

Saint Paul n'avoit rien à gagner ici-bas en se faisant Chrétien. Mais n'avoit-il rien à perdre ? C'est une seconde question, à laquelle il est facile de répondre, quand on connoît l'Évangile.

Il tenoit un rang distingué dans sa nation par la science qu'il avoit de la loi, par son zéle pour elle, & par la confiance dont le grand-Prêtre & tout le Sénat l'honoroient. Il avoit des amis qui estimoient sa vertu, des parens qui lui étoient attachés. Enfin il étoit en grand crédit, & pouvoit aisément se flatter de pouvoir parvenir aux premières dignités. Mais ce qu'il *considéroit auparavant comme un gain & un avantage, lui a paru depuis, en regardant Jésus-Christ; une perte & un désavantage*. Oui, *tout lui a semblé une perte & un désavantage, au prix de cette haute connoissance de Jésus-Christ son Seigneur, pour l'amour duquel il a renoncé à toutes choses, & les a regardées comme de l'ordure, afin de gagner Jésus-Christ.* Phil. 3, 7.

Enfin il ne tenoit qu'à lui de vivre en paix au milieu des siens, mais il a mieux aimé être humilié, persécuté avec les enfans de Dieu, que de jouir de la félicité présente qui passe comme l'ombre, & ne s'est plus proposé d'autre objet que de gagner & d'acquérir la couronne de gloire & d'immortalité que Jésus-Christ donne à tous ceux qui lui demeurent fidéles jusqu'à la fin.

Souffrances auxquelles il s'est exposé.

II. Cor. 11, 26.

Écoutez, mon Fils, la peinture qu'il nous fait de ce qu'il a eu à souffrir : *J'ai été souvent dans les voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part de ceux de ma nation, dans les périls au milieu des villes, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu des déserts, dans les périls sur la mer, dans les périls parmi les faux frères. J'ai souffert toutes sortes de travaux, de fatigues, de fréquentes veilles ; la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid & la nudité. J'ai*, dit-il, *encore plus souffert qu'aucun autre de travaux, plus reçu de coups, plus enduré de prisons ; je me suis souvent vu près de la mort ; j'ai*

reçu des Juifs cinq différentes fois trente-neuf coups de fouet, j'ai été battu de verges par trois fois (par ordre des Magistrats Romains). *J'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois. J'ai passé un jour & une nuit au fond de la mer. Outre ces maux extérieurs*, ajoute-t-il, *le soin que j'ai de toutes les Eglises attire sur moi une foule d'affaires qui m'assiégent tous les jours. Qui est foible sans que je m'afflige avec lui? Qui est scandalisé, sans que je brûle?*

Saint Paul n'étoit pas entré dans cette carrière de peines sans connoissance de cause. Il savoit qu'en se faisant Chrétien il auroit beaucoup à souffrir. En effet, lui dire de porter le nom de Jésus-Christ devant les Gentils, devant les Rois, & devant les enfans d'Israël, c'étoit lui dire: allez combattre les préjugés, l'ignorance & les passions du peuple, la sagesse & l'orgueil des Philosophes, l'artifice, l'intérêt & l'autorité des Prêtres, la politique & la puissance des Rois. Attendez-vous à les voir conspirer tous contre vous, & s'opposer au progrès de la Religion.

Saint Paul en se faisant Chrétien a connu tout ce qu'il auroit à souffrir.

Vous ferez haï, persécuté, mis à mort; mais que rien ne vous décourage, & ne vous empêche de remplir votre ministère. Je combattrai pour vous & avec vous; & vous triompherez en succombant sous le glaive de vos ennemis.

Depuis ce moment saint Paul eut toujours présent devant les yeux la croix de Jésus-Christ comme le soutien de sa foiblesse, le terme de son espérance, l'objet de sa foi, la récompense de sa charité & le prix de ses travaux. Il s'est toujours regardé comme crucifié avec Jésus-Christ, & n'a connu d'autre gloire que de lui ressembler. Bien loin de fuir les souffrances, il alloit au-devant d'elles, il ne vivoit que pour Jésus-Christ, regardoit la mort comme un gain, & avoit une ferme confiance que ni les feux, ni les épées, ni les tourmens ne pourroient jamais le séparer de l'amour de Jésus-Christ.

Amour des souffrances.

Il donna des preuves de l'ardeur qu'il avoit de souffrir pour Jésus-Christ lorsqu'il alla à Jérusalem porter aux Saints les secours que les différentes Églises leur envoyoient. Il

fut averti par le Saint-Esprit dans toutes les villes où il passoit que de grands maux l'attendoient à Jérusalem, qu'il y seroit lié de chaînes, & livré aux Gentils; mais il fit bien voir qu'il ne craignoit rien de tout cela, & qu'il n'estimoit pas sa vie plus précieuse que son salut. Les fidéles allarmés des maux, qui menaçoient un si tendre Père, firent tous leurs efforts pour l'empêcher de continuer sa route. Ceux d'Ephése se jetterent à son col fondant en larmes, & le baisoient pour lui marquer leurs regrets. Ceux de Césarée le conjurerent aussi vivement de ne pas s'exposer, mais l'amour de Jésus-Christ dont il brûloit le rendit comme insensible à leurs larmes & à leurs prières. *Que faites-vous*, leur dit-il, *en pleurant ainsi, & m'attendrissant le cœur? Je suis prêt non-seulement, d'être enchaîné, mais encore de mourir dans Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus.* *Act. 21, 13.*

Il regardoit la mort qui le menaçoit comme un sacrifice, qui attireroit la bénédiction de Dieu sur ceux qu'il avoit convertis à Jésus-Christ, **Esprit du sacrifice.**

& soupiroit après le moment, où, à l'exemple de son Maître, il donneroit sa vie, & répandroit son sang pour sceller sa prédication.

Courage & fermeté de saint Paul.

Lorsqu'il fut entre les mains de ses ennemis, & qu'il se vit chargé de chaînes, il ne rabatit rien de son courage : semblable à un rocher battu par les vagues furieuses d'une mer agitée, il demeura immobile à la vue du peuple, qui demandoit sa mort, rendit tranquillement compte des motifs de sa conversion, & ne cacha aucune des vérités que son ministère le forçoit de publier. Il conserva la même tranquillité d'esprit devant son Juge, & devant le Roi Agrippa. On voit par ses discours qu'il ne sait ce que c'est que de flatter les Grands par des louanges fades & rampantes. Il joint à sa justification des instructions utiles sur le devoir des Juges, & sur le compte qu'ils auront à rendre à Dieu. Il mêle ses instructions d'exhortations les plus touchantes, cherchant moins à se délivrer de la mort temporelle, qu'à délivrer ses Juges mêmes de la mort éternelle. Enfin il est conduit à Rome, &

sa prison est changée en une école de la plus parfaite sagesse. Ses liens deviennent célébres dans toute la Cour de l'Empereur, & dans toute la ville de Rome à la gloire de Jésus-Christ. Il convertit même une courtisane, qui servoit aux plaisirs de Néron, la tire du vice, & mérite par-là d'être en même-tems victime, comme saint Jean, & de la chasteté & de la vérité.

Trouvez-vous, mon Fils, dans toute cette conduite aucun des traits qui caractérisent le fourbe? Non, sans doute; mais n'en demeurons pas là: ce n'est pas connoître ce grand Apôtre, que de ne voir en lui que l'exemption des vices ordinaires aux fourbes; il faut y voir les vertus qui font les vrais Ministres du Dieu vivant. Étudions donc sa vie, & nous verrons qu'il a été un fidéle imitateur de Jésus-Christ, & qu'il a marché sur ses traces.

Saint Paul fidéle imitateur de Jésus-Christ.

Comme Jésus-Christ il n'a travaillé qu'à remplir l'œuvre que Dieu lui avoit donnée. Il fléchissoit *sans cesse les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le prin-* Eph. 3, 14.

cipe & le Chef de la grande famille des Saints, afin que selon *les richesses de sa gloire*, il ouvrit les cœurs des peuples à la parole de vérité, & que tous *connussent l'amour de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse toute connoissance, & qu'ils fussent tous remplis de la plénitude de Dieu.*

Semblable au bon Pasteur, il couroit chercher la brebis égarée, & n'avoit point de repos qu'il ne l'eut rapportée au bercail. Il *prêchoit non la sagesse des Sages du siècle, mais celle qui vient de Dieu. Il apprenoit aux nations à dépouiller le vieil homme, selon lequel elles avoient vécu autrefois, en suivant les illusions des passions, & à se revêtir de l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ.* Il les exhortoit à *s'éloigner de tout mensonge, à fuir la colère, l'avarice, à ne s'entretenir que de discours bons & propres à nourrir la foi, & à inspirer la piété à ceux qui les écoutent; les portoit à rendre graces en tout tems, & par toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à vivre dans une parfaite union les uns avec les autres, à remplir avec fidélité tous les*

Coloss. 3, 9.

devoirs de leur état, à travailler des mains à des ouvrages bons & utiles, pour avoir de quoi donner à ceux qui ſont dans l'indigence.

Il pratiquoit lui-même le premier tout ce qu'il diſoit, enſorte qu'il ne rougiſſoit pas d'exhorter les fidéles, *à être ſes imitateurs comme il l'étoit lui-même de Jéſus-Chriſt*, & couroit inceſſamment *vers le bout de la carrière, pour remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu l'avoit appellé par Jéſus-Chriſt. Il châtioit* Philip. 3, 14.
rudement ſon corps, & le réduiſoit en ſervitude, afin de conſerver ſon cœur pur, & de demeurer victorieux des attaques de l'ange de ſatan. Il veilloit ſans ceſſe ſur lui-même, & ſur tout le troupeau qui lui avoit été confié, afin de rendre à Dieu ſon dépôt en entier. Et quoique ſa conduite fut irréprochable, il ne ſe croyoit pas juſtifié pour cela, & opéroit ſon ſalut avec crainte & tremblement. Rien ne pouvoit arrêter ſon zéle : aidé du ſecours d'en-haut, il abaiſſoit toute hauteur, & toute ſageſſe, qui s'élevoit contre Dieu, & ne *rougiſſoit jamais* Rom. 1, 16.
de l'Evangile, parce qu'il eſt la vertu

de Dieu pour ſauver tous ceux qui croyent. Il ſavoit allier la fermeté la plus intrépide avec la plus profonde humilité. Il ne s'attribuoit rien du ſuccès de ſes travaux, mais il en rendoit gloire à Dieu comme à l'auteur de tout bien, & avoit grand ſoin d'inſtruire les fidéles du don précieux de la grace de Jéſus-Chriſt, qui eſt en nous le principe efficace de tout bien, & ſans laquelle nous ne pouvons rien. Il avoit ſans ceſſe devant les yeux l'état, d'où la miſéricorde de Dieu l'avoit tiré, & lui en rendoit de continuelles actions de grace. Enfin il ſe regardoit comme le dernier des pécheurs, comme un avorton, comme indigne de porter le nom d'Apôtre, parce qu'il avoit perſécuté l'Égliſe de Jéſus-Chriſt, & avoit été un blaſphémateur.

Humilité de ſaint Paul.

Peut-on trop admirer une telle vertu? Et devons-nous être ſurpris de la bénédiction que Dieu a répandue ſur ſes travaux? C'eſt cette bénédiction qui eſt la preuve la plus triomphante de la miſſion de cet Apôtre, & de la vérité de la viſion qui en a été le moyen. Toute la terre

Fruits abondans de la miſſion de S. Paul.

a été comme arrosée de ses sueurs. Il a porté le flambeau de la foi dans toute l'étendue du pays, qui est depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie. Nous ne savons pas tous les lieux où il a prêché, mais nous savons que c'est par lui que les nations ont été appellées à la foi. Il parle dans ses Lettres du dessein qu'il avoit d'aller en Espagne, & du desir d'aller à Rome pour y faire quelque fruit. Il se croyoit *redevable aux Grecs & aux Barbares, aux Savans & aux Simples*, & ne pensoit qu'à remplir sa vocation, qui étoit d'être le Ministre de Jésus-Christ *parmi les nations, en exerçant la sacrificature de l'Evangile de Dieu, afin que l'oblation des Gentils lui fût agréable étant sanctifié par le Saint-Esprit.* Rom. 15, 16.

Zéle de S. Paul pour le salut de Gentils.

Le zéle de saint Paul pour le salut des nations est une nouvelle preuve de la divinité de sa mission. Car il ne se feroit pas porté de lui-même à leur prêcher l'Évangile, tant étoit grand l'éloignement que le Juif, même Chrétien, avoit pour le Gentil. Il lui a donc fallu une vo-

cation marquée pour travailler à ce grand ouvrage ; & la bénédiction que Dieu a répandue sur sa mission ne nous permet pas de douter que c'est par l'ordre de Dieu qu'il a travaillé.

Amour de S. Paul pour Israël.

Cet amour de Paul pour les Gentils ne diminuoit rien de son zéle pour le salut des Juifs. Son cœur a toujours été pénétré de la plus vive douleur de voir que Dieu rejettoit sa nation à cause de son endurcissement, & pour la punir de son ingratitude, & de son déicide. Il auroit souhaité lui-même être traité comme anathême, pour obtenir le salut d'Israël, & il employoit tout ce qu'il avoit d'éloquence pour exciter en eux quelqu'émulation.

D'après ce foible portrait de l'Apôtre, jugez, mon Fils, si l'on peut le soupçonner de fourberie & d'imposture. A quels traits reconnoîtra-t-on un homme sincère & droit, si l'on doute de la vérité du témoignage de Paul ? Non, dira-t-on, Paul n'a point eu dessein d'en imposer, mais il a été trompé.

J'en reste là pour aujourd'hui, mon Fils, je remets à la Lettre suivante à discuter cette nouvelle chicane. Je me flatte qu'elle ne méritera de vous que la risée & le mépris. Je, &c.



XXXVI. LETTRE.

Saint Paul n'a point été trompé.

S. Paul, selon l'incrédule, a été trompé.

ÉCOUTONS, mon Fils, le raisonnement de l'impie. Cette voix, dit-il, qui a converti Paul, n'est autre chose qu'un coup de tonnerre; & la lumière qu'il a vue, est celle de l'éclair. Cet homme simple & crédule a été étourdi du coup; son imagination superstitieuse lui a fait penser que Dieu condamnoit son entreprise, & il a cru entendre une voix qui lui reprochoit son crime. Dès-lors il a formé le dessein de modérer son zéle; mais comme cet esprit vif & ardent ne pouvoit demeurer sans action, il a changé de parti, & a consacré à la prédication de l'Évangile le zéle qui le portoit à en persécuter les Disciples.

Réponse. Absurdité de cette chicane.

Oh! la belle invention! l'heureux dénouement! qui n'admirera la sagacité philosophique de nos esprits forts, qui découvrent ainsi des secrets impénétrables aux esprits du commun!

commun ! c'eſt ce qu'ils appellent n'être pas dupes de la ſuperſtition. Ils ont toujours à la main quelque phénomène dans la nature, qui explique toutes les merveilles que Dieu opére en faveur de la Religion. Selon eux Dieu ne ſe mêle de rien, le hazard fait tout, & il ſemble être de concert avec le Chriſtianiſme pour venir toujours à ſon ſecours.

Mais parlons ſérieuſement : nos Philoſophes n'auront-ils pas honte dans une affaire auſſi ſérieuſe que celle de la Religion, d'agir avec ſi peu de droiture, & de n'oppoſer que de vaines chicanes à des preuves ſi inconteſtables ? Eſt-ce par des pantalonades que l'on répond à des démonſtrations ?

Parle-t-on ſenſément, quand on vient nous dire qu'un coup de tonnerre a changé Paul ? O l'heureux coup de tonnerre qui l'a empêché de tremper ſes mains dans le ſang de ſes frères ! ô l'heureux coup de tonnerre, qui d'un Perſécuteur a fait un Apôtre de l'Évangile ! ô l'heureux coup de tonnerre, qui a rempli Paul d'une ſageſſe parfaite, d'une ſcience

consommée ; qui lui a dévoilé tout le grand mystère de Jésus-Christ ; qui l'a revêtu de toute la puissance de Dieu même, & l'a rendu l'instrument du salut éternel de tant de peuples, qui, réveillés par la voix de Paul, ont renoncé à toute impiété, pour vivre dans la tempérance, dans la justice & dans la piété !

Méprisez, mon Fils, de tels discours, c'est tout ce qu'ils méritent. J'ai honte de répondre sérieusement à de pareils raisonnemens ; mais il faut quelquefois répondre au fou selon sa folie.

Première preuve de l'absurdité de cette chicane.

Le Philosophe, qui attribue à un coup de tonnerre le changement merveilleux de Paul, m'expliquera-t-il comment un coup de tonnerre a pu donner tout-à-coup à Paul le don d'entendre & de parler toutes les langues ? C'est un fait qu'il ne peut nier. Ce don a été très-commun dans les premiers tems de l'Église, & il faut pour jamais renoncer au témoignage des hommes quelqu'unanime qu'il soit, si on rejette ce fait-là. Il a eu pour témoin toute la ville de Jérusalem, remplie alors de Juifs,

qui étoient accourus de toutes les provinces à la grande fête de la Pentecôte, & il a été publié par toutes les nations. Cette merveille a subsisté long-tems dans l'Église, & nous voyons que plusieurs Pères en parlent dans leurs écrits comme témoins oculaires. Ce don même étoit si commun, que Paul fut obligé de régler l'usage que l'on en devoit faire dans les assemblées des fidéles. Lisez le quatorzième chapitre de la première aux Corinthiens, & vous verrez les régles qu'il donne. Or, je vous le demande : croyez-vous que S. Paul ait parlé à un peuple entier d'un don qu'ils n'avoient pas même connu ? Auroit-il cherché à corriger les abus d'une chose qui n'existoit seulement pas ? Qu'auroient dit les Corinthiens en lisant une telle Lettre ? Un homme aussi prudent que saint Paul ne s'aviseroit pas de parler sérieusement d'un fait chimérique ; ce seroit s'exposer à la risée de tout le monde. Il déclare dans la même Epître que lui-même avoit reçu ce don. Or, l'auroit-il fait, s'il n'avoit pas eu ? Qui au monde se vantera jamais de

parler toutes les langues, lorſqu'il n'en ſait qu'une. Saint Paul doit donc être cru ſur ſon témoignage, & j'oſe dire que quand il ne l'auroit pas dit, nous devrions le conjecturer. Car autrement il n'auroit pu prêcher l'Évangile à tant de nations diverſes, auxquelles il eut été barbare. Ne ririons-nous pas ſi on venoit nous dire qu'un homme a converti des milliers de peuples qui n'entendoient pas ſeulement ce qu'il diſoit? Saint Paul ſavoit donc toutes les langues ſans les avoir appriſes. Or, un coup de tonnerre a-t-il pu opérer une telle merveille? Que nos Philoſophes, ſi profonds dans l'étude de la nature, nous donnent quelque traité, où ils expliquent ce prodige par des cauſes phyſiques. L'incrédule attribuera, je le veux, à la nature les guériſons les plus miraculeuſes : il imaginera quelque criſe, qui aura fait marcher un boiteux, entendre un ſourd, parler un muet, voir un aveugle. Je lui paſſe pour un moment ce délire ; mais connoît-il quelque criſe, qui puiſſe donner à un homme l'intelligence

de toutes les langues, & la facilité de les parler ? Si nos Philosophes vouloient entendre raison une fois, ils avoueroient qu'il n'y a pas de merveilles plus étonnantes que celle-là. Rien n'est si difficile en effet que d'apprendre une langue étrangere. Qu'un homme sache trois ou quatre langues, on le regardera comme un prodige, & on supposera qu'il faut qu'il ait employé plusieurs années pour les apprendre; mais les savoir toutes, & cela en un instant, sans les avoir jamais apprises, c'est le prodige le plus merveilleux qui ait paru dans le monde, & qui prouve inconteſtablement la mission de Paul, & la Religion par conséquent. N'ayez pas peur que jamais l'auteur de la Philosophie de l'Histoire, traite une pareille question: elle est trop avantageuse à la Religion pour qu'il ose en parler.

Seconde preuve. Connoissance de toutes les vérités de la Religion, sans avoir été instruit par aucun homme.

J'ai une seconde question à faire à notre incrédule, qui n'est pas moins embarrassante que la première. Je le prie de m'expliquer comment le coup de tonnerre a rempli Paul de toutes les richesses d'une parfaite intelli-

gence, pour connoître le mystère de Dieu le Père, & de Jésus-Christ ?

Voulez-vous comprendre, mon Fils, combien la science de Paul étoit sublime & profonde ? Entrons, je vous prie, dans le détail des vérités importantes sur lesqu'elles il a été éclairé, & vous verrez qu'il a fallu qu'il eut le ciel pour école, & Jésus-Christ pour maître.

Abrégé de la doctrine de saint Paul. Paul, sans autre maître que le Saint-Esprit, a connu l'immensité de Dieu,
Act. 17, 28. dans lequel *nous avons la vie, le mouvement & l'être*, toutes ses perfections & ses attributs. Il a connu le
Mystères de Dieu. mystère ineffable d'un Dieu en trois personnes, dont la première, qui
Col. 1, 15. est le Père, engendre de toute éter-
Hebr. 1, 3. nité un Fils, qui est son image, la splendeur de sa gloire & le caractère de sa substance; un Fils qui lui est égal en tout, qui n'est qu'un avec lui; un Fils par lequel il a tout créé, & par lequel il soutient tout & régle tout; un Fils qui est avec lui le principe de l'Esprit de sainteté, de justice & de vérité, Esprit qui étant éternel & incréé, est égal en tout aux deux personnes dont il procéde.

Sans autre maître que le Saint-Esprit il a connu le mystère des humiliations du Fils de Dieu, qui s'est revêtu de notre nature, & s'est humilié *en se rendant obéissant jusqu'à la mort & jusqu'à la mort de la croix*, afin de nous purifier dans son sang, d'*effacer la cédule de notre condamnation, en l'attachant à sa croix.*

Mystère de Jésus-Christ.

Phil. 2, 8.

Coloss. 2, 14.

Sans autre leçon que celle de l'Esprit Saint il a eu l'intelligence du mystère de Jésus-Christ *ressuscité par sa propre vertu*, élevé en *qualité de Roi au-dessus de toutes les puissances, de toutes les principautés, de toutes les vertus, de toutes les dominations & de toutes les dignités qui peuvent se trouver dans ce siécle & dans celui qui doit venir*, & enfin assis à la droite de Dieu son Père, qui a tout mis sous ses pieds, l'a établi Chef du corps de l'Église, & dans laquelle il trouve l'accomplissement & l'intégrité de tous ses membres.

Mystère de la Résurrection.

Eph. 1, 21.

Il a reçu une parfaite connoissance du sacerdoce de Jésus-Christ, qui est établi *le Pontife éternel des biens futurs, qui est entré dans le sanctuaire*

Sacerdoce de J. C.

de Dieu avec son propre sang, nous a ouvert une voie nouvelle, & ne cesse d'intercéder pour nous en qualité de Médiateur & d'Avocat, en présentant sa victime, qui est lui-même.

Mystère de la prédestination.

Sans autre maître que le Saint-Esprit il a connu le grand mystère de l'amour de Dieu pour ses Saints, qu'*il a élus en lui avant la création du monde par l'amour qu'il leur a porté, afin qu'ils fussent saints & irrépréhensibles à ses yeux, les ayant prédestinés par un pur effet de sa bonne volonté pour les rendre ses enfans adoptifs, afin que la louange & la gloire en soit donnée à sa grace, par laquelle il les a rendus agréables à ses yeux.* (Eph. 1, 3.)

Il a connu le mystère de cette grace, qui par sa gratuité doit exciter en nous les sentimens de la plus vive reconnoissance, doit produire la confiance la plus entière, & son efficacité, & enfin nous animer à la prière & à la vigilance par le besoin que nous en avons.

Il a connu toute la gloire que Dieu destine à ses bien-aimés, gloire qui est telle, que l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, &

l'esprit n'a jamais compris les biens ineffables, dont il les comblera dans toute l'éternité.

Sans autre maître que le Saint-Esprit il a connu les prérogatives de l'Église sur la synagogue. Le voile de la loi mosaïque a été levé à ses yeux. Il a compris l'inutilité des cérémonies, l'impuissance des sacrifices pour justifier l'homme. Il a découvert le plan de Dieu en établissant le culte figuratif, il a eu l'intelligence de toutes les figures & de toutes les prophéties renfermées dans l'Écriture sainte. Mystère de l'Eglise.

Il a vu descendre du ciel la céleste Jérusalem, parée comme une épouse, qui va au-devant de son époux. Il a admiré toute sa beauté intérieure, toutes les proportions de ses membres, il a été instruit de tous les différens états par lesquels elle devoit passer pour parvenir à l'âge parfait, où elle sera unie à son époux. Il a su les combats qu'elle auroit à soutenir, les retranchemens qu'elle éprouveroit, les ressources que Dieu lui ménageoit, & enfin la gloire à laquelle il l'éléveroit, quand il l'au-

roit délivrée de tous ses ennemis, & qu'il auroit rappellé le peuple d'Israël, qui par sa réconciliation deviendroit la richesse du monde entier.

Joignez à la connoissance que saint Paul a eu de tous nos mystères, celle de tous les devoirs du Chrétien, & vous conviendrez, qu'il n'y a que Dieu qui ait pu lui donner une telle science. Ses lettres sont une mine inépuisable d'instructions, où chacun trouve des leçons de vertu & des régles capables de nous conduire à la plus sublime perfection. Je ne veux pour vous en convaincre que vous citer quelques lignes prises à l'ouverture du Livre. Je tombe sur ces mots:

Eph. 5, 1. *Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfans bien-aimés, & marchez dans l'amour & la charité, comme Jésus-Christ nous a aimés, & s'est livré lui-même pour nous en s'offrant à Dieu comme une oblation, & une victime d'agréable odeur. Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en*

doit point entendre parler parmi les Saints. Qu'on n'y entende point de paroles déshonnêtes, ni de folles, ni de boufonnes, ce qui ne convient point à votre vocation, mais plutôt des paroles d'actions de graces. Car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, ce qui est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ & de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours, &c.

Ce peu de paroles renferme la morale la plus pure & la plus parfaite. Honorer Dieu par l'imitation de ses perfections, voilà notre premier devoir, & le faire par amour comme des enfans bien-aimés, voilà le second. De-là que de conséquences à tirer! nos devoirs envers le prochain sont renfermés dans ce peu de paroles : *Marchez dans l'amour & la charité à l'exemple de Jésus-Christ, qui nous a aimés & s'est livré lui-même pour nous.* Voilà la régle de notre amour pour nos frères. Enfin nos devoirs envers nous-mêmes sont renfermés dans le troisième verset. Saint Paul veut qu'on n'entende point seulement parler parmi les Chrétiens ni

de déréglement dans les mœurs, ni d'avarice, ni d'erreurs.

Mettez à l'alembic tout ce que les Philosophes ont dit de plus beau, & vous conviendrez, si vous savez goûter la vérité, qu'on ne tirera pas de tous leurs ouvrages autant de vérités qu'il s'en trouve dans une demi-page de saint Paul.

Saint Paul n'a eu que Dieu pour maître.

Connoître le grand mystère de Dieu, & de Jésus-Christ, être instruit de tous les devoirs de l'homme, c'est sans doute un grand miracle; mais l'être sans étude, sans avoir reçu de leçons d'aucun homme; c'est une merveille, qui n'a pas d'exemple, & que Dieu a opérée dans saint Paul, pour constater de plus en plus sa mission.

On ne peut sensément révoquer ce fait en doute. Saint Paul a cru devoir le publier hautement, afin d'en donner à Dieu la gloire & la louange. Est-il vraisemblable qu'il eut avancé un tel fait contre la vérité? N'auroit-il pas été démenti publiquement par ceux qui l'auroient instruit? Et dès-lors il auroit perdu justement toute confiance dans l'esprit des fidé-

les. Or, s'il n'a eu aucun homme pour maître, il faut donc que ce soit Jésus-Christ lui-même qui lui ait découvert les trésors de sa sagesse & de sa science. Les Apôtres en ont été convaincus, puisqu'après avoir conféré avec lui, ils reconnurent qu'il y avoit entr'eux & lui une parfaite conformité de doctrine, & dès-lors ils lui donnerent la main, & déclarerent que Dieu lui avoit confié le soin d'instruire les Gentils, comme à Pierre celui d'instruire les Juifs.

Pouvoir d'opérer les plus grands miracles.

Ce miracle est grand, comme je le dis, mais il n'est pas le seul qui autorise la mission de Paul. C'est par le pouvoir que Dieu lui a donné d'en opérer, qu'il a attiré tant de peuples à la foi de Jésus-Christ. Son humilité est forcée de l'avouer, car après avoir dit qu'il a sujet de se glorifier en Jésus-Christ du succès de l'œuvre de Dieu, il ajoute : *Je n'oserois vous parler de tout ce que Jésus-Christ a fait par moi pour amèner les nations à l'obéissance de la foi par la parole & par les œuvres, par la vertu des miracles & des prodiges, & par la puissance du Saint-Esprit.* Rom. 15, 17.

Dans sa seconde aux Corinthiens
Ch. 12, v. 12. il dit encore : *Les preuves de mon apostolat ont paru dans toutes sortes de patience, dans les miracles, les prodiges, & les effets extraordinaires de la puissance divine.*

Nous voyons par les actes des Apôtres que la vertu d'opérer des miracles étoit si admirable dans S. Paul, que les mouchoirs qui l'avoient touché, étoient appliqués sur les malades, & les guérissoient.

Lorsque saint Paul étoit à Icone avec Barnabé, le Seigneur rendit
Act. 14, 3. *témoignage à la parole de sa grace en faisant par eux des prodiges & des miracles.* Paul guérit à Lystre d'une seule parole un boiteux, qui n'avoit jamais marché, & ce miracle fut si éclatant, que le peuple le prit pour un Dieu, & le Prêtre des idoles vint pour lui offrir un sacrifice.

A Troade il ressuscita le jeune Eutique, qui étoit tombé d'un troisième étage en bas, en s'endormant sur une fenêtre. L'Apôtre ne fit autre chose que s'étendre sur lui & l'embrasser.

C'est aux prières de Paul que Dieu

conserva la vie à tous ceux qui étoient avec lui dans le vaisseau, qui fit naufrage auprès de l'Isle de Malthe; & quand il fut entré dans l'Isle, il fit voir que les chaînes, dont il étoit lié, ne lioient point en lui la puissance de Dieu; car comme il prenoit du bois pour le jetter dans le feu, une vipère s'élança sur sa main; mais il ne fit que la secouer dans le feu, & il n'en reçut aucun mal. Les Barbares en furent si surpris, qu'ils le prirent encore pour un Dieu. Il opéra au milieu d'eux plusieurs autres miracles. Il guérit le père de Publius, le premier de cette Isle, malade de dissenterie, en lui imposant les mains. Il guérit aussi dans cette même Isle tous les malades qui lui furent amenés.

De tels miracles ne peuvent être attribués qu'à Dieu, puisqu'ils sont au-dessus des forces de la nature; donc la mission de Paul vient de Dieu.

Je crois, mon Fils, avoir satisfait à la promesse que je vous ai faite de vous prouver qu'on ne peut sensément rejetter le récit que Paul

Paul fait de la viſion qu'il a eûe ſur le chemin de Damas; mais je prétends que quand nous n'aurions pas autant de preuves que nous en avons, pour conſtater la vérité de ce fait nous ne pourrions cependant rejetter cette viſion, puiſqu'elle a eu pour témoins tous les ſoldats qui accompagnoient Paul dans ſon expédition. Ils ont tous été frappés de l'éclat d'une lumière céleſte, & ont tous entendu une voix. L'aveuglement de Paul qu'ils ont été obligés de conduire eux-mêmes à la ville par la main, & le motif qu'il donna de ſon changement, ne leur laiſſerent aucun doute de la vérité de la viſion qu'il leur raconta. Ceux-ci n'ont pu ſe diſpenſer, à leur retour à Jéruſalem, d'en rendre compte aux Prêtres & aux Sénateurs, en ſorte que le fait eſt devenu ſi public, que Paul ne craint pas de le citer devant Agrippa, ce qu'il n'auroit pas oſé faire ſi on eut pu le conteſter.

Ajoutez à ce témoignage des ſoldats, celui d'Ananie, qui a été auſſi lui-même inſtruit en viſion du miracle que Dieu venoit d'opérer ſur

Paul, & qui a été le Miniſtre de la guériſon de ce nouveau converti, & du batême qu'il a reçu. Ce fait d'ailleurs intéreſſoit trop les Chrétiens & les Juifs, pour qu'on ne s'en aſſurât pas. Les uns le firent pour en glorifier Dieu, les autres dans le deſſein de le combattre, s'ils pouvoient. Perſonne ne l'a cependant jamais nié. Donc il a paſſé pour certain. Donc la converſion de S. Paul eſt un miracle divin, qui ſuffit ſeul pour prouver la vérité de la Religion. Et Agrippa en a été ſi frappé luimême, qu'il n'a pas eu honte de dire en plein Conſeil, & en préſence du Juge païen, que *peu s'en falloit que Paul ne lui perſuadât de ſe faire Chrétien.*

Ne rougiſſez donc point, mon Fils, vous qui avez devant les yeux des milliers de preuves, de vous confeſſer Chrétien; mais ſachez qu'on ne le confeſſe bien que par la ſainteté de ſa vie. Je, &c.

Poſt-Scriptum.

Après avoir terminé ces Lettres, mon Fils, ſur la converſion de ſaint

Paul, je les ai communiquées suivant ma coutume à M. l'Abbé * * *. Après les avoir lues, il a tiré de sa bibliothéque un Livre qu'il m'a remis. J'ai été fort étonnée de voir en titre : *la Religion chrétienne démontrée par la conversion & l'apostolat de saint Paul.* J'ai été si charmée de voir cette matière si solidement traitée, que ma première pensée a été de vous envoyer ce Livre & de supprimer mes Lettres ; mais M. l'Abbé a voulu que je vous les envoie, puisque je m'étois donné la peine de les faire, en me disant que venant de ma part elles vous feroient plaisir. Je me rends donc : mais pour vous dédommager, je vais transcrire ici un extrait de la Préface du Livre, qui pourra vous faire comprendre combien est forte en faveur de la révélation, la preuve que l'on tire de la conversion de saint Paul.

L'auteur de cet ouvrage est Milord Leyttelton, il l'adresse au célébre M. Gilbert Werst.

Ces deux Savans connus en Angleterre par leur rang & par leur mérite, firent long-tems profession de Déisme & d'Incrédulité. Ils étudie-

rent enfin la Religion chrétienne, avec un desir sincère de s'instruire, & avec l'application & le soin que mérite une affaire de cette importance. Ils éprouverent bientôt l'un & l'autre ce qu'ils ont souvent répété depuis : que tout honnête homme qui l'étudie sérieusement & dans les dispositions convenables, ne tarde guères à reconnoître le foible des objections que l'on fait contre elle, & la solidité des preuves sur lesquelles elle est établie. La lumière brilla à leurs yeux ; les nuages des préjugés se dissiperent, & le fruit de leurs travaux & de la droiture de leur cœur, fut de croire la vérité qu'ils avoient eu le malheur de méconnoître.

Mais ils ne se sont pas contentés d'avoir connu la vérité, après l'avoir si long-tems combattue; ils ont regardé comme un de leurs devoirs d'en prendre hautement la défense. M. West l'a fait dans ses observations sur l'Histoire & sur les preuves de la Résurrection de Jésus-Christ, ouvrage solide & profond, rempli de savantes recherches &

d'une excellente critique. Milord Leyttelton l'a fait dans ce petit Traité ſur la converſion de Saint Paul, qui eſt très-propre à convaincre les incrédules, & à confirmer dans la foi les Chrétiens dociles.

Plût à Dieu que nous voyons dans ce pays renouveller une pareille merveille !



XXXVII. LETTRE.

Neuvième preuve de la Révélation, courage des Martyrs.

Je continue, mon Fils, à vous exposer les preuves qui ont servi à établir & à confirmer la Religion chrétienne. Je vous ai parlé des miracles & des signes éclatans par lesquels Dieu a constaté la mission de ses Apôtres. Une nouvelle preuve de cette mission, c'est le courage qu'il a donné aux Prédicateurs & aux Défenseurs de la Religion, courage vraiment surnaturel, comme vous allez en juger par l'exposé que je vais vous faire des combats qu'ils ont eus à soutenir.

Jésus-Christ, comme je vous l'ai déjà dit, mon Fils, a annoncé à ses Disciples qu'ils seroient persécutés, qu'ils seroient mis à mort. Cette prédiction n'a rien qui doive nous surprendre, me direz-vous; l'entreprise & la disposition des esprits ne permettoient pas d'attendre d'autre traitement; j'en conviens: mais la pro-

meſſe que Jéſus-Chriſt a faite à ſes Apôtres de les ſoutenir dans les combats, de les faire triompher des ſupplices & de la mort, doit-elle auſſi entrer dans l'ordre des choſes naturelles ? Voilà ce que j'appelle une prophétie divine, puiſqu'il n'y avoit que celui qui pouvoit donner cette force, qui pût la promettre. Il l'a donnée, donc il étoit revêtu de la puiſſance de Dieu.

L'Hiſtoire de l'Égliſe vous en donnera la preuve. Elle nous a conſervé précieuſement les procès-verbaux de queſtion & d'exécution à mort des Chrétiens, condamnés uniquement comme Chrétiens, & reconnus d'ailleurs pour innocens. Enſorte que je puis dire que ces pièces ſont auſſi autentiques, que les arrêts qui ſe trouvent dans les regiſtres du parlement, dont perſonne ne doute. Liſez-les, mon Fils, je ne peux trop vous y exhorter, & vous y verrez la plus grande & la plus étonnante de toutes les merveilles. C'eſt un peuple entier d'innocens, de Juſtes, de Saints, condamnés à la mort la plus injuſte & la plus cruelle, &

ſouffrant les tourmens avec une patience, diſons mieux, avec une joie qui étoit peinte ſur leur viſage, & qui redoubloit la fureur des bourreaux, en les frappant d'étonnement.

Les Philoſophes ont eu des Diſciples; mais ils ne formoient que des Sophiſtes ſuperbes, qui ſavoient diſputer. Ils donnoient quelques leçons de vertu, mais ne rendoient point les hommes vertueux. Auſſi tout le fruit de leurs inſtructions ne paſſoit point au-dehors. Il étoit réſervé à Jéſus-Chriſt de former des Diſciples remplis de cette vertu, dont Platon a tracé le tableau, ſans en pouvoir montrer le modèle.

« Le Juſte parfait, dit ce Philo- *De Républ. lib. 2.*
» ſophe, c'eſt celui qui ne cherche
» pas à paroître bon, mais à l'être;
» autrement il ſeroit honoré & ré-
» compenſé, & on pourroit douter
» s'il aimeroit la juſtice pour elle-
» même, ou pour l'utilité qui en
» reviendroit. Il faut le dépouiller de
» tout, hors de ſa juſtice: il doit n'en
» avoir pas même la réputation: paſ-
» ſer pour injuſte & méchant, &
» comme tel être foueté, tourmenté,

» crucifié, conservant toujours sa
» justice jusqu'à la mort ».

Ne reconnoissez-vous pas, mon Fils, à ce portrait Jésus-Christ & les Martyrs, ses Disciples & ses Imitateurs? Étant les plus saints & les plus justes d'entre les hommes, ils ont passé pour des impies, des abominables; ils ont été traités comme tels, & ont soutenu le témoignage de la vérité jusqu'à la mort, & au milieu des plus cruels tourmens; cette force admirable n'a pas été renfermée dans un petit nombre de Philosophes, mais une multitude innombrable de personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute condition, ont donné au monde le spectacle admirable d'une vertu, dont le plus grand des Philosophes avoit conçu l'idée, sans pouvoir espérer de la voir réaliser.

Encore si les Chrétiens n'eussent été attaqués, dit M. Fleury, que par la fureur des peuples & l'autorité des Magistrats; on pourroit penser qu'ils se sont roidis contre la force destituée de raison, mais on employoit en même-tems contr'eux la violence,

violence, les calomnies, les railleries, les raisonnemens; leurs ennemis avoient toute liberté de les attaquer, & ils n'avoient pas celle de se défendre. Ils écrivirent toutefois des Apologies pour démontrer leur innocence; elles sont aussi solides que convaincantes, mais elles n'eurent aucun effet. On continua à les persécuter. On inventa contr'eux de nouvelles tortures. La fureur des tyrans, la rage des bourreaux fut industrieuse pour les obliger à renoncer à la foi de Jésus-Christ; les fouets, les roues, les chevalets, les grils, les dents des bêtes féroces, les mains de fer, les feux, tout fut mis en œuvre pour obliger les Chrétiens d'offrir un grain d'encens aux faux Dieux, mais tout fut inutile. Les mères conduisoient avec joie leurs enfans au bucher. Les enfans rioient au milieu des supplices. Des vierges jeunes & délicates aimoient mieux voir leurs membres déchirés par les ongles de fer, être jettés dans des chaudières d'huile bouillantes, que de consentir à des alliances honorables selon le monde, mais contraires aux saints engage-

mens qu'elles avoient contractés. Les vieillards, les Ministres de l'Église étoient les premiers à donner l'exemple de combattre jusqu'à répandre leur sang. Ne croyez pas que ces exemples ayent été rares. Par-tout où le Christianisme a été établi, partout il a fait des victimes; & c'est le sang des Martyrs, qui a été la semence féconde des Chrétiens.

Ce n'est pas encore là tout: ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette persécution a été si universelle & si violente, que le sang des Martyrs ruisseloit dans les rues, & que les rivières en étoient teintes. Elle a duré pendant plus de trois cens ans, & au bout de ce tems, le monde entier s'est trouvé Chrétien: la patïence des Martyrs a vaincu la malice des hommes.

Que pensez-vous, mon Fils, du courage & de la patience de ces Chrétiens? Croyez-vous que ce soit le hazard qui ait produit dans ce tems une troupe d'hommes forcénés, qui ont couru aux supplices par fanatisme? Peut-on avoir cette idée d'hommes qui ne cherchoient que la gloire de Dieu, qui sacrifioient tout à l'a-

mour de la vertu ? Il faut cependant que le Déiste le dise ; mais le Déiste en le disant se couvre de confusion. La nature est trop amie du repos, de la vie, & trop ennemie des souffrances, pour permettre aux hommes de se livrer ainsi de gaïeté de cœur à des tourmens si inouis. Il n'y avoit que la grace seule qui pût les soutenir dans de si longs & de si grands combats. Donc c'est Dieu qui les animoit : donc c'est Dieu qui confirmoit par eux la vérité de l'Evangile.

L'incrédule m'objectera sans doute que toutes les Religions ont eu leurs Martyrs ; qu'un faux point d'honneur suffit pour faire braver la mort ; & qu'ainsi on ne peut rien conclure, en faveur de la Religion, du courage des Martyrs, puisqu'on peut le regarder comme un entêtement de parti.

J'avoue qu'il y a eu en effet des Fanatiques, qui ont soutenu la mort avec fermeté, plutôt que de renoncer à leurs superstitions, ou à leurs erreurs. On a vu un Philosophe cynique appellé *Peregrin* ou *Protée*,

porter le Fanatiſme de l'orgueil, juſqu'à faire publier dans toutes les villes de Gréce qu'il ſe brûleroit dans l'aſſemblée des jeux olympiques, pour apprendre aux Grecs à mépriſer la mort, & à compter pour rien la douleur. Et en effet cet inſenſé, après avoir dreſſé le bucher, y mit le feu & ſauta dedans à la vue de tout le peuple, dont les uns le regardoient comme un fou, & les autres comme un Dieu. Mais de bonne foi de tels exemples rares, & qui portent des caractères de folie, doivent-ils être mis en parallele avec l'exemple des Chrétiens, qui aimoient mieux mourir que de renoncer à la foi qu'ils avoient embraſſée? C'étoit à Dieu qu'ils faiſoient le ſacrifice de leur vie; ne le lui devons-nous pas? Un ſoldat qui meurt pour la défenſe de ſa patrie & de ſon Roi, n'eſt-il pas honoré? Pourquoi donc n'eſtimerons-nous pas un homme qui aime mieux mourir que de trahir la juſtice, d'abandonner la vérité, & de perdre ſon honneur par quelque crime?

Ce n'étoit pas par vaine gloire que ces Chrétiens ſouffroient le Mar-

tyre, puisqu'ils fuyoient selon l'ordre de Jésus-Christ: leur mort n'avoit rien d'honorable, on les traitoit d'insensés, d'ennemis du bien public, de méchans; & ils étoient mis au nombre des scélérats. Où peut être ici l'amour de la vaine gloire? Il n'y avoit pas de milieu, il falloit on renoncer Jésus-Christ ou mourir. Or, la foi leur faisoit regarder la mort comme un gain; & ils savoient qu'en sacrifiant leur vie à la gloire de Dieu, ils en obtiendroient une meilleure.

Répondez, Philosophe, où est ici l'entêtement, la superstition, la folie? Y a-t-il cause plus belle? Mais le seul nom de Chrétien vous est odieux: c'est cette haine, qui vous porte à condamner dans lui ce que vous admireriez dans un autre. Cette haine pour notre Religion est si marquée, qu'on vous entendra plutôt justifier les tyrans, qui faisoient mourir les Chrétiens, que de louer les Chrétiens, qui souffroient avec tant de courage & de patience. C'est l'horrible personnage que fait Rousseau.

« Jésus, dit-il, est venu établir » sur la terre un royaume spirituel, *Contrat social, p. 302.*

» ce qui séparant le systême théolo-
» gique du systême politique, causa
» des divisions intestines, qui n'ont
» jamais cessé d'agiter les peuples
» chrétiens. Or, cette idée nouvelle
» d'un royaume de l'autre monde,
» n'ayant pu jamais entrer dans la
» tête des Païens, ils regarderent tou-
» jours les Chrétiens comme de vrais
» rébelles, qui sous une hypocrite
» soumission, ne cherchoient que le
» moment de se rendre indépendans
» & maîtres, & d'usurper adroite-
» ment l'autorité, qu'ils feignoient
» de respecter dans leur foiblesse.
» Telle fut la cause des persécutions.
» Ce que les Payens avoient craint
» est arrivé, & bientôt on a vu ce
» prétendu royaume de l'autre vie,
» devenir sous un chef visible, le plus
» violent despotisme dans celui-ci ».

Hé-bien, mon Fils, peut-on une peinture plus affreuse du Christianisme, que celle que fait ici ce Philosophe? Et n'est-il pas visible qu'il a trempé son pinceau dans la gorge du serpent? O homme vendu à l'iniquité jusqu'à quand pervertirez vous les voies du Seigneur? Vous osez

dire que l'idée du royaume de l'autre monde n'a jamais pu entrer dans la tête des Païens, tandis que le monde entier a renoncé à ses Idoles pour chercher le royaume de l'autre vie. Vous dites que les Païens ont regardé les Chrétiens comme de vrais rébelles, qui *sous une hypocrite soumission ne cherchoient que le moment de se rendre indépendans & maîtres.* Rappellez-vous ce qu'ont dit Tacite, Suetone, & Pline, & vous serez forcé de convenir qu'ils n'ont jamais eu d'eux une telle idée. Enfin vous finissez ce beau portrait par soutenir que ce que les Païens craignoient est arrivé. *Les humbles Chrétiens*, dites vous, *ont changé de langage*, &c. Non, les humbles Chrétiens n'en ont jamais changé; ceux qui en ont changé, n'étoient pas d'humbles Chrétiens, mais des orgueilleux, qui conservoient le nom de Chrétiens sans en avoir l'esprit, puisque rien n'est tant recommandé par l'Évangile que la soumission aux puissances établies de Dieu; & il est de la dernière injustice de rendre la Religion responsable d'abus qu'elle condamne.

Les Chrétiens n'étoient donc coupables d'aucun crime. La perſécution qu'ils ſouffroient étoit donc injuſte, & ne pouvoit être inſpirée que par le démon. En effet, quand on conſidére de ſang froid les cruautés inouies exercées contre les Chrétiens, on a peine à comprendre comment des hommes civiliſés pouvoient ſe porter à de tels excès. Les Payens étoient-ils donc changés en bêtes féroces, pour ſe repaître du ſpectacle affreux de voir leurs ſemblables déchirés par des ongles de fer, dévorés par des bêtes, conſumés par le feu? Comment l'humanité ne rougiſſoit-elle pas de ſurpaſſer en férocité les bêtes les plus cruelles?

D'où pouvoit venir cette haine pour des hommes qui n'avoient pour eux que des ſentimens de paix, & dont ils n'avoient rien à craindre, comme Tertullien le prouve dans ſon Apologie.

» Nous ne ſommes pas ennemis
» du genre humain, diſoit-il, nous
» le ſommes uniquement de ſes er-
» reurs : ſur quel prétexte pourriez-
» vous compter parmi les ſectes fac-

» tieuſes une ſociété, où l'on ne put » rien faire & entreprendre de ce qui » forme les factions, où l'on eſt in- » ſenſible à tout ce qui flatte la va- » nité & l'ambition, où l'on s'inté- » reſſe ſi vivement par ſes prières & » ſes œuvres de charité au bonheur » de l'État, & à la tranquillité pu- » blique?

Tertullien défie les Païens de montrer par leurs regiſtres, que parmi ce grand nombre de Chrétiens, qu'ils enferment dans les priſons, & qu'ils condamnent à mort, il y en ait un ſeul qu'on puiſſe accuſer de quelque crime. *C'eſt leur nom qui fait leur crime*, dit-il, *& s'il s'en trouve un de coupable, dès lors il n'eſt plus Chrétien.*

» Il n'y a donc que nous ſeuls, » continue cet Apologiſte, qui vi- » vions dans l'innocence. Nous y » ſommes engagés. Elle eſt pour » nous d'une obligation indiſpenſa- » ble, Dieu lui-même nous en ayant » preſcrit les régles », (& pour prouver que les Chrétiens ſont ſeuls vraiment vertueux), il dit, » les loix » humaines ſont une digue trop foi- » ble pour arrêter les déſordres, puiſ-

» qu'on peut les éluder en cachant » ſon crime. Pour nous, comme » nous devons être examinés par un » Dieu, à qui rien n'échappe, & que » nous croyons qu'il peut nous con- » damner à des peines éternelles, » nous ſommes les ſeuls qui nous » efforçons de parvenir à l'innocence, » autant par la connoiſſance de ſon » mérite, que par l'impoſſibilité où » nous ſommes de nous ſouſtraire » aux yeux de l'inviſible, & par la » vue des ſupplices réſervés aux cou- » pables ».

Tertullien fait voir dans cette Apologie que ſi les Chrétiens euſſent été capables de ſe révolter pour ſe mettre à couvert de la perſécution, ils auroient plus inquiété l'empire que les Marcomans & les Parthes puiſqu'ils étoient en plus grand nombre, & que des hommes qui ſouffrent qu'on les égorge, ſont redoutables. Mais il n'eſt permis, dit-il, à un Chrétien que de ſacrifier ſa vie, & il ne peut point attenter à celle des autres. Cette juſtification de la part de Tertullien pourra paroître ſuſpecte. Interrogeons nos plus grands

ennemis, & nous verrons qu'ils ſont nos premiers Apologiſtes. Oui, les Philoſophes, les Magiſtrats, les Juges, les bourreaux, les peuples, enfin tous publioient l'innocence des Chrétiens, & rendoient juſtice à leur vertu.

Suetone, dans la vie de l'Empereur Néron, dit, que *les Chrétiens furent punis de divers ſupplices à cauſe de leur ſuperſtition nouvelle, mêlée de magie.* Il ne leur reproche, comme vous voyez, aucun crime, il appelle ſeulement *ſuperſtition*, ce que Rouſſeau appelle *fanatiſme;* c'eſt-à-dire, le culte particulier, que nous rendons à Dieu. Et il dit, qu'elle étoit *mêlée de magie*, parceque ſans doute, il attribuoit à la magie les miracles qu'ils opéroient. C'eſt, comme l'on voit, en reconnoître.

Tacite, dans le récit qu'il fait de l'incendie, qui réduiſit en cendres une grande partie de Rome, dit, que *Néron pour étouffer le bruit, qui l'en faiſoit auteur, ſuppoſa des criminels, qu'il fit tourmenter par des ſupplices horribles: le peuple les appelloit Chrétiens.*

Il entre dans le détail des divers supplices qu'on leur fit souffrir, & qui font horreur. Il finit, en disant, qu'on avoit compassion d'eux, en *voyant qu'on les immoloit à la passion d'un seul homme, plutôt qu'à l'utilité publique.*

Je joints à ces deux Historiens le jugement de Pline le jeune, envoyé par Trajan pour gouverner le Pont & la Bithynie, en qualité de Proconsul. Il déclare dans sa lettre à l'Empereur, que tous les Chrétiens qu'il a interrogés, disent que toute la faute qu'on leur reproche « c'est » qu'ils s'assembloient avant le lever » du soleil, & chantoient tour à » tour des Hymnes à la louange de » Christ, comme d'un Dieu; qu'ils » s'engageoient par serment non à » commettre quelque crime, mais à » ne point commettre de vol, ni » d'adultère, à ne point manquer à » leur promesses, à ne point nier un » dépôt; qu'après cela ils avoient » coutume de se séparer, & ensuite » de se rassembler pour manger en » commun des mets innocens. Il » avoue qu'ayant arrêté deux filles

» esclaves, qui étoient dans le secret
» du culte des Chrétiens, il avoit
» cru nécessaire d'arracher la vérité de
» leur bouche par la violence des
» supplices, & qu'il n'avoit décou-
» vert qu'une mauvaise superstition
» portée à l'excès.

Cette innocence des Chrétiens étoit si connue, que tout ce que l'on di-soit d'eux, c'est qu'ils étoient des gens de probité, mais par malheur Chrétiens.

A-t-on jamais vu des exemples d'une pareille conduite? Reconnoître des gens pour innocens & les traiter comme les plus scélérats de tous les hommes! cette gloire étoit réservée aux Chrétiens. Il falloit, selon la maxime de Platon, que leur vertu fut mise à cette épreuve, pour qu'on en connût la solidité. La longueur de cette persécution, jointe à sa violence, auroit dû mille fois anéantir le nom de Chrétien; & cependant après trois cents ans d'une guerre ouverte, dans laquelle ils avoient à combattre contre toutes les puissances & contre toutes les horreurs des supplices & de la mort,

la Religion chrétienne a subsisté, & n'a fait que s'étendre.

L'Empereur Constantin rend la paix à l'Eglise, l'an de Jésus-Christ 313, & il se trouve que toute la terre est chrétienne. Comprenez-vous aisément comment tant de nations si différentes de caractère, d'usage, de mœurs, ont pu embrasser une Religion si contraire aux inclinations corrompues du cœur? Pouvez-vous attribuer un événement si étonnant à un autre qu'au Tout-puissant? N'est-il pas visible qu'il n'y a que la force de sa grace qui a triomphé de tant d'obstacles, en changeant les cœurs, & les affermissant dans la piété? Si cela est, concluez que la Religion chrétienne est l'ouvrage de Dieu. Je, &c.



XXXVIII. LETTRE.

Dixième preuve de la mission de Jésus-Christ, sainteté des vrais Chrétiens.

Le courage des Chrétiens au milieu des plus cruels tourmens, est une des grandes preuves de la Religion, sans doute ; mais j'ose dire que la vie sainte qu'ils menoient, prouve encore fortement qu'il n'y avoit que l'Esprit de Dieu qui pût les animer. En effet, quelle grace n'avoit-il pas fallu pour faire, de ces païens livrés aux désordres les plus honteux, des hommes angéliques? Écoutez nos Historiens, faire la peinture de la vie de ces hommes tout nouveaux.

« Après le spectacle merveilleux » des Martyrs, vient celui des solitaires, dit M. Fleury, qu'on peut » appeller des Martyrs de pénitence, » dont les souffrances sont d'autant » plus merveilleuses, qu'elles étoient » plus volontaires & plus longues,

» & qu'au lieu d'un supplice de quel-
» ques heures, ils ont porté leur
» croix fidélement pendant des cin-
» quante & soixante ans. Quelle gloi-
» re pour la Religion chrétienne,
» d'avoir produit tant de Justes si
» parfaits ! Ne sembloient-ils pas être
» d'une nature différente des autres
» hommes ? Ils se retiroient du mon-
» de, pour s'ensevelir tout vivans
» dans des antres & des solitudes
» affreuses. Là ils trouvoient leurs
» délices à prier Dieu, à contempler
» ses grandeurs, à méditer ses bien-
» faits, à admirer la beauté de sa loi,
» & à purifier leur cœur. Ils se ca-
» choient aux hommes autant qu'ils
» pouvoient, ne cherchant qu'à plai-
» re à Dieu, & qu'à marcher en sa
» présence à l'exemple d'Abraham.
» C'étoit l'éclat de leurs vertus & de
» leurs miracles qui les faisoit con-
» noître malgré eux. Ils se feroient
» consumés comme des victimes de
» la pénitence sous les yeux de Dieu,
» sans avoir été jamais connus, s'il
» ne s'étoit trouvé des curieux, qui
» les allerent chercher dans le fond
» de leurs déserts.

» Ils avoient sans cesse devant les » yeux la fin & le but du Christia- » nisme, qui est de détacher les hom- » mes de l'amour des richesses, des » honneurs & des plaisirs. Ils combat- » toient l'avarice par leur extrême » pauvreté, & par leur fidélité à » distribuer aux pauvres, ce qui leur » restoit chaque jour du prix de leur » travail, & ces aumônes étoient si » abondantes, que saint Augustin » nous apprend que l'on chargeoit des » vaisseaux entiers du bled qu'ils en- » voyoient pour nourrir les pauvres. » Ils combattoient la sensualité par » le jeûne, la mortification, & par » des austérités, dont le récit nous » effraye. Enfin l'orgueil étoit répri- » mé par l'assujettissement à un su- » périeur, & par leur extérieur vil & » méprisable.

Au reste ces pénitens n'étoient pas indifférens aux intérêts des Chrétiens qui restoient dans le monde. « Quand » la foi étoit en péril, ils venoient » au secours de l'Église, & vouloient » participer aux opprobres & aux » souffrances des défenseurs de la » vérité. »

L'Église a eu souvent la consolation de voir renouveller dans son sein quelque nouveau spectacle de ces observateurs rigides des conseils de l'Évangile. Les monastères étoient autant d'aziles pour la piété, & quand la ferveur d'un ordre commençoit à s'affoiblir, Dieu suscitoit quelque nouveau Prédicateur de la pénitence qui en levoit l'étendard & en réveilloit l'amour dans l'esprit des Chrétiens.

« Quelque grande que fut la piété » des solitaires & des moines, il y » avoit dans l'Église un autre ordre » de Chrétiens encore plus parfaits : » ceux qui dans l'épiscopat & les » autres fonctions du ministère, tra- » vailloient à leur sanctification au » milieu des plus grands périls, & » étoient encore assez forts pour tra- » vailler au salut des autres. À l'exem- » ple des Apôtres, ils menoient la » vie la plus sainte, quoiqu'exposés » au milieu du monde, ils consa- » croient leur vie au salut des peu- » ples qui leur étoient confiés. Ils » instruisoient encore plus par leurs » exemples que par leurs discours,

» & la ſainteté de leur vie étoit le
» modéle du troupeau.

Ils n'étoient montrés à la dignité de Paſteurs que malgré eux. Leur ſcience, leur ſageſſe, leur ſainteté les en avoit rendus dignes, c'étoit le choix du peuple, & des Évêques qui les y avoit appellés.

« Dans cette dignité ils ne fai-
» ſoient rien ſans conſulter les Prê-
» tres qui formoient le Sénat de l'É-
» gliſe. Tout s'y faiſoit de concert,
» parce qu'on ne cherchoit qu'à y
» faire regner la vérité & la volonté
» de Dieu. Comme ces Évêques n'é-
» toient pas préſomptueux, ils ne
» croyoient pas connoître ſeuls la
» vérité, ils ſe défioient de leurs
» lumières & n'étoient point jaloux
» de celles des autres.

Ils vivoient ſans faſte & ſans luxe, & ne ſe piquoient point d'égaler par leur magnificence les grands du ſiécle. Fidéles Diſpenſateurs des biens de l'Égliſe, ils ſe contentoient de prendre leur néceſſaire, & ſe conduiſoient comme les économes & les pères des pauvres, en leur donnant fidélement la part qui leur apparte-

noit, & dont eux, Évêques, n'étoient que les Dépositaires.

« L'Église conduite alors par de » tels Pasteurs renfermoit dans son » sein une multitude de fidéles, qui » menoient une vie très-pure & digne » de leur vocation. La piété étoit en » honneur dans tous les états. On » voyoit même les personnes les plus » illustres de l'Empire la regarder » comme leur trésor. La modestie & » la régularité regnoient à la Cour de » Constantin, de Gratien, du jeune » Valentinien, & de Théodose. Ces » Empereurs étoient eux-mêmes des » modéles de vertu & travailloient à » inspirer la crainte de Dieu à tous » leurs sujets. Plusieurs Impératrices » ont fait des biens infinis dans l'É- » glise, & ont rempli tout l'empire » de l'odeur de leurs vertus ».

Les Conciles étoient alors très-fréquens, & c'est dans ces saintes assemblées composées des Ministres de l'Église, & conduites par le saint Esprit, que les erreurs étoient condamnées, les vérités éclaircies, les abus proscrits, & la discipline réglée.

« Les Fidéles étoient instruits: les

» Pasteurs leur rompoient sans cesse
» le pain de la parole de Dieu. Les
» régles de la pénitence s'observoient
» par-tout, personne n'en étoit dis-
» pensé. Tout ce que l'on voyoit dans
» les Églises étoit édifiant & élevoit
» l'esprit à Dieu: l'ordre qui y re-
» gnoit, la gravité du Clergé, le re-
» cueillement des peuples, la majesté
» des cérémonies, tout contribuoit à
» rendre les assemblées des Chrétiens
» vénérables: enfin les dons surnatu-
» rels étoient communs, & Dieu fai-
» soit, par un grand nombre de ses
» serviteurs, un grand nombre de mi-
» racles. Que le Christianisme, envi-
» sagé sous ce point de vue, doit
» vous paroître beau, si vous avez
» quelqu'amour pour la vertu »!

Je finis, mon Fils, cette Lettre par une dernière réflexion bien importante. Il y a sur la terre une société d'hommes Adorateurs du vrai Dieu, qui n'a pour objet que de pratiquer la vertu & de fuir le vice. Cette société subsiste depuis la création du monde sans aucune interruption jusqu'à présent. On n'a vu dans tous les hommes qui ont aimé

& pratiqué cette Religion que sagesse dans leurs discours, que bonne foi dans leur conduite, que pureté dans leurs mœurs, que douceur dans leur commerce, que charité envers le prochain, que respect pour les puissances, que piété envers Dieu; & on viendra nous dire que cette société d'hommes n'est composée que d'imposteurs & de dupes? Et qui est-ci qui intente contre les Chrétiens une telle accusation? Ce sont des hommes, la plûpart sans honneur, sans bonne foi, sans probité, qui n'ont étudié la Religion que pour la combattre. Pouvez-vous hésiter sur le parti que vous devez prendre? Non, mon Fils, la droiture de votre cœur m'assure du choix que vous faites. C'est dans ce sentiment que je vous embrasse.



XXXIX. LETTRE.

Protection de Dieu sur son Église, Onzième preuve de la mission de Jésus-Christ.

L'ÉTABLISSEMENT de la Religion chrétienne est l'ouvrage de Dieu, vous l'avez vu, mon Fils; les preuves en sont si multipliées, si évidentes, qu'il n'y a qu'un homme aveuglé par sa passion, qui puisse refuser de s'y rendre. Mais la conservation de cette Religion porte aussi des caractères si sensibles de la protection de Dieu, qu'elle doit achever de dissiper tous les doutes.

Connoissez les combats qu'elle a eus à soutenir, & vous connoîtrez la main qui l'a conservée. Si cet édifice n'eût été bâti que sur le sable mouvant des opinions humaines, il auroit été aisément renversé par la tempête. Vous avez vû que la persécution faite aux Chrétiens, n'a été que comme le soc de la charrue, qui ouvre le sein de la terre & la

prépare à recevoir la ſemence qu'on y jette.

Vous n'avez pu vous empêcher d'admirer l'abondante moiſſon qui a ſuivi cette perſécution, & vous avez dit, *le doigt de Dieu eſt ici.* Suivez ſa conduite, remarquez avec attention comment il l'a ſecourue dans les attaques vives & continuelles qu'elle a eſſuyées de la part de l'enfer conjuré contre elle, & vous direz dans le tranſport de votre reconnoiſſance : c'eſt le Seigneur qui marche à notre tête : c'eſt le Seigneur qui combat pour nous : *Quand des millions d'ennemis viendroient nous attaquer, nous ne craindrions rien.*

A peine l'Égliſe commençoit à jouir de la paix, que le démon ſuſcita contr'elle de nouveaux combats. Aux guerres étrangeres, il a fait ſuccéder des guerres inteſtines ; & au défaut des ennemis du dehors, il a fait paroître des ennemis intérieurs. En un mot ce ſont les enfans mêmes qui ont combattu dans les entrailles de leur mère, & qui ont cherché à lui déchirer le ſein.

Des hommes curieux, vains & remuans ont voulu se faire un nom parmi les Fidéles, & ne se sont point contentés de cette sagesse sobre & tempérante, que l'Apôtre avoit tant recommandée aux Chrétiens ; ils sont entrés trop avant dans les mystères qu'ils prétendoient mesurer à nos foibles conceptions. Nouveaux Philosophes, qui mêloient les raisonnemens humains avec la foi, & entreprenoient de diminuer les difficultés du Christianisme, ne pouvant digérer toute la prétendue folie que le monde trouvoit dans l'Évangile.

Je passe sous silence les petits combats que l'Église a eus à soutenir contre quelques Chrétiens, qui sous prétexte d'embrasser une voie plus parfaite que celle de l'Evangile, sont tombés dans les illusions les plus grossières & dans les désordres les plus honteux. L'Eglise, en les rejettant de son sein, a fait connoître qu'elle étoit autant amie de la pureté que de la vérité.

Ces premières attaques n'ont été que comme le prélude des grands combats que l'Église a eus à soutenir

contre les hérétiques. Ils ont été si violens, ces combats, que la Religion s'est vue à deux doigts de sa perte; & il n'y a que la main de Dieu qui ait pu la soutenir.

L'impie Arius, en attaquant la divinité du Verbe, enlevoit aux Chrétiens tous les motifs de confiance qu'ils ont en Jésus-Christ. Car, s'il n'est qu'une créature élevée à la qualité de Fils de Dieu par adoption, son sacrifice n'étant point celui d'un Dieu, n'est plus d'un prix infini. Dès-lors il ne peut satisfaire à une justice infinie, qui demande une réparation infinie, & par conséquent nous n'avons plus d'accès auprès du trône de Dieu, & nous ne pouvons plus trouver dans sa grace, l'efficacité, qui convertisse nos cœurs. Cette hérésie, qui faisoit de Jésus-Christ un simple homme, élevé à la qualité du Fils de Dieu par grace, sappoit l'Église par ses fondemens. A la séduction s'est jointe la violence. Les Empereurs Constance & Valens ont favorisé l'erreur, & ont entraîné presque tous les Évêques dans la prévarication, ensorte que

toute la terre a été étonnée de se trouver Arienne. S. Jérôme.

Enfin, après plus de soixante ans de persécution, cette hérésie a disparue comme un nuage, que le soleil dissipe. Les miracles opérés par les grands Défenseurs de la vérité, ont ouvert les yeux aux Fidèles : l'hérésie a été condamnée, & la vérité a triomphé. Mais à peine ce combat étoit-il fini, qu'un autre a recommencé.

Nestorius, Évêque de Constantinople, a porté un nouveau coup à la foi de la divinité de Jésus-Christ. Il convenoit que le Verbe étoit Dieu, Fils de Dieu, & consubstantiel à son Père; mais il séparoit en Jésus-Christ le Verbe de l'humanité, & ne mettoit entre les deux natures qu'une union de volonté. Ainsi il détruisoit, comme Arius, tous les fondemens de notre foi & de notre confiance, en dégradant les mérites de la mort de Jésus-Christ, qui n'étant plus les mérites d'un Dieu, ne peuvent être suffisans pour expier les péchés des hommes. Cette séduction formée par un des premiers Évêques, soutenue par le

crédit des Empereurs, a fait à l'Église une plaie, qui n'a jamais été bien fermée.

Je n'entrerai pas, mon Fils, dans le détail de toutes les autres hérésies qui se sont succédées, & qui ont attaqué successivement & avec une espéce de méthode tous les articles de notre foi. Il suffit que vous sachiez que ces combats ont été continuels & violens, & que l'Église a toujours triomphé. Il est vrai, que plusieurs de ses enfans emportés par le torrent de l'erreur, ont été retranchés de son sein, à cause de leur obstination dans l'hérésie, ou se sont séparés d'elle par le schisme. Ces divers retranchemens lui ont enlevé successivement ses plus belles branches, & celles qui avoient porté le plus de fruit. Mais la foi est toujours demeurée dans sa pureté, parmi ses enfans fidéles, ensorte, que les portes de l'enfer n'ont jamais prévalu contr'elle.

Ces hérésies ont formé diverses sectes, qui subsistent, & se vantent cependant d'être Chrétiennes; mais elles ont toutes une tache originelle, qui sera leur éternelle condamnation,

Cette tache, c'est leur nouveauté. Vous n'étiez pas hier, leur disons nous: vous ne dattez votre origine que de votre Fondateur. L'Église subsistoit avant lui: elle avoit sa foi formée lorsque vous êtes venus. Ce n'est point d'elle que vous avez reçu la doctrine que vous suivez; puisque vous ne l'avez quittée, que parce que vous avez voulu embrasser une doctrine différente de la sienne. Elle vous montre ses titres, ils sont antérieurs à votre existence. Supposer, comme vous faites, qu'elle les avoit perdus, c'est supposer que Dieu l'avoit abandonnée. Or, s'il l'avoit abandonnée, elle ne seroit point son ouvrage, puisqu'il auroit manqué à sa parole, ce qui ne se peut.

Les titres que l'Église produit, & qu'elle seule peut produire, c'est l'antiquité, l'universalité & l'unanimité de sa doctrine. Toute doctrine qui ne remonte pas jusqu'aux Apôtres, n'est pas sa doctrine. Dès qu'elle n'est pas consignée dans les archives de l'Eglise, & qu'elle ne fait pas la croyance publique, dès-lors elle lui est étrangère.

Ce qui a été cru de tout tems, en tous lieux, & par tous, voilà ce qui fait la Foi de l'Église, voilà son titre, titre inaltérable, qui fait notre noblesse. C'est-là que le Catholique trouve infailliblement son extraction, & l'étranger ne peut le contrefaire. Dès qu'il ose l'entreprendre, l'impression de surprise que fait sur les peuples une doctrine nouvelle qu'on leur propose, est la preuve la plus simple, la plus courte & la plus décisive de nouveauté. Or, qui dit preuve décisive de nouveauté, dit essentiellement dans l'Église, preuve décisive d'erreur. Cette impression de nouveauté produit nécessairement le premier cri de la foi, qui repousse l'erreur & la préjugé.

Voilà, mon Fils, comment, sans beaucoup de discussion, l'Église Catholique prouve à tout homme raisonnable qu'elle est la seule véritable Arche, où l'on puisse se préserver du déluge de l'erreur, & hors de laquelle il n'y a point de salut. C'est par-là qu'elle confond toutes les sectes qui se sont séparées d'avec elle; elle prouve qu'elle est le tronc,

& que les autres Églises ne sont que des branches retranchées de l'arbre.

Reconnoissez encore ici la protection de Dieu sur son Église, de n'avoir pas permis qu'elle soit renversée par les hérésies. La Religion victorieuse de l'idolâtrie, de l'erreur & du schisme, a eu encore un dernier combat à soutenir, pour défendre la pureté de sa morale. Il s'est élevé dans le sein même de l'Eglise une foule de Docteurs de mensonge qui, au lieu d'apprendre aux hommes à regler leur vie sur la sainteté de la loi de Dieu, ont entrepris d'accommoder la loi aux inclinations corrompues, ont cherché des excuses aux péchés, & ont fait leurs efforts pour rendre la loi complice même des crimes, par des interprétations frauduleuses. C'est de-là qu'est venue cette fausse paix, dans laquelle vivent aujourd'hui les pécheurs, qui avalent l'iniquité comme l'eau, & qui rassurés par les faux Docteurs qui leur persuadent qu'il n'y a rien à craindre pour eux, étouffent tellement les remords de leur conscience, qu'ils s'endorment dans

l'iniquité, & se perdent en croyant se sauver.

C'est de cette source empoisonnée, qu'est découlé ce torrent de vices & de désordres, qui entraîne toute la jeunesse : c'est de-là qu'est sortie cette licence effrénée, d'opinions insensées, qui, comme je vous l'ai fait voir dans mes Lettres, attaquent également & la raison & la Religion. Mais malgré toutes les secousses que l'Église éprouve, elle ne sera jamais renversée. La parole de Dieu sera immuable, & celui qui veille sur elle, ne s'endormira pas. Soyez ferme dans cette confiance, & vous ne serez point trompé dans votre attente. Je, &c.



XL. LETTRE.

Douzième preuve de la mission de Jésus-Christ, miracles éclatans opérés de siécle en siécle en confirmation de cette mission. Premier miracle: destruction de Jérusalem.

DANS l'exposition que je vous ai faite, mon Fils, de la première révélation, je vous ai conduit, si je l'ose dire, sur les pas de Dieu même, depuis l'origine du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; vous y avez vû un sillon de lumière qui a dû vous remplir d'admiration; je pourrois faire encore la même chose dans l'exposition de cette seconde révélation, vous verriez que l'œuvre de Jésus-Christ est ce brillant éclair, qui a paru avec éclat depuis son orient jusqu'à son couchant. Ouvrez l'Histoire Ecclésiastique, écrite avec tant de sagesse par M. l'Abbé Fleury; vous verrez que dès que l'Église a

été agitée par quelque violente tempête, Jésus-Christ s'est réveillé, il a commandé aux flots, & la mer s'est calmée. Il a opéré au milieu de son Église des miracles éclatans, qui ont fermé la bouche de ses ennemis, & ont justifié la conduite des Défenseurs de la vérité. Je n'entreprendrai pas, mon Fils, d'entrer là-dessus dans un détail, qui me conduiroit trop loin; je me bornerai à quelques faits célébres, & qui ne peuvent être légitimement contestés par un esprit raisonnable.

Le premier fait dont je veux vous entretenir aujourd'hui, c'est celui de la destruction de Jérusalem prédite par Jésus-Christ, & où la main de Dieu a paru si visiblement, que l'armée des Romains envoyée de Dieu pour exécuter l'arrêt de ses vengeances, n'a pu le méconnoître.

Le culte institué par Jésus-Christ ne pouvoit s'établir que par la cessation du culte judaïque; il falloit que les anciens sacrifices fussent abolis, que le sacerdoce de Lévi cédât la place à celui de Jésus-Christ, & enfin que le temple figuratif fut dé-

truit, afin de n'être point un sujet de chûte au Juif, qui s'étoit fait Chrétien, & que le Juif obstiné à demeurer dans la loi de mort, ne pût insulter aux Chrétiens; il falloit que le renversement de la synagogue fût eclatant, soit pour illustrer l'établissement de la Religion chrétienne, soit pour confondre le Juif rébelle à la parole de Dieu, & le punir de n'avoir point reconnu le Messie dans ses œuvres; il falloit que la vengeance fût proportionnée au crime; il falloit enfin que les prophéties qui annonçoient aux Juifs leur destruction, eussent un accomplissement autentique. Or, je puis dire, que tout ce qui est arrivé à ce sujet, fournit une des preuves les plus frappantes de la divinité de notre Religion. Vous en allez juger, mon Fils, par le tableau que je vais mettre devant vos yeux de la ruine de Jérusalem.

C'est peu après la mort de Jésus-Christ que la nation a été accablée des plus grands maux & chassée de son pays. L'Histoire ne nous fournit pas d'exemple d'un siége, où le peu-

ple ait été aussi malheureux. Les Romains étoient moins cruels envers les Juifs que leurs citoyens mêmes.

On ne peut lire sans horreur tout ce que l'Historien Josephe, Juif lui-même, & témoin de ce qu'il écrit à ce sujet, rapporte des cruautés des Zélateurs, qui étoient, entre les mains divines, les zélés Exécuteurs de sa vengeance. D'autres villes ont eu à endurer les rigueurs d'un siége, d'autres la famine, ou la peste ; ici tout étoit réuni, & ce qui est inoui, c'est qu'une partie des citoyens ait réduit les autres à une misére inexprimable, en leur enlevant jusqu'au dernier morceau de pain. Ces furieux prenoient plaisir à tourmenter les vieillards, & se nourrissoient avec joie du spectacle de leurs miséres ; & cependant ils se faisoient à eux-mêmes une guerre implacable, & n'étoient unis que pour le mal ; réduits au plus cruel désespoir, ils ne trouvoient de consolation qu'à y réduire les autres ; enfin ces forcénés, fermés à tout bon conseil, paroissoient obstinés à leur perte, & déterminés à y entraîner leur patrie, leur

nation, leur Religion même, dont ils se disoient les zélés Défenseurs.

La famine étoit si horrible, que le peuple sortoit la nuit pour aller chercher des herbes dans les fossés ; mais les factieux venoient les leur arracher, sans leur en laisser une poignée. On mettoit tout sous la dent, même ce qui ne seroit pas à l'usage des bêtes les plus immondes. Ils ne laisserent ni leurs ceintures, ni les courroies de leurs sandales, ni les cuirs de leurs boucliers. Les maisons étoient pleines de femmes & d'enfans morts. On surprit une mère qui mangeoit son enfant. On voyoit dans les places publiques de jeunes gens enflés, se traîner comme des fantômes, & ensuite tomber tout-à-coup. On n'avoit plus la force ni le courage d'enterrer les morts, ce qui mettoit la peste dans la ville.

Les séditieux forcés par la faim, sortirent aussi la nuit pour chercher des herbes. Tite en étant averti, posta des soldats pour les observer, & fit attacher en croix tous ceux qui étoient pris les armes à la main. On en crucifioit jusqu'à cinq cens par

jour, enſorte que on manquoit de croix & de place pour les dreſſer. Les ſoldats par moquerie les clouoient en différentes poſtures. Toutes les cruautés, dit Joſephe, qu'on peut exercer en ſacrifiant des criminels, & tous les outrages qui peuvent accompagner cet affreux ſupplice, furent mis en uſage par les ſoldats, à qui la colère & la haine inſpiroient encore d'inſulter à ces miſérables.

On compte juſqu'à onze cens mille Juifs morts pendant ce ſiége, & quatre-vingt-dix mille vendus.

Le temple fut entiérement brûlé, malgré les ordres que Tite avoit donnés pour le conſerver, & les efforts qu'il fit pour éteindre le feu. Enfin la main de Dieu fut ſi viſible dans la deſtruction de cette ville, que l'Empereur Tite refuſa des Couronnes, que les nations voiſines lui offroient pour honorer ſa victoire. Il déclara nettement que ce n'étoit point ſon ouvrage, qu'il n'avoit fait que prêter ſes mains à la vengeance de Dieu, irrité contre cette nation. Hé bien, mon Fils, refuſerez-vous de voir ce que voyoit un Païen, ce

que voyoit un Empereur intéressé à se donner la gloire d'une victoire si mémorable ? Ce châtiment d'ailleurs porte tous les caractères d'une punition exemplaire. Dieu y traite ce peuple comme il a traité Jésus-Christ. La croix est le supplice qu'on emploie contr'eux. Ils ont fait des railleries impies de la douleur & de la patience de Jésus-Christ ; & ceux qui les crucifient les insultent de la manière la plus outrageante. Ils ont déchiré le corps de Jésus-Christ par des coups de fouets, & les soldats romains se font un divertissement de leur faire subir les mêmes ignominies.

Si vous doutez encore que ce soit Dieu qui ait agi dans cette occasion, ouvrez l'Evangile, & vous y verrez que Jésus-Christ a annoncé clairement ces malheurs. Après avoir averti que Jérusalem alloit combler la mesure de ses crimes, en faisant mourir les Prophétes qu'il lui envoyeroit, il s'écrie : « Jérusalem, Jé- *Matth.* 23, 37.
» rusalem, qui tues les Prophétes,
» & qui lapides ceux qui te sont en-
» voyés. Combien de fois ai-je voulu

» rassembler tes enfans comme une » poule rassemble ses poussains sous » ses aîles, & tu ne l'as pas voulu ? » Voici que vos maisons demeure- » ront désertes ». Jésus-Christ continuant à annoncer les maux qui vont tomber sur cette ville criminelle, en fixe l'époque, en assurant que la génération présente ne passera pas que tout ce qu'il prédit ne soit accompli. Quoi de plus positif? C'est environ trente-quatre ans après la mort de Jésus-Christ que cette destruction arrive. Jésus-Christ marque encore l'excès des maux par ces paroles : *Malheur aux femmes enceintes & nourrices en ce jour-là*, parce qu'il y aura pour lors, dit-il, *une si grande affliction, que depuis le commencement du monde jusqu'à présent, il n'y en a point eu de pareille, & qu'il n'y en aura jamais*. Et enfin il fait connoître jusqu'à quel point ira cette désolation, en annonçant : qu'*il ne restera pas pierre sur pierre de ce temple magnifique*.

Matth. 24, 21.

Matth. 24, 1.

Attribuerez-vous ces prédictions au hazard ? Je ne peux le penser. Les soupposerez-vous faites après coup ?

Mais elles étoient ſi connues des Chrétiens, qu'il n'en reſta pas un ſeul dans cette ville, & qu'ils en étoient tous ſortis, ſelon l'avis de Jéſus-Chriſt, lorſqu'ils virent commencer le ſiége. D'ailleurs cette prophétie de Jéſus-Chriſt avoit déjà été faite par les autres Prophétes, il les cite lui-même, & il ne fait que ſpécifier le tems de l'exécution & motiver la ſentence.

Ces prophéties ne vous doivent point être ſuſpectes, puiſque ce ſont les Juifs eux-mêmes qui vous les préſentent, & qui en aſſurent la certitude. Cette nation conſerve précieuſement ces Livres comme « l'héritage de leurs ancêtres, & comme » leurs titres, qui ſont auſſi les nôtres. » Ces monumens, qu'on ne nous ſoupçonnera point d'avoir altérés, puiſqu'ils en ſont eux-mêmes les Dépoſitaires, prononcent, pluſieurs ſiécles avant l'événement, l'arrêt terrible, dont l'exécution étonne encore. La ruine du temple & de la nation y eſt annoncée. Les Romains exécuteurs de la vengeance y ſont déſignés. Le crime qui doit l'attirer

Vie de Julien l'apoſtat.

» eſt prédit. Ce crime, eſt le meurtre
» du Meſſie, dont les tems, les qua-
» lités & les fonctions ſont ſi claire-
» ment révélées, qu'il faut être auſſi
» aveugle que les Juifs, pour y mé-
» connoître Jéſus-Chriſt; leur aveu-
» glement même eſt marqué, leur
» longue captivité décrite & circonſ-
» tanciée ».

Ces réflexions ſont de M. de la Bletterie, auteur bien judicieux. Pouvez-vous vous y refuſer ? Convenez de bonne foi avec moi, mon Fils, qu'il n'y a point de réponſe à tant de preuves. Auſſi les impies, qui attaquent notre Religion, ont bien ſoin de les diſſimuler : ils ne cherchent qu'à éblouir par quelques bluettes de raiſonnemens, qui ne font impreſſion que ſur les eſprits ſuperficiels, ſur les voluptueux, & ſur ceux qui craignent d'entrevoir les jugemens de Dieu.

Ne ſoyez point leur dupe, mon Fils, connoiſſez notre Religion, aimez-la, pratiquez-la, & vous verrez que les impies ne vous racontent que des Fables. Je, &c.

XLI. LETTRE.

Second miracle : inutilité des efforts de Julien l'apostat, pour rebâtir Jérusalem.

Quelqu'éclatante, mon Fils, qu'ait été la ruine de Jérusalem, il semble qu'il manquoit encore quelque chose à l'accomplissement de la prophétie de J. C., qui avoit dit, en parlant du temple, qu'*il ne resteroit pas pierre sur pierre.* Or, c'est de l'Empereur Julien lui-même, que Dieu s'est servi pour achever son ouvrage. Il a voulu que le plus artificieux ennemi de notre Religion, fournit aux yeux de toute la terre une des plus convaincantes preuves de sa vérité.

L'Empereur Julien avoit été baptisé, mais il avoit toujours conservé dans son cœur un amour dominant pour l'idolâtrie, & une haine violente contre la Religion. Il déguisa ses sentimens, tant qu'il ne fut que particulier ; mais dès qu'il se vit élevé sur le trône des Césars, il forma le

dessein insensé d'abolir la Religion chrétienne, & de rétablir l'idolâtrie. Il commença d'abord par renoncer publiquement à la foi de Jésus-Christ, en se faisant initier aux mistères des faux Dieux; & ensuite il employa tout ce qu'il avoit de puissance & de malice pour décréditer la Religion, exciter des divisions parmi les Chrétiens, & lui susciter des ennemis. C'est dans ce dessein qu'il résolut de rébâtir le temple de Jérusalem, pour démentir, s'il étoit possible, la prophétie de Jésus-Christ. Voici le fait, comme M. Fleury le raconte.

Fleury, tom. 4, liv. 15, art. 43.

« Julien fit venir de toute part les » plus excellens ouvriers, & donna » l'intendance de ce grand ouvrage » à Alypius, un de ses meilleurs » amis, le chargeant d'y faire travailler incessamment, sans épargner » la dépense. Les Juifs accouroient » de toutes parts à Jérusalem, insultoient aux Chrétiens, & les menaçoient avec une violence extrême, » comme si le tems étoit venu, où » leur royaume devoit être rétabli: » Leurs femmes se dépouilloient de

» leurs ornemens les plus précieux,
» pour contribuer aux frais de l'ou-
» vrage, travailloient de leurs mains,
» & portoient la terre dans les pans
» de leurs robbes. On dit même qu'ils
» firent faire pour ce pieux travail
» des pics, des péles & des corbeil-
» les d'argent. Saint Cyrille, Évêque
» de Jérusalem, revenu de son exil,
» voyoit tranquillement tous ces pré-
» paratifs, se confiant à la vérité in-
» faillible des prophéties, & il assura
» qu'on en alloit voir l'accomplis-
» sement.

» En travaillant aux fondemens,
» une pierre du premier rang se dé-
» plaça, & découvrit l'ouverture d'u-
» ne caverne creusée dans le roc. On
» y descendit un ouvrier attaché à
» une corde, & quand il fut dans la
» caverne il sentit de l'eau jusqu'à
» mi-jambe. Il porta les mains de
» tous côtés, & sur une colonne qui
» s'élevoit un peu au-dessus de l'eau,
» il trouva un livre enveloppé d'un
» linge très-fin: il le prit, & fit
» signe qu'on le retirât. Tous ceux
» qui virent ce Livre, furent surpris
» qu'il n'eût point été gâté; mais

» leur étonnement fut bien plus
» grand, particulièrement celui des
» Païens & des Juifs, quand, l'ayant
» ouvert, ils y lirent d'abord en gran-
» des lettres ces paroles : *Au commen-*
» *cement étoit le Verbe, & le Verbe*
» *étoit en Dieu*, & le reste, car c'é-
» toit l'Évangile de saint Jean tout
» entier.

» Comme Alypius pressoit forte-
» ment l'ouvrage, étant aidé par le
» Gouverneur de la province, des
» globes de feu terribles, des flam-
» mes sortant auprès des fondemens
» par des élancemens fréquens, ren-
» dirent le lieu inaccessible, ayant
» plusieurs fois brûlé des ouvriers :
» ainsi cet élément s'obstinant à les
» repousser, on abandonna l'entre-
» prise.

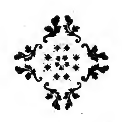
» Ce sont les paroles d'*Ammian*
» *Marcellin*, Historien Païen du mê-
» me tems, autant ennemi des Chré-
» tiens qu'admirateur de Julien. Les
» auteurs Chrétiens racontent le mê-
» me fait, en ajoutant les circons-
» tances suivantes.

» Ce prodige arriva la nuit qui
» précédoit le jour, auquel après avoir

» nettoyé & préparé la place, on
» devoit commencer l'ouvrage. Il
» furvint un grand tremblement de
» terre, qui jetta de tous côtés les
» pierres des fondemens, & renversa
» presque tous les bâtimens du lieu,
» entr'autres des galleries publiques,
» où s'étoient logés quantité de Juifs
» destinés à ce travail, & tous ceux
» qui s'y trouverent en furent acca-
» blés, ou du moins estropiés. Des
» tourbillons de vents emporterent
» tout-d'un-coup le sable, la chaux
» & les autres matériaux, dont on
» avoit amassé des monceaux im-
» menses. Le feu consuma même les
» marteaux, les ciseaux, les scies,
» & les autres outils, que l'on avoit
» serrés dans un bâtiment enfoncé
» au bas du temple. Le jour venu,
» comme les Juifs étoient accourus
» pour voir le désordre de la nuit,
» il sortit de ce bâtiment un torrent
» de feu, qui s'étendoit par le milieu
» de la place, & continua de courir
» çà & là, après avoir brûlé ces
» Juifs qui s'y trouverent. Ce feu
» recommença plusieurs fois pendant
» la journée. La nuit suivante ils vi-

» rent tous sur leurs habits des croix
» lumineuses, qu'ils ne pouvoient
» effacer, quelque moyen qu'ils em-
» ployassent. Il parut aussi une croix
» lumineuse dans le ciel. Les Juifs
» ne laisserent pas de revenir au tra-
» vail, pressés, tant par leur inclina-
» tion, que par les ordres de l'Empe-
» reur; mais ils furent toujours re-
» poussés par ce feu miraculeux ».

J'abandonne pour le présent ce fait à vos réflexions, je ne manquerai pas l'ordinaire prochain de vous faire part des miennes. Je, &c.



XLII LETTRE.

XLII. LETTRE.

Réflexions sur le Miracle arrivé du tems de Julien.

Je ne veux, mon Fils, que le seul fait que je vous ai raconté dans ma dernière Lettre, pour fermer la bouche à l'incrédule, & pour faire triompher la Religion. Je présume que vos réflexions vous ont fait tirer la même conclusion.

Quel parti prendra l'impie ? Le niera-t-il ? Il n'a, je l'avoue, d'autre ressource ; mais en sera-t-il quitte pour nier ? Qu'il expose ses raisons : je l'en défie. Il faut au moins respecter quelquefois le jugement du public. Quoi ! tous les jours l'incrédule racontera avec affectation les faits les plus apocryphes, puisés dans les écrits des ennemis de la Religion, comme dans des Rabbins ; il les assaisonnera des réflexions les plus malignes, & quoiqu'il ne les croie pas lui-même, il s'efforcera de leur donner toutes les couleurs de la vérité, par le plaisir

malheureux qu'il a d'insulter à la Religion ; & quand nous lui citons des faits publics, attestés par nos ennemis mêmes, qui en ont été témoins, écrits dans le tems de l'événement, & auxquels plusieurs autres Historiens judicieux rendent témoignage, il croit en être quitte pour dire : je ne les crois pas. Et quelle raison a-t-il a alléguer pour les rejetter ? Il n'en a point d'autre, sinon qu'ils sont favorables à une Religion, qui ne lui est odieuse que parce qu'elle condamne sa vie & ses mœurs. Où est la bonne foi ? N'y a-t-il donc que la Religion chrétienne à laquelle il soit interdit d'invoquer les loix de la critique, pour défendre les faits qui déposent en sa faveur ? C'est *Ammian Marcellin*, Historien du même-tems, Païen, admirateur de Julien, ennemi des Chrétiens qui raconte ce fait, & on rejettera son témoignage ? Qui croira-t-on, si on ne croit un ennemi qui dépose contre lui-même ? Son témoignage est appuyé de celui de tous les Auteurs contemporains. *Rufin*, *Socrate*, *Sozomene*, *Théodoret*, *Philos-*

trate, parlent de ce même fait comme constant. Tant d'hommes sont-ils capables d'en imposer, & de raconter comme public un fait que les Païens & les Juifs avoient également intérêt de démentir ? Aussi le judicieux Auteur, dont j'ai tiré ce récit, dit, qu'il ne connoît pas de miracle mieux attesté que celui-là ; & que plusieurs Juifs & Païens en furent touchés, & reconnoissant la divinité de Jésus-Christ demanderent le batême. M. de la Bletterie porte le même jugement, il cite les mêmes Auteurs que M. Fleury, & ajoute qu'il est attesté par trois Pères contemporains; *S. Grégoire de Nazianze*, *S. Chrysostôme*, & *S. Ambroise*. Le premier le raconte dans un de ses discours contre Julien, composé la même année ; le second, environ vingt ans après, devant toute la ville d'Antioche ; & le troisième en parle peu après le second, comme d'une chose notoire, en écrivant à l'Empereur Théodose. Julien lui-même avoue dans une de ses Lettres qu'il a tenté de rebâtir le temple. Et bien loin de conclure de ce qui étoit ar-

rivé que la Religion chrétienne étoit véritable, il en inféroit que la révélation judaïque étoit fausse. Étrange effet de la prévention ! il y a donc de l'ineptie & de la mauvaise foi à nier un tel fait. Or, ce fait une fois avoué, la conséquence en est toute naturelle. Dieu par ce prodige s'est déclaré contre le Juif, & le Païen pour le Chrétien.

Non, dira l'impie, vous allez trop vîte ; votre conséquence n'est pas juste: Nous pouvons admettre le fait, sans qu'il soit nécessaire d'en faire honneur à la Religion chrétienne. C'est le hazard qui a produit cet événement. L'ouverture faite à la terre a donné entrée à l'air, & l'air agité a embrasé les souffres qui étoient dans ce lieu, & a causé ces tremblemens, ces agitations, & ces globes de feu, qui ont empêché l'ouvrage.

Oh! l'heureux dénouement que celui du hazard ! c'est la seule divinité des impies ; qu'elle est puissante ! c'est elle qui a formé le monde ; c'est elle qui a donné à l'univers cette beauté que nous admirons ; c'est elle qui préside à tous les événemens ex-

traordinaires; c'est elle qui régit tout. C'est le hazard qui aura rassemblé tant de Juifs dans Jérusalem au tems de l'Empereur Tite, & qui a fait tomber sur cette malheureuse nation tant de fléaux: c'est le hazard qui les a dispersés par toute la terre: c'est le hazard qui les conserve, & qui empêche qu'ils ne se mêlent & ne se confondent avec tous les peuples de la terre: c'est le hazard qui fait que tous ces événemens s'accordent parfaitement avec toutes les prophéties. Il faut avouer que ce hazard est d'un grand secours aux ennemis de la Religion; car il vient toujours se placer à propos pour expliquer tous les phénomènes extraordinaires. Mais non, disons plutôt que ce hazard sert des ingrats, puisque c'est aux Chrétiens qu'il est favorable, en opérant de telles merveilles, dans les occasions critiques, merveilles que les Chrétiens peuvent revendiquer en leur faveur. Voilà une divinité bien singulière, elle favorise ceux qui s'en moquent, & agit contre ceux qui l'invoquent! c'est ce qui fait dire à M. de la Bletterie que

cette divinité sert la Religion si à propos, que les incrédules devroient au moins la soupçonner de collusion. (Vie de Julien).

Mais parlons sérieusement, car j'ai trop bonne idée de ces prétendus Sages, pour croire qu'ils ayent quelque foi au hazard, & qu'ils pensent qu'il ait quelque part à cet événement. Ils veulent seulement ne pas demeurer sans réponse, pour n'être pas obligés de confesser une Religion qu'ils haïssent, & ils se flattent que les petites maîtresses, qui répétent fidélement ce qu'ils leur disent, le rendront croyable, en le débitant d'un ton assuré dans les cercles de frivolité, où elles dominent.

Pour les gens sensés, ils riront de cette défaite, & conviendront que ce fait seul prouve la Religion; parce qu'il est impossible d'y méconnoître la main de Dieu; & ils admireront sa sagesse qui s'est servie de la malice de Julien l'apostolat, l'ennemi des prophéties, pour les accomplir; qui a voulu que celui qui avoit juré de rétablir le temple, n'en laissât pas pierre sur pierre; que celui qui avoit

résolu d'humilier la Religion, en relevât la gloire, couvrit de confusion le Juif & le Païen, & apprit par son exemple à toute la terre que le feu vengeur de la colère de Dieu détruira à jamais tous ces temples, toutes ces Religions, tous ces cultes, que des mains sacriléges entreprennent d'élever contre le Très-haut; & qu'il ne restera pas pierre sur pierre de tous ces ouvrages d'iniquité.

Je continuerai à vous rapporter quelques autres faits bien propres à vous prouver que Dieu n'a cessé dans la suite des siécles de venir au secours de son Église, de la défendre, de la protéger par des merveilles qu'il a opérées aux yeux mêmes de ses ennemis, & souvent pour les punir. J'espére qu'ils serviront à vous affermir dans les sentimens de Religion dans lesquels je crois que mes Lettres vous ont fait entrer. Je m'en réjouis d'avance, mon Fils, & je, &c.



XLIII. LETTRE.

Troisième Miracle : l'armée de Sévére sauvée par les prières des Chrétiens.

Du tems, mon Fils, de l'Empereur Marc-Aurele, l'Empire romain se vit ébranlé par le soulevement de plusieurs nations. Les Quades, les Sarmates, les Vandales, les Sueves, & toutes les nations qui habitoient depuis l'Illyrie jusqu'aux Gaules, & à l'océan germanique, résolurent de secouer le joug des Romains. Les Marcomans, peuples belliqueux de la Germanie, menaçoient Rome d'une prochaine invasion. L'Empereur Marc - Aurele marcha contre ces Barbares. Il eut dans cette guerre plusieurs succès bons & mauvais ; mais il fit une faute essentielle, qui pensa causer la perte de toute son armée. Au plus fort de l'été, il se laissa engager par les Quades dans un pays désavantageux, enfermé de bois & de montagnes (c'est le pays que nous appellons la Bohe-

me), où l'eau manqua absolument aux Romains durant cinq jours. La chaleur étoit extrême. La maladie causée par la sécheresse & le défaut d'eau, se mit parmi les hommes & les chevaux. Les Barbares serroient l'armée de près, & la tenoient comme prisonnière. Dans cette extrémité l'armée Romaine eut recours à ses Dieux, mais ils demeurerent sourds, comme le Dieu Baal au tems d'Elie. Alors une légion presque toute chrétienne, dont les soldats étoient de Mitilene en Arménie, se mit à genoux à la vue des deux armées, & adressa à Dieu une fervente prière. Dans l'instant, le ciel se couvrit de nuages épais, & versa sur le quartier des Romains une pluie fort abondante, que les soldats reçurent d'abord dans la bouche, & dont ils remplirent ensuite leurs casques, pour abreuver leurs chevaux. Dans ce mouvement général les Germains voulurent s'avancer pour tomber sur les Romains; mais de la même nuée, d'où sortoit une pluie bienfaisante, qui fut le salut des Romains, sortit aussi une grêle meurtrière mêlée de

foudres, & une pluie ardente, qui brûloit comme de l'huile bouillante, qui mit le désordre dans l'armée des Germains. Une partie périt par le feu du ciel, & l'autre par ses propres armes, que les Barbares désespérés tournèrent contre eux-mêmes.

Je tire le récit de ce prodige de l'Histoire de M. Fleury, qui la rapporte d'après *Dion*, célébre Historien, qui a fait la vie de Marc-Aurele, & d'après *Jules Capitolin*, autre Historien, tous deux Païens. Le Poëte *Claudion* en fait aussi une description fort animée, & déclare que les armées Romaines devoient laisser au ciel toute la gloire de ce combat. Cet événement fut en effet regardé comme miraculeux par tout le monde.

Lib. 71.

L'armée Romaine à cette occasion proclama *Marc-Aurele* Empereur pour la septième fois. Et quoiqu'il n'eut pas coutume de recevoir cet honneur avant que le Sénat l'eût ordonné, il ne le refusa pas alors, comme lui venant du ciel.

Le Sénat, en mémoire de cette victoire miraculeuse, fit élever à Rome

la colomne Antonienne, qui subsiste encore aujourd'hui, & qui est un des plus beaux monumens de l'antiquité. Parmi les bas reliefs de cette colomne, ce miracle y est représenté. On y voit d'un côté les Romains, qui, les armes à la main, reçoivent la pluie dans leurs casques pour étancher leur soif; & de l'autre part, on voit les Barbares terrassés avec leurs chevaux par un orage violent mêlé d'éclairs & de foudres, qui tombent sur eux & les accablent.

Il est vrai que comme ceux qui ont fait ces sculptures étoient Païens, ils ont représenté dans le ciel un homme volant, les bras étendus, avec une grande barbe, qui semble se perdre en pluie.

Les savans croyent que c'est le *Jupiter pluvieux* qui est représenté, car c'est un des titres qu'on lui donnoit.

Les Historiens Païens, de même que le Sculpteur, attribuent ce fait à leurs faux Dieux, & disent que c'étoient des Magiciens qui étoient dans l'armée, qui avoient invoqué les démons.

On peut faire ſur ce fait trois queſtions : Eſt-il bien certain ? En le croyant certain faut-il le regarder comme divin ? Enfin en le regardant comme divin faut-il l'attribuer au Dieu des Chrétiens ?

La certitude de ce fait ne peut être, je crois, révoquée en doute. Il n'y en a guères, dans l'antiquité, de plus avéré ; les Auteurs païens en conviennent ſans variation. Les Poëtes l'ont magnifiquement célébré dans leurs vers, les Rhéteurs l'ont fait valoir dans leurs diſcours, comme on le voit dans celui de *Thémiſtius* à l'Empereur *Théodoſe*. Les Apologiſtes de la Religion, & les Pères de l'Égliſe ſe ſont ſervi de ce miracle pour relever la gloire de la Religion chrétienne ; enfin la colomne Antonienne, où ce fait eſt repréſenté, ne permet pas d'en douter.

La ſeconde queſtion n'eſt pas plus difficile à réſoudre : toutes les mêmes autorités, qui atteſtent la vérité de ce fait, en reconnoiſſent auſſi la Divinité. Ainſi on ne peut pas plus révoquer en doute l'un que l'autre.

Les Païens, fur-tout les Auteurs du fiécle d'Aurele, n'étoient pas fort crédules aux miracles, & il n'y a que l'évidence qui ait pu les porter à le publier, & à l'attribuer à la Divinité.

Croit-on d'ailleurs que l'Empereur, s'il eut triomphé des Germains par fa feule habileté, eut confenti qu'on lui enlevât la gloire de cette victoire, pour la donner à *Jupiter le pluvieux*, & à l'art de quelque Magicien? Enfin le furnaturel de cet événement eft frappant: Une pluie mêlée de feu qui vient à point nommé dans le tems que toute une armée eft près de périr, qui rafraîchit les uns, & brûle les autres, n'eft point l'effet du hazard.

Il ne refte donc plus qu'à examiner quel en eft l'Auteur: eft-ce un être chimérique, tel qu'un *Jupiter pluvieux?* Je ne crois pas que nos Philofophes en conviennent volontiers, à moins que ce ne foit J. J. Rouffeau, qui a déclaré qu'il croiroit plutôt à la magie qu'aux miracles des Chrétiens, c'eft-à-dire, qu'il adorera plutôt *Jupiter pluvieux* que *Jéfus-*

Chriſt. Mais laiſſons - là ce prétendu ſage, cet ennemi de la Religion juſqu'au Fanatiſme. Je demande à tout homme ſenſé, s'il ne rougiroit pas d'attribuer au démon un prodige de cette eſpèce ? Si le démon étoit le maître d'opérer de ſi grandes merveilles, je ne ſerois plus ſurpriſe de voir les hommes l'adorer. Mais non, notre Dieu eſt le Dieu des armées, c'eſt lui qui décide des combats. Il eſt auſſi le Dieu du ciel. La pluie, les éclairs, les foudres ſont en ſa main, & il n'y a que lui qui ait pû faire que d'une même nuée il ſortit une pluie qui abreuvât l'armée Romaine, & un feu qui brûlât celle des Germains. D'ailleurs le nom de *Fulminante*, qui fût donné à cette Légion chrétienne, eſt une grande preuve, que les Païens eux-mêmes furent convaincus que c'étoit par le ſecours de leurs prières que leurs ennemis avoient été foudroyés. Il eſt vrai qu'il y avoit déjà une Légion *Fulminante* du tems d'Auguſte; mais, ou l'on en fit une ſeconde, ou tous les ſoldats Chrétiens furent incorporés dans la Légion qui porte ce nom.

Un dernier témoignage en faveur des Chrétiens, c'eſt celui de l'Empereur Marc-Aurele, qui dépêcha ſur le champ un courier à Rome, pour inſtruire le Sénat & le peuple de ce grand événement : ce qui cauſa une ſi grande joie dans cette ville, que le peuple s'écria publiquement : *Graces au Dieu des Dieux, qui ſeul eſt Tout-puiſſant.* La lettre de Marc-Aurele fut ſuivie d'un édit, par lequel il fut ordonné de laiſſer vivre en paix les Chrétiens, & de punir du dernier ſupplice ceux qui les accuſeroient.

Nous n'avons point à la vérité cette lettre de Marc-Aurele; il en a paru une, que quelques Auteurs adoptent, & qui eſt révoquée par d'autres; mais quoi qu'il en ſoit de cette lettre, nous avons des preuves qu'il y en a eu une véritable. Pluſieurs Auteurs des premiers tems en parlent comme l'ayant lue : *Euſebe, Oroſe, Paul Diacre, Nicéphore* la citent. *S. Jérôme* dans ſa traduction des Chroniques d'Euſebe en parle comme l'ayant lue lui-même. Mais ce qu'il y a de plus frappant, c'eſt que l'Évêque Apollinaris parle de

cette lettre dans l'Apologie des Chrétiens, qu'il présenta à l'Empereur Marc-Aurele lui-même. Or, peut-on croire qu'un homme aussi sensé que cet Évêque, eût osé citer à l'Empereur sa propre lettre, si elle eut été fausse ?

Enfin le dernier témoignage que nous rapportons en faveur de cette lettre, c'est celui de Tertullien, qui la cite aussi dans l'Apologie qu'il adressa vingt-cinq ans après au Sénat, & à ceux qui gouvernoient l'empire pendant l'absence de Sévére. Tertullien, après avoir dit, que les Chrétiens tenoient à honneur d'avoir été persécutés par un Néron, & un Domitien, défie de nommer quelque Prince, qui instruit du droit humain & divin, se soit déclaré contre les Chrétiens. Et pour vous *en convaincre*, dit-il, *vous n'avez qu'à chercher & lire la lettre du sage Empereur Marc-Aurele, où il rend témoignage, que les prières des soldats Chrétiens obtinrent du ciel la pluie, pour appaiser la soif de son armée en Germanie.* Il parle ensuite de l'édit, & il raconte que Marc Aurele con-

damna à mort les Accusateurs des Chrétiens. Enfin il reproche aux Païens d'avoir fait honneur à *Jupiter* d'un bienfait qu'ils n'ont reçu que des Chrétiens.

Je reprends : ce fait est certain, il est divin, il ne peut être attribué qu'au Dieu des Chrétiens. C'est un Empereur & un Empereur qui avoit lui-même persécuté les Chrétiens, qui le publie.

Si on ne se rend pas, disons-le hardiment, l'esprit demeure malgré lui convaincu ; mais la honte de s'avouer vaincu, & la crainte d'être obligé de reconnoître une Religion, dont on redoute la sévérité, fait qu'on persiste dans son impiété.

Que Dieu vous préserve d'un tel malheur, mon Fils. Je, &c.



XLIV. LETTRE.

Quatrième Miracle : Confesseurs qui continuent à parler après avoir eu la langue coupée.

Le fait dont je veux vous entretenir aujourd'hui, mon Fils, est unique dans son espéce : c'est celui des Chrétiens d'Afrique, qui ont perdu la langue sans perdre le don de la parole, parce qu'ils ont conservé celui de la foi. Il y a de quoi mettre en défaut tous nos Incrédules ; voici le fait, tel que M. Fleury le raconte :

Fleury, tom. 7, art. 484.

« A Typase dans la Mauritanie » Césarienne, les Ariens ordonne» rent un Évêque, qui avoit été » Secrétaire de Cyrille, ce que voyant » les habitans, ils s'embarquerent » tous pour passer en Espagne, dont » ils étoient proches, excepté un très» petit nombre, qui ne trouverent » point à s'embarquer. L'Évêque » Arien s'efforça de les pervertir,

» premièrement par des careſſes, & » puis par menaces; mais ils ſe mo- » querent de lui, & s'aſſemblerent » dans une maiſon, où ils célébre- » rent publiquement les myſtères.

» L'Évêque l'ayant appris, envoya » ſecrétement à Carthage une rela- » tion contr'eux. Sur quoi le Roi » *Huneric* irrité, envoya un Comte » avec ordre de leur couper à tous » la langue & la main droite dans » la place publique, en préſence de » toute la province. Cela fut exécuté; » mais quoiqu'on leur eût coupé la » langue juſqu'à la racine, ils ne » laiſſerent pas de parler auſſi bien » qu'auparavant.

» Si quelqu'un ne veut pas croire » ce fait, dit Victor de Vite, qu'il » aille à C. P. & il trouvera un Sou- » diacre d'entr'eux nommé *Réparat*, » qui parle nettement ſans aucune » peine, & qui par cette raiſon eſt » ſingulièrement honoré dans le Pa- » lais de l'Empereur Zénon, prin- » cipalement par l'Impératrice ».

Victor n'eſt pas le ſeul qui rapporte ce miracle. Enée de Gaze, Philoſophe Platonicien, qui étoit alors

à C. P. en parle ainsi à la fin de son Dialogue sur la Résurrection. « Je » les ai vus moi-même, & les ai oui » parler, & j'ai admiré que leur voix » pût être si bien articulée. Je cherchois » l'instrument de la parole, & ne » croyant pas à mes oreilles, j'ai » voulu en juger par mes yeux, & » leur ayant fait ouvrir la bouche, » j'ai vû que toute la langue étoit » arrachée jusqu'à la racine, & je » me suis étonné, non de ce qu'ils » parloient, mais de ce qu'ils vi- » voient encore » ?

L'Historien Procope, parlant de cette persécution d'Huneric, dit: « Il fit couper la langue à plusieurs, » qui de mon tems se promenoient » à Jérusalem, parlant librement, » sans se sentir de ce supplice. Mais » il y en eut deux qui, ayant péché » avec des femmes abandonnées, ces- » serent de parler ».

Le Comte Marcellin raconte le même fait dans sa Chronique, & y ajoute une circonstance. « Le Roi » Huneric fit couper, dit-il, la lan- » gue à un jeune homme Catholique, » muet de naissance; mais sitôt qu'il

» eut la langue coupée, il parla, & » commença par donner gloire à Dieu. » J'ai vu quelques-uns de cette troupe » de Fidéles à C. P. qui avoient la » langue & la main coupées, & par» loient parfaitement ».

Victor, Évêque de Tunes, rapporte le même fait, comme témoin oculaire. « Huneric, dit-il, Roi » des Vandales, alluma dans toute » l'Afrique le feu de la persécution : » il envoya dans de cruelles prisons » plus de quatre mille Catholiques. » Il coupa la langue à un nombre de » ces Confesseurs; & que ces Confes» seurs ayent ensuite parlé parfaite» ment jusqu'à la mort, c'est-ce qu'at» teste la ville impériale, où leurs » corps sont enterrés.

» Enfin Huneric, après avoir fait » mille maux aux Catholiques, mou» rut comme Arius, le père de sa » secte. Car ses entrailles pourrirent » & sortirent de son corps ».

L'Empereur Justinien est un dernier témoin de ce fait. Dans une des loix qui composent le Code, ce Prince, après avoir parlé des persécutions des Vandales, s'exprime ainsi;

Cod. Just. Lib. 1, Tit. 47. « Nous avons vu nous-mêmes de ces » hommes vénérables, qui ayant eu » la langue coupée jusqu'à la racine, » faisoient le récit touchant de leurs » maux ».

Où trouvera-t-on dans toute l'Histoire profane un fait plus attesté que celui-ci ? Voilà différens Auteurs, tous témoins oculaires, qui le racontent ; ils publient ce fait à la face de tout l'empire, & exhortent ceux qui en voudront douter à s'en assurer par leurs propres yeux, en allant à C. P. où ils verront ces Confesseurs publier les merveilles du Seigneur. Croira-t-on qu'il y ait des hommes assez insensés pour se rendre garants d'un tel fait vis-à-vis de tout un peuple, qui auroit pu les convaincre d'imposture ? Car il ne s'agissoit pas d'un fait passé, ce fait étoit subsistant, & chacun pouvoit s'en assurer par lui-même. Comment en imposer ? Il ne faut pas croire que les hommes, il y a mille ans, fussent différens de nous : Ils étoient aussi jaloux de leur honneur que nous le pouvons être. Or, des gens sensés ne s'aviseront jamais de s'exposer à

être la fable de tout un peuple, en entreprenant de persuader au monde qu'il voit ce qu'il ne voit pas.

Qu'on lise la savante Dissertation sur ce fait dans le Livre qui a pour titre : *la Religion chrétienne prouvée par un seul fait*. Je ne crois pas qu'il y ait de démonstration géométrique plus évidente que celle-là. L'Auteur ne laisse à l'Incrédule aucun subterfuge. Il démontre avec une sagacité admirable que le fait est incontestable, & qu'il est divin. Je défie aucun Incrédule d'y répondre rien de raisonnable. L'Auteur va au-devant de toutes les chicanes, & satisfait à tout. C'est d'après lui que je parle.

Les Auteurs, qui ont conservé la mémoire de cet événement, montrent dans leur ouvrage un esprit judicieux & sensé : tout ce qu'ils y racontent porte le caractère de vérité & de sincérité : les critiques les plus sévéres les ont jugés dignes de notre confiance. N'y auroit-il donc que ce seul fait où ils nous auroient trompés ? Et s'ils l'avoient fait, ne se seroit-il pas trouvé quelqu'autre Historien, qui se seroit élevé contre

une fausseté si insigne ? Les ennemis de la divinité de Jésus-Christ dans ce tems-là ne les auroient-ils pas dénoncés à la postérité comme des imposteurs ? Enfin cette merveille est rapportée par plusieurs Auteurs, qui vivoient éloignés, qui n'avoient aucun rapport les uns avec les autres; comment auroient-ils pû s'accorder à en imposer au public par un mensonge si évident ? Ce fait seul reconnu faux n'auroit-il pas fait mépriser leur ouvrage ? On ne voit dans le récit de ce miracle aucun sujet d'imaginer un complot; il est visible au contraire par la diversité de leurs récits, qu'ils n'ont eu aucune liaison les uns avec les autres.

Si, de l'examen général des Auteurs qui racontent ce fait, on entre dans la critique de chaque Auteur; j'ose avancer qu'on ne pourra lui refuser sa croyance.

Croit-on par exemple qu'un homme tel que Marcellin, qui tenoit un rang distingué dans l'empire par sa dignité de Comte, & par la confiance dont l'Empereur l'honoroit, ait voulu faire le métier de faussaire, en

racontant

racontant de fauſſes merveilles ? Il atteſte ce fait dans une Chronique, ouvrage fort ſuccinct, où il dit en propres termes : « J'ai vu ces Confeſ- » ſeurs parler, quoiqu'on leur eut » coupé la langue ».

Qui oſera penſer qu'un Chronologiſte publie dans un ouvrage auſſi ſec un fait ſi incroyable, ſi facile à examiner, s'il étoit faux ?

Mais arrêtons-nous à un témoignage qu'on ne peut recuſer, à moins de renoncer au bon ſens, c'eſt à celui de l'Empereur *Juſtinien.* Il rapporte ce fait dans une Conſtitution qu'il adreſſe à Archélaüs, Préfet du Prétoire d'Afrique. Cette Conſtitution a été inſérée dans le Code des Loix Romaines, que cet Empereur fit recueillir avec tant de ſoin par d'habiles Juriſconſultes. On ſait l'eſtime que toute la poſtérité a conſervée pour cet ouvrage. Pouvoit-on dépoſer dans un monument plus reſpectable un événement ſi miraculeux ?

C'eſt un Prince qui parle à tout un Empire, qui y parle en ſouverain, qui publie les merveilles de Dieu, dont lui & toute ſa ville ſont

témoins. « Nous avons vu, dit-il, » nous-mêmes, de ces hommes véné- » rables, qui ayant souffert l'ampu- » tation de la langue jusqu'à la raci- » ne, faisoient le récit touchant des » maux qu'ils avoient endurés ».

Remarquez, je vous prie, que *Justinien* se croyoit d'autant plus obligé de conserver la mémoire de ce fait, que Dieu s'étoit servi de lui-même pour punir les Vandales de tous les maux qu'ils avoient fait souffrir aux Catholiques. Car c'est Belisaire son Général qui s'étoit rendu maître de Carthage, & qui avoit fait prisonnier Gelimer, dernier Roi des Vandales, & l'avoit ammené à Rome. Aussi Justinien dans cette Constitution publie cette merveille, « afin » que toute l'Afrique, dit-il, sente » la miséricorde du Dieu Tout-puis- » sant, & que ses habitans connois- » sent de quelle dure servitude & de » quel joug cruel ils sont délivrés, » & combien est douce la liberté » dont ils jouissent sous notre heureux » gouvernement ».

C'en est assez dit, pour prouver la vérité de ce fait, qu'on ne peut pas

plus révoquer en doute que le tremblement de terre à Lisbonne. L'Incrédule qui l'entreprendroit, y perdroit, je l'ose dire, sa peine & son honneur. Aussi ce n'est pas le fait qu'il attaquera, ce sera sa divinité. Nous convenons du fait, dira-t-il, mais nous n'accorderons jamais qu'il soit un miracle divin; nous aimerions mieux croire à la magie, que de penser que Dieu fasse des miracles.

Vous reconnoissez J. J. Rousseau à ce langage. Il mettra son esprit à la torture pour tâcher de l'expliquer. Il trouvera quelques faits naturels, qui approchent de celui-là, & il nous renverra par exemple, à la Gazette de France du 16 Décembre 1765, laquelle rapporte le fait singulier d'une fille nommée *Marie Grelard*, demeurant à Nantes, qui à la suite de la petite vérole, qu'elle eut à l'âge de huit ans, perdit la langue & resta sans parler pendant deux ans; au bout de ce tems elle commença de parler, & a conservé depuis l'usage de la parole, & chante même aisément.

J'admets le fait; mais je n'y trouve rien que de très-naturel & qui res-

ſemble au miracle que je viens de rapporter. Remarquez d'abord que la fille dont il eſt queſtion dans la Gazette, n'avoit que huit ans quand elle a perdu la langue. 2°. Que ſelon les Chirurgiens, qui ont examiné le fait; cette fille ne parle pas à beaucoup près comme elle feroit, ſi elle avoit la langue entière. 3°. Que, ſelon ces maîtres de l'art, il lui eſt reſté dans la bouche un moignon, qui s'eſt fortifié, & qui a acquis de la ſoupleſſe dans un âge, où l'accroiſſement des organes du corps eſt ſenſible. Auſſi voit-on que ce n'eſt qu'après deux ans qu'elle a acquis la facilité de parler?

Mais, en dira-t-on autant de ces Confeſſeurs à qui on a coupé la langue juſqu'à la racine? Y a-t-il quelque parité entre ces deux événemens? Ici, c'eſt une fille de huit ans, à qui il reſte un moignon dans la bouche, & qui ne parle qu'apres d'eux ans. Il s'agit là de pluſieurs perſonnes âgées, à qui on a coupé la langue juſqu'à la racine, & qui ont parlé dès l'inſtant plus aiſément & plus diſtinctement qu'auparavant, juſques-là

même, que, selon Marcellin, un jeune homme muet de naissance, ayant eu la langue coupée, commença dès le moment à parler, & ses premières paroles furent des actions de graces à Dieu. Une preuve nouvelle que ce fait est miraculeux, c'est que, selon Procope, deux de ces Confesseurs perdirent l'usage de la langue pour avoir péché.

Philosophe, si tu continues a disputer sur des possibilités, je te laisse parler tout seul, sois content qu'une femme te céde. Je vous embrasse, mon Fils.



XLV. LETTRE.

Cinquième Miracle : guérison opérée par la sainte Epine.

Je vais finir, mon Fils, cet article des signes que Dieu a donnés de sa protection sur son Église par un célébre miracle arrivé dans le seizième siécle. J'en ai pour garant le Pape Benoît XIII qui, termine par ce fait la tradition des miracles arrivés dans l'Église Catholique. Je ne ferai en le rapportant, que copier M. de *Choiseul Duplessis Pralin*, *Evêque de Tournay*. Voici ce qu'il dit dans un petit Livre, intitulé : *Mémoires sur la Religion*, imprimé chez Claude Barbin au Palais l'an 1680.

« Il ne faut, dit-il, qu'un seul miracle bien avéré pour prouver la » Religion. Or, Dieu en a opéré » un de nos jours à la vue de tout » Paris, en la personne d'un enfant, » (Mademoille Perier) qui a été guérie en un moment par l'attouche- » ment d'une des épines de la Cou-

» ronne de Notre Seigneur Jésus-
» Christ, & ce miracle seul suffit
» pour prouver, que Dieu nous parle
» par Jésus-Christ son Fils.

» Je vis, continue-t-il, la petite
» fille cinq ou six jours après qu'elle
» fut guérie : elle n'avoit que dix, ou
» onze ans. Son mal étoit une fistule
» lacrymale, qui lui avoit carié l'os
» au-dessous de l'œil, & qui avoit
» tellement corrompu cette partie
» par le pus, qui lui couloit par la
» bouche, qu'elle étoit insupportable
» à toutes ses compagnes, à cause de
» la puanteur qui sortoit de sa playe.
» Les plus habiles Chirurgiens avoient
» jugé ce mal incurable, si on n'y
» appliquoit le feu, qui étoit même
» un remède, dont le succès étoit
» très-périlleux, & ils craignoient
» que la violence de cette opération
» ne fit mourir cette enfant. Cepen-
» dant elle fut délivrée de son mal,
» sans remédes, & en un instant,
» après avoir été conduite à l'adoration
» de cette sainte Épine par la maî-
» tresse des pensionnaires du monas-
» tère, où elle étoit élevée.

» Si cela étoit arrivé loin d'ici,

» dans un tems éloigné du nôtre ;
» si on l'avoit appris de personnes
» suspectes, on auroit des prétextes
» pour en douter. Mais Dieu a opéré
» cette merveille de nos jours, dans
» Paris. La petite fille m'a raconté
» elle-même sa guérison : une Reli-
» gieuse, d'une naissance & d'une
» vertu au-dessus du commun, mon
» amie particulière, & mon alliée,
» m'a confirmé la chose. Les Chirur-
» giens ont fait leur rapport en for-
» me. M. Dalancé, l'un des plus
» grands hommes de notre siécle
» dans cette profession, m'en a as-
» suré. Ceux qui l'ont connu peuvent
» rendre ce témoignage, que son
» esprit étoit également éloigné de
» superstition & de duplicité. Il avoit
» été un des principaux consultans,
» & l'un de ceux qui avoient le plus
» examiné cette fistule. Il avoit vû
» la petite fille la veille du jour qu'el-
» le fut guérie, jugeant toujours son
» mal incurable, à moins d'y appli-
» quer le feu ; & je lui ai entendu
» dire, en présence d'un grand Prin-
» ce, que cette guérison si prompte ne
» lui paroissoit pas un moindre mi-

» racle que la résurrection d'un mort,
» parce que les remédes les plus effi-
» caces du monde n'auroient pû rien
» opérer en si peu de tems, & qu'il
» étoit impossible que l'imagination
» la plus forte produisit cet effet pro-
» digieux, beaucoup moins celle d'un
» enfant aussi simple qu'étoit cette
» petite fille. Ainsi l'innocence de
» l'enfant, la sincérité, la suffisance
» & le nombre des témoins, m'as-
» surent tellement de la vérité de ce
» miracle, que non-seulement ce se-
» roit en moi une opiniâtreté, mais
» une extravagance, & une espéce
» de folie d'en douter. Et si je ne
» puis douter de celui-là, pourquoi
» ne croirai-je pas que Dieu en a
» fait d'autres, & que Jésus-Christ
» couronné d'épines, & crucifié pour
» nous, que cette enfant & sa maî-
» tresse adorérent, est notre Dieu, &
» notre Libérateur ?

» Je sai que ce miracle a été con-
» tredit par les libertins, qui l'ont
» nié, parce qu'ils auroient été con-
» traints en l'avouant, de confesser
» la divinité de Jésus-Christ, au nom
» duquel il a été fait; qu'il a été

» contredit par les Hérétiques, qui
» ont mieux aimé dénier un fait
» aussi constant & aussi avéré que
» celui-là, que d'avouer qu'on ait dû
» honorer un instrument de la pas-
» sion de Jésus-Christ.

» Les libertins disent que Jésus-
» Christ n'étant pas Dieu, c'est une
» pure illusion de reconnoître qu'il
» se fasse des miracles en son nom.
» Et moi, je dis que puisque je suis
» témoin que celui-là s'est fait au
» nom de Jésus-Christ, il faut en
» conclure que Jésus-Christ est Dieu.
» Qui est-ce qui a plus de raison, ou
» celui qui prouve la divinité de Jé-
» sus-Christ par un miracle qu'on ne
» sauroit révoquer en doute, ou ce-
» lui qui nie la vérité connue du
» miracle, seulement parce qu'il a
» résolu de n'avouer pas qu'il en doit
» être convaincu de la divinité de
» Jésus-Christ ?

» Les Hérétiques nient ce miracle,
» non pas de peur de confesser la
» divinité de Jésus-Christ qu'ils
» croyent; mais parce que de ce mi-
» racle il faut nécessairement con-
» clure qu'on doit honorer les Reli-

» ques, puisque Jésus-Christ les au-
» torise par des miracles. N'est-ce pas
» bien plutôt fait, & n'est-il pas
» bien plus juste d'honorer les Re-
» liques, & sur-tout celles des ins-
» trumens de la passion de notre
» Sauveur avec toute l'Église, que
» de nier un miracle, dont on ne
» sauroit raisonnablement douter,
» après les preuves que j'ai allé-
» guées ».

Hé-bien, mon Fils, vous devez être content; si vous aimez & cherchez la vérité. Elle se présente à vous avec le plus grand éclat. Elle parle à vos yeux, à vos oreilles, à votre esprit, à votre cœur. Tous les siécles déposent en sa faveur. Le dernier comme le premier dit: la voix de Dieu s'est fait entendre par toute la terre. Le jour l'a racontée au jour suivant; la nuit l'a apprise de celle qui l'avoit précedée. Toutes les créatures ont publié ses merveilles. Quelle obstination dans l'Incrédule de boucher ses yeux, de fermer ses oreilles à un tel langage?

L'entreprise seule de combattre la révélation, prouve le délire le plus

complet. Car enfin nous produisons en preuve de la Religion plus de cent mille faits inconteſtablement divins, tandis qu'il n'en faut qu'un ſeul pour la faire triompher. Il faut donc que celui qui forme le deſſein inſenſé de la combattre, les détruiſe tous l'un après l'autre. Quand il en détruiroit un, il n'en ſeroit pas plus avancé, il en reſte encore quatre-vingt-dix-neuf mille, &c.

Que gagne-t-il à combattre contre Dieu avec un front d'airain ? Quel fruit eſpére-t-il tirer de ſon impiété ? En vivra-t-il plus tranquille, plus heureux ? Voyez-le au dernier moment de ſa vie : il tremble, il pâlit, ſa fierté diſparoît, ſon impiété ſe préſente à lui, il en voit toute la laideur ; alors les horreurs du tombeau, qui l'environnent, lui font craindre d'avoir pour Juge le Dieu qu'il a blaſphêmé. L'éternité s'ouvre, & il voit l'enfer creuſé ſous ſes pieds.

Quel ſpectacle ! comparez à cet état celui du Juſte qui a été fidéle à Dieu : il eſt en paix ; la mort n'a pour lui rien que d'aimable : il la regarde

comme la fin de son exil, & s'endort tranquillement dans le sein du Seigneur. Quel heureux sort !

Dites donc avec moi, mon Fils, ces paroles d'un Prophéte : *Que mon ame meure de la mort des Justes.* Mais pour l'obtenir, vivons comme les Justes. Je, &c.



XLVI. LETTRE.

Ressource préparée pour reparer les pertes de l'Église. Conversion des Juifs.

Je vais finir, mon Fils, cette partie de la révélation par mettre sous vos yeux un dernier trait de la protection de Dieu sur son Église, qui nous en assure la perpétuité; c'est la destination du peuple Juif, que Dieu garde en sa main comme un corps de reserve, pour être sa ressource, dans le tems que les impies triompheront, & diront: nous avons dévorés l'héritage du Seigneur, & nous avons éteint son nom sur la terre.

Ce tems, mon Fils, n'est peut-être pas bien éloigné: jugez-en par le progrès que fait parmi nous le mystère d'iniquité. Je ne dissimule point les maux de l'Église: le coup d'œil en mériteroit des larmes de sang. Il semble que nous soyons arrivés au tems prédit par Jésus-Christ, où la foi paroîtra éteinte, où la charité

ſemblera diſparoître, où la vérité & la juſtice ſeront bannies de la ſociété des hommes. L'Egliſe, cette terre des vivans, n'offre preſque plus à nos yeux que des oſſemens; & ſi les maux continuent, nous touchons à cette Apoſtaſie annoncée par ſaint Paul, qui doit préparer la voie à l'homme de péché. C'eſt-là l'ouvrage de la nouvelle philoſophie; c'eſt-là le fruit de ſes déteſtables maximes. Nos prétendus Sages ne ſement que dans l'injuſtice, & ils n'en recueillent que la mort. Ils s'applaudiſſent du ſuccès de leur prédication. Ils voyent avec complaiſance la jeuneſſe courir en foule à leurs leçons, & ils ne comprennent pas qu'ils ne ſont que les exécuteurs de la vengeance divine, qui ſe ſert d'eux dans ſa colère, pour perdre ceux qui méritent de périr, par l'abus qu'ils ont fait des graces de Dieu. Le libertinage des mœurs entraîne celui de l'eſprit: on aime, à ſe livrer à ſes paſſions, & on goûte volontiers des maximes qui calment les remords, nous ôtent toute crainte & toute inquietude pour l'avenir. Voilà ce qui

donne tant de vogue aux écrits de nos Philosophes. Le progrès qu'ils ont fait, les enhardit à produire tous les jours de nouveaux blasphêmes, & ils ne voyent rien qui puisse les arrêter : mais attendons un moment, celui qui est assis dans le ciel, se rit de leurs vains projets. Il attend que la mesure de nos iniquités soit comblée ; & lorsque le mal paroîtra sans ressource, c'est alors qu'il se reveillera de son sommeil, & qu'il viendra au secours de ses serviteurs, les consolera, les fortifiera par la conversion des Juifs, qui deviendront, comme le dit saint Paul, la richesse du monde entier. Ne croyez pas, mon Fils, que je parle ici de moi-même. C'est dans le discours de M. Bossuet sur l'Histoire Universelle, que j'ai appris que c'est-là le reméde préparé aux maux de l'Église.

Je vais vous copier les admirables réflexions de ce judicieux Auteur, si profond dans les Écritures, & si instruit des sentimens des Pères. Son autorité doit en imposer à toute personne sensée, & lui prouver, que de

telles vûes ne sont pas le fruit du fanatisme, comme vos Philosophes ne manqueront pas de le dire. C'est dans l'Écriture & la Tradition qu'il les a puisées, elles doivent faire la consolation de ceux qui voyant la playe que la philosophie a faite à la Religion, seroient tentés de croire que Dieu s'est retiré d'elle.

M. Bossuet, après avoir dit: « que » Dieu nous tient dans l'attente de » ce qu'il veut faire des malheureux » restes d'un peuple autrefois si fa» vorisé, nous déclare que pour en» trer dans un mystère si merveil» leux, & si utile à l'instruction du » genre humain, c'est à l'école de » l'Esprit-Saint qu'il faut aller ». Or, dit-il, (en parlant au Prince, dont l'éducation lui avoit été confiée), « écoutez ce que l'Apôtre saint Paul » en a écrit aux Romains.

» Après avoir parlé du petit nom» bre des Juifs qui avoient reçu l'É» vangile, & de l'aveuglement des » autres, il entre dans une profonde » considération de ce que doit deve» nir un peuple honoré de tant de » graces, & nous découvre tout en-

Hist. Univ. Ch. 20.

» semble & le profit que nous tirons
» de leur chûte, & le fruit que pro-
» duira un jour leur conversion ».

Ep. aux Rom. ch. 11, *v.* 11. *Les Juifs sont-ils donc tombés*, dit l'Apôtre, *pour ne se relever jamais? A Dieu ne plaise. Mais leur chûte a donné occasion aux Gentils, afin que le salut des Gentils leur donnât une émulation*, (qui les fit rentrer en eux-mêmes).
v. 12. *Que si leur chûte a été la richesse des Gentils*, (qui se sont convertis en grand nombre), *quelle grace ne verrons-nous pas reluire, quand ils retourneront avec plénitude! si leur reprobation a été la réconciliation du monde, leur rappel ne sera-t-il pas une résurrection de la mort à la vie?*
v. 16. *Que si les prémices tirées de ce peuple sont saintes, la masse l'est aussi; si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi;*
v. 17. *Et si quelques-unes des branches ont été retranchées, & que toi, Gentil, qui n'étois qu'un olivier sauvage, tu ayes été enté parmi les branches, qui sont demeurées sur l'olivier franc, ensorte que tu participes au suc qui découle de sa racine, gardes-toi de t'élever contre les branches naturelles:*
v. 18. *Que si tu t'éleves, songes que ce*

n'est pas toi qui porte la racine, mais que c'est la racine qui te porte. Tu v. 19.
diras, peut-être : les branches naturelles ont été coupées, afin que je fusse enté en leur place : Il est vrai, l'incré- v. 20.
dulité a causé ce retranchement, & c'est la foi qui te soutient. Prends donc garde de ne pas t'enfler, mais demeure dans la crainte ; Car si Dieu n'a pas v. 21.
épargné les branches naturelles, tu dois craindre qu'il t'épargne encore moins.

» Qui ne trembleroit, (c'est M. » Bossuet, qui continue) en écou- » tant ces paroles de l'Apôtre ? Pou- » vons-nous n'être pas épouvantés de » la vengeance qui éclate depuis tant » de siécles si terriblement sur les » Juifs, puisque saint Paul nous aver- » tit de la part de Dieu, que notre » ingratitude peut nous attirer un » pareil traitement ? Mais écoutons » la suite de ce grand mystère. L'A- » pôtre continue à parler aux Gentils
» convertis ». *Considérez*, dit-il, *la* v. 22.
clémence & la sévérité de Dieu : sa sévérité envers ceux qui sont déchus de sa grace, & sa clémence envers vous, si toutefois vous demeurez fermes en

l'état où sa bonté vous a mis, autrement vous serez retranchés comme eux.
v. 23. *Que s'ils cessent d'être incrédules, ils seront entés de nouveau, parce que Dieu, qui les a retranchés, est assez*
v. 24. *puissant pour les enter de nouveau. Car si vous avez été détachés de l'olivier sauvage, où la nature vous a fait naître, pour être entés dans l'olivier franc contre l'ordre naturel, combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même seront elles entées sur leur propre tronc?* « Ici l'Apôtre s'é» levant au-dessus de tout ce qu'il » vient de dire, & entrant dans les » profondeurs des conseils de Dieu,
v. 25. » il poursuit ainsi son discours » : *Je ne veux pas, mes Frères, que vous ignoriez ce mystère, afin que vous appreniez à ne pas présumer de vous-mêmes; c'est qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement, afin que la multitude des Gentils entrât cependant dans l'Eglise, & qu'ainsi tout Israël fût sauvé, selon qu'il est*
v. 26. *écrit: Il sortira de Sion un Libérateur, qui bannira l'impiété de Jacob, & voici l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'aurai effacé leurs péchés.*

Ce passage, dit M. Bossuet, est tiré d'Isaïe, qui ajoute : « Mon es- *Isaïe* 59, 21.
» prit qui est en toi, (ô Prophéte) » & les paroles que j'ai mises en ta » bouche demeureront éternellement, » non-seulement dans ta bouche, » mais encore dans la bouche de tes » enfans maintenant & à jamais.

» Saint Paul, en nous citant ce » passage, fait voir clairement qu'a- » près la conversion des Gentils, le » Sauveur que Sion avoit méconnu, » & que les enfans de Jacob avoient » rejetté, se tournera vers eux, effa- » cera leurs péchés, & leur rendra » l'intelligence des prophéties qu'ils » avoient perdue durant long-tems, » pour passer de main en main dans » toute la postérité, & n'être plus » oubliée jusqu'à la fin du monde. » Ainsi les Juifs reviendront un jour, » & ils reviendront pour ne s'égarer » jamais.

» Le Saint-Esprit fait voir à saint » Paul, que ce bienheureux retour » des Juifs sera l'effet de l'amour que » Dieu a eu pour leurs Pères. C'est » pourquoi il acheve ainsi son rai- » sonnement » ; *Quant à l'Evangile*, v. 28.

dit-il, *que nous vous prêchons mainte-*
nant, les Juifs sont ennemis pour l'a-
mour de vous. Si Dieu les a reprou-
vés, çà été, ô Gentils, pour vous ap-
peller, mais quant à l'élection, par
laquelle ils étoient choisis dès le tems
de l'alliance jurée avec Abraham, ils
lui demeurent toujours chers à cause
de leurs Pères; car les dons & la voca-
v. 29. *cation de Dieu sont sans repentance. Et*
comme vous ne croyez pas autrefois,
v. 30. *& que vous avez maintenant obtenu*
miséricorde à cause de l'incrédulité des
Juifs, Dieu ayant voulu vous choisir
v. 31. *pour les remplacer; ainsi les Juifs n'ont*
point cru que Dieu vous ait voulu faire
miséricorde, afin qu'un jour ils la re-
çoivent. Car Dieu a tout renfermé dans
l'incrédulité, pour faire miséricorde à
tous, & afin que tous connoissent le
besoin de sa grace.

Voilà, mon Fils, la réponse à la question que l'on peut vous faire sur l'état présent de l'Église, où la foi paroît presqu'éteinte : Dieu a permis l'incrédulité des Juifs pour faire éclater sa miséricorde sur les Gentils; il permet l'incrédulité des Gentils pour donner lieu à la misericorde

ſur les Juifs. Or, c'eſt lorſque l'incrédulité paroît montée à ſon comble, que Dieu exerce ſon jugement, en retranchant les branches qui ne portent point de fruit, pour en enter de nouvelles qui en portent abondamment. L'Égliſe par ce moyen conſerve toujours ſon intégrité. Elle perd un peuple, mais elle en recouvre un autre. Dieu ôte ſa grace à celui qui en abuſe, & il la donne à celui qui étoit éloigné, & lui fait porter des fruits en abondance.

Que cette vérité vous faſſe trembler, & vous porte à boucher vos oreilles aux blaſphêmes des impies, de peur de tomber dans une entière incrédulité, qui cauſeroit votre retranchement. Eh! quel malheur, mon cher Fils, d'être ſéparé pour jamais de la ſociété des enfans de Dieu, pour être jetté dans des ténébres éternelles, où il n'y a que rage, deſeſpoir, & grincement de dents

Vous ſeriez inexcuſable de perſévérer dans l'incrédulité, après toutes les preuves que je vous ai données de la vérité de la Religion. Rendez-vous, mon Fils, à mes raiſons.

Ne m'enviez point la gloire de mon triomphe. Je la partage avec vous, ou plutôt je vous en céde tout l'avantage. J'ai combattu pour vous en combattant contre vous. Tout le profit que je m'en réserve, c'est de me réjouir dans le Seigneur de ce qu'il m'aura rendu votre mère à double titre. C'est dans cette confiance que je vous embrasse.

Fin du Tome second.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce Volume.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit, qui a pour titre, *Lettres d'une Mère à son Fils sur la Religion.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression: *A Paris, ce 19 Novembre* 1766. *Signé* RIBALLIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le sieur *SAILLANT Libraire à Paris.* Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre: *Lettres d'une Mère à son Fils, pour lui prouver la vérité de la Religion Chrétienne,* &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *trois années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'im-

preſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; à peine de déchéance de la préſente Permiſſion, qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur De la Moignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur De la Moignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le ſieur De Maupeou ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait, aucun trouble ou empêchement Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car, tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le *trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept-cent ſoixante &*

ſix, & de notre Regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BÉGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1217. Fol. 79, *conformément au Réglement de* 1723 : *A Paris*, *ce* 16 *Janvier* 1767.

Signé *GANEAU*, *Syndic*.

ERRATA.

Page 65, *l.* 19, l'Arche, *liſ.* le tabernacle où étoit l'Arche. *Lig.* 20, de l'Arche, *liſ.* du tabernacle. *Lig* 22, l'Arche avoit été conſtruite, *liſ.* le tabernacle avoit été conſtruit.

Pag. 66, *l.* 1, de l'Arche, *liſ.* du tabernacle.

Pag. 108, *l.* 2, ſurpris *pour* ſurpriſe.

Pag. 110, *l.* 11, obligé, *pour* obligée.

Pag. 135, *l.* 26, la trompé, *pour* l'a trompé.

Pag. 144, *l.* 12, irriter de Dieu, *liſ* irriter Dieu.

Pag. 148, *l.* 10 & 11, remplit de ſon eſprit, *ajoutez* Jahaziel.

Pag. 157, XVII. Lettre, *pour* XVI.

Pag. 165, *l.* 6, Bachus, *liſ.* Bacchus.

Pag. 413, *l.* 9, on, *liſ.* ou.

Pag. 438, *l.* 19, la préjugé, *liſ.* la préjuge.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné; 1767.



